OCT 10 1922

29e Année. N° 17. 1er Septembre 1922.

LA REVUE DE PARIS

GENERAL LIBRARY
OCT 1 1922
UNIV. OF MICH

SOMMAIRE

		Pages
Johan Bojer.	*Les Yeux de l'Amour* (acte I).	7
Princesse Paley. . .	*Mes Souvenirs de Russie* (1916-1919). — V. . . .	27
Jacques Boulenger .	*Les Enfances de Lancelot*	59
Halpérine-Kaminsky.	*Un Roman inédit de Dostoïewski*	95
Charles Vellay . . .	*Une page d'Histoire grecque*	120
Paul Renaudin . . .	*L'Amoureuse aventure de Mlle de Préfailles* (fin).	148
Commandant Weill .	*Au Lendemain de l'Évasion de Ham*	176
★ ★ ★	Questions militaires : *La Fin d'une Légende* . .	194
Henry Bidou	Les Lettres : *Parmi les Livres*.	205
André Chaumeix . .	La Politique : *Le Problème des Réparations*. . .	219

Copyright 1922 *Revue de Paris*.

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRE DE PRUSSE, T. II, LES DEUX PREMIERS ROIS (1688-1740),

par **Albert Waddington.**

Après avoir étudié le Grand Électeur, puis après avoir, en 1914, défini, dans le premier volume de cette histoire, les conditions qui déterminèrent la formation de la puissance prussienne, l'auteur aborde la période où se dessina l'ambition des Hohenzollern, de l'Électeur Frédéric III au Roi-Sergent. L'auteur s'inspire des sources originales et des travaux les plus récents. Un index alphabétique facilite les recherches dans cet important ouvrage.

HISTOIRE DE ROME DE 1354 A 1471,

par **E. Rodocanachi.**

Jusqu'ici on n'a guère envisagé à Rome que l'histoire de la papauté. Son éclat a fait tort à l'histoire de la ville même. Or, même au moment de la splendeur du Saint-Siège, la ville a gardé sa vie propre et son individualité. C'est cette histoire qui fait l'objet de l'étude de M. Rodocanachi. Dans cette période, qui s'étend de l'exil d'Avignon, puis du grand Schisme au pontificat de Jules II, on voit l'orgueil des Romains lutter avec persévérance contre les empiétements de la papauté. Le talent de l'auteur, qui a su avec art mettre en ordre l'abondance des documents contemporains, rend ce livre particulièrement attrayant et vivant.

LE SYSTÈME DES SCIENCES LE VRAI, L'INTELLIGIBLE ET LE RÉEL,

par **Edmond Goblot.**

La nature de la science humaine, ses divisions, leurs limites respectives, l'ordre et les raisons de leur dépendance logique, enfin les limites générales du connaissable sont étudiés dans cet ouvrage par l'examen des sciences elles-mêmes, de leurs résultats acquis et de l'orientation de leurs recherches. L'auteur montre que le *réel* n'est pas l'objet de science, mais d'expérience, ou comme on dit aujourd'hui, d'intuition; l'objet de la science est ce qui est nécessaire à l'interprétation du réel, c'est-à-dire l'intelligible. La connaissance du réel est bien une connaissance vraie. Celle de l'intelligible est une autre connaissance vraie; mais ces deux vérités sont différentes, et, en un sens, opposées. On ne s'approche de l'une qu'en s'éloignant de l'autre. — La métaphysique peut se ramener tout entière à une vaine tentative pour saisir à la fois et par le même acte de l'esprit l'intelligible et le réel, l'intelligible par le concept ou le réel par l'intuition. Telle est la substance de cet ouvrage, qui n'intéressera pas seulement les savants et les philosophes, mais tous ceux que préoccupent la nature et les possibilités des sciences humaines.

LE CANTIQUE DE L'AILE,

par **Edmond Rostand.**

Des poèmes qui composent ce recueil, quelques-uns ont paru en revue, d'autres en plaquettes, certains sont inédits. L'ensemble est du meilleur Rostand et il faudra le juger comme on jugeait les précédents recueils. Le superbe enthousiasme du dernier grand romantique se manifeste dans *le Cantique de l'Aile*, et, pour célébrer Hugo dans *Un soir à Hernani*, le poète a des accents qui font songer à ceux de son maître. La note spirituelle et même gavroche est donnée dans le *Bois Sacré*, où l'étrange rencontre des dieux de la Grèce et de jeunes automobilistes est célébrée. Enfin dans *les Mots* on retrouvera, parmi des strophes émouvantes sur la beauté de notre langue, certain goût pour la jonglerie verbale et les concettis, qui n'est point nouveau chez nous. Esprit, goût du panache et du calembour, enthousiasme et émotion : c'est au spectacle de cet éblouissant mélange que ce livre nous convie.

AUX LACS ITALIENS,

par **Gabriel Faure.**

Nous avons eu à plusieurs reprises l'occasion de signaler les ouvrages de critique et les impressions de voyage de M. Gabriel Faure, qui est bien certainement un des Français qui connaît le mieux l'Italie et qui, partant, en goûte le plus le charme. *Aux lacs Italiens* avait déjà été publié dans une édition de luxe. Le volume est réédité aujourd'hui dans un format plus réduit; pourtant, sauf quelques hors-texte en couleurs, toutes les héliogravures ont été reproduites, et c'est pour les yeux un enchantement... Cet ouvrage, auquel la finesse des notations et l'ampleur des exposés artistiques ôte toute sécheresse, constitue sans nul doute un des guides les plus documentés de la région.

LES POINGS LASSÉS,

par **André Cœuroy.**

En ce recueil de poèmes, vers et prose, un prisonnier de la Grande Guerre dit sa lassitude : de corps et d'esprit, non de cœur; car l'ouvrage se termine par un serment de haine. Il la dit grâce à une matière sonore fort riche qui renouvelle le thème de l'ennui, étoffe le néant des jours captifs. Peut-être le jeune poète est-il trop docile aux suggestions de son imagination musicale, s'interdisant par là de porter sur tout. Mais au moins son ambition fut belle, de traduire en mots son concert intérieur. Et ses qualités n'en apparaissent que mieux dans ces poèmes de facture classique, comme celui de l'*Amie Perdue*, dont le souffle, le mouvement et la vigueur sont incontestables.

ERNEST LAVISSE

La *Revue de Paris* a la douleur d'apprendre, au moment où ce numéro est déjà sous presse, la mort de M. Ernest Lavisse. Ce n'est pas en quelques lignes hâtives qu'il est possible de rendre au maître éminent qui vient de disparaître l'hommage qui lui est dû. Mais nous avons tenu à exprimer tout de suite la profonde émotion que nous cause la triste nouvelle qui nous parvient et à nous associer au deuil de tous ceux qui ont été les élèves, les collaborateurs et les lecteurs du grand historien que la *Revue de Paris* a eu la fierté de compter parmi ses directeurs.

Pendant plus de vingt-cinq années, Ernest Lavisse est resté à la tête de la *Revue*. Appelé en 1894 à succéder à J. Darmesteter, trop tôt enlevé aux lettres, il a assumé avec son ami M. Louis Ganderax la charge de la direction. Par son activité, son autorité, son intelligence rayonnante, il a contribué à assurer le succès de la *Revue* et à fonder sa réputation en France et hors de France. Au moment où il est entré ici, Ernest Lavisse était dans tout l'éclat de sa force et de son talent. Illustre professeur, historien plus illustre encore, il exerçait son action à la fois sur les étudiants qu'enchantait sa parole vivante, et même, hors des milieux universitaires, sur tout le monde qui travaille et qui pense. Il était l'écrivain célèbre des études sur l'histoire politique de l'Allemagne, l'auteur d'un *Louis XIV* universellement connu. Il était celui qui tenait après Duruy, avec O. Gréard et L. Liard, la première place dans l'Université, le réformateur souvent hardi des examens, des programmes, des Facultés. Il était l'homme né pour commander, dont l'opinion comptait dans tous les conseils, et qui donnait naturellement de la grandeur à tout ce qu'il entreprenait.

Cette activité, qui aurait suffi à remplir une existence entière, ne l'a pas empêché pendant plus d'un quart de siècle de réserver une partie de son temps à la *Revue de Paris* pour laquelle il a toujours manifesté une amitié qui honore gran-

428646

dement notre maison. Ce qu'il lui a donné au cours de cette période, tous nos lecteurs le savent. Son esprit ouvert à tout, et attentif aux manifestations les plus variées de la vie nationale, sa haute probité intellectuelle, sa conscience, son souci profond des grands intérêts français, ont fait de lui pendant longtemps l'animateur de la partie politique et historique de la *Revue*. Cette œuvre n'était pas pour lui tout à fait distincte de son œuvre d'écrivain et de professeur; elle la continuait et la complétait. C'était une autre forme de la mission spirituelle et morale à laquelle il a consacré sa laborieuse existence.

Aussi n'a-t-il pas seulement donné à la *Revue de Paris* ces *Souvenirs de Jeunesse*, écrits dans une langue si nerveuse et si savoureuse à la fois, si pleine de charme et de sagesse. Il a pris la plume dans toutes les circonstances où il jugeait qu'il pouvait dire quelque chose d'utile sur les événements; il s'est attaché à formuler les jugements qui étaient de nature à éclairer l'opinion publique et à donner des directions. Toujours lucide, décidé et prompt, mordant et plein de bonté, il avait en toutes choses de la puissance et de la supériorité. Durant toute la guerre il n'a cessé de dire avec une grande hauteur de vues les raisons qu'il avait d'espérer, et d'exprimer sa confiance dans l'avenir de son pays. Le destin a donné à cet historien qui avait commencé ses travaux par l'étude de la Prusse en 1870, cette faveur insigne de les terminer par le récit de la guerre de 1914, de la victoire et de la paix de 1919.

Aussi longtemps que sa santé le lui a permis, Ernest Lavisse a eu à cœur de s'occuper de la *Revue*. Même lorsqu'en 1919, il a quitté la direction de l'École Normale Supérieure, il a bien voulu continuer sa collaboration. Il n'y a renoncé que lorsque les forces lui ont manqué. Agé alors de près de quatre-vingts ans, et malade, il voyait venir la mort avec un magnifique et simple stoïcisme, et dans ces mois suprêmes il n'a cessé de donner à notre maison les marques de son amitié. C'est avec un sentiment de profonde gratitude et de respectueuse affliction que nous nous inclinons devant la tombe du maître qui n'est plus.

LES YEUX DE L'AMOUR

— PIÈCE EN QUATRE ACTES —

PERSONNAGES

BECK, propriétaire de pêcheries.
OVIDIA, sa fille.
MADEMOISELLE MARTENSEN, gouvernante.
LE CAPITAINE BRANDT.
LE CAPITAINE ROED.
Deux Lieutenants.
ZACHARIAS PEDERSEN.
OLSEN, capitaine de navire.
MARTHA, HELENA } domestiques.
Deux gamins, crieurs de journaux.
Une vieille femme.
Le Pasteur.

ACTE PREMIER

Un salon dans la maison du propriétaire de pêcheries, d'un style ancien et campagnard. Une porte à droite et deux à gauche, fenêtres au fond, qui laissent voir un peu de la mer avec des îles et des bateaux à l'ancre.

Jour d'été. Le soleil projette des bandes de lumière sur le plancher. La vieille gouvernante circule avec son plumeau, et fredonne.

Au bout d'un instant, ZACHARIAS PETERSEN *montre sa tête dans la porte du fond, à gauche. Il est barbu et hâlé, il porte un tricot de marin et de hautes bottes de mer.*

ZACHARIAS. — Pardon... mais il n'était pas au bureau.

LA GOUVERNANTE, *sursautant.* — Hé là!... qu'y a-t-il? Qui cherchez-vous?

ZACHARIAS. — Le patron, naturellement. Je suis pressé.

LA GOUVERNANTE. — Le patron... c'est M. Beck que vous voulez dire. Il n'est pas ici.

ZACHARIAS. — Non, je le vois bien.

LA GOUVERNANTE *frappe tout à coup dans ses mains.* — Non, mais c'est Zacharias Pedersen. Le roi des oiseaux. Moi qui ne vous reconnaissais pas.

ZACHARIAS. — Il y a beau temps que je n'ai mis le pied sur la terre ferme, Mademoiselle.

1er Septembre 1922.

LA GOUVERNANTE. — Oui, mais entrez donc, et asseyez-vous un instant. Je suis seule, comme vous voyez.

ZACHARIAS *entre, son bonnet à la main.* — Il y a bien du changement à Ulveners. Je ne m'y reconnais presque plus.

LA GOUVERNANTE. — Ulveners! Bon Dieu, y a-t-il donc si longtemps que vous n'avez été ici? Ne savez-vous pas que la maison et l'endroit ne s'appellent plus ainsi, depuis longtemps?

ZACHARIAS. — Ne s'appellent plus...?

LA GOUVERNANTE. — Oui, la demoiselle trouvait qu'Ulveners était si laid. Et alors elle lui a donné le nom de Froland.

ZACHARIAS. — Et c'est peut-être la demoiselle aussi qui a orné partout comme ça... Ce que ça brille, et la maison, et les magasins, et les cabanes de pêcheurs sur la grève. Jusqu'aux bateaux qui ont maintenant des rayures blanches et des flammes rouges. Ce n'était pas comme ça autrefois.

LA GOUVERNANTE. — Hé oui... la demoiselle commence à prendre de l'autorité. Et elle s'entend à embellir les choses autour d'elle.

ZACHARIAS. — Mais le patron! Ça ne lui ressemble guère, au vieux.

LA GOUVERNANTE. — C'est possible. Mais quand on n'a qu'une fille unique... et puis, elle sait s'y prendre avec lui.

ZACHARIAS. — Et quand elle aura l'âge, on va joliment se disputer l'héritière.

LA GOUVERNANTE. — L'âge? Ovidia est depuis longtemps une grande fille, qui va au bal et refuse des prétendants.

ZACHARIAS. — Cette enfant, que je prenais sur mes genoux! Ah! le temps passe, comme dit le canard sauvage.

LA GOUVERNANTE. — Hein? Qui est-ce qui dit...?

ZACHARIAS. — Oh!... pardon?

LA GOUVERNANTE. — Ah, je me rappelle. Vous causez avec les oiseaux, vous. Mais comment avez-vous été pendant tout ce temps? N'est-ce pas affreux de vivre si absolument seul, loin, loin en mer?

ZACHARIAS. — Pour un homme marqué au fer, mademoiselle, il n'y a jamais assez loin jusqu'au plus proche voisin.

LA GOUVERNANTE. — Quoi? Marqué au fer...

ZACHARIAS. — Vous savez bien, mademoiselle, que j'ai connu de meilleurs jours, comme on dit.

LA GOUVERNANTE. — C'est vrai, je me rappelle. Mais c'est là une histoire oubliée depuis longtemps.

ZACHARIAS. — Les oiseaux, là-bas, du moins, n'en savent rien. C'est pourquoi je m'y trouve si bien.

LA GOUVERNANTE. — Mais s'en aller ainsi, tant d'années, dans l'orage et les tempêtes.

ZACHARIAS. — Oh!... quelquefois il fait beau.

LA GOUVERNANTE. — Vous devez être témoin d'une foule de naufrages, là-bas.

ZACHARIAS. — Pourvu que la dérive ne les fasse pas échouer près de moi...

LA GOUVERNANTE. — Ça doit bien arriver quelquefois.

ZACHARIAS. — Hélas oui! L'hiver dernier j'ai reçu la visite de trois épaves.

LA GOUVERNANTE. — Qui portaient des gens?

ZACHARIAS. — Sur l'une il y avait deux hommes.

LA GOUVERNANTE. — Que vous avez sauvés!

ZACHARIAS. — Non, ils étaient morts.

LA GOUVERNANTE. — Grand Dieu!

ZACHARIAS. — Oui, les morts devraient bien me laisser tranquille, eux aussi.

LA GOUVERNANTE. — Voulez-vous que je vous dise... vous devriez vous marier, Zacharias.

ZACHARIAS. — J'avais une femme. Elle est partie. Je la trompais, à ce qu'elle disait.

LA GOUVERNANTE. — La tromper! Quand il n'y avait personne autre que vous là-bas.

ZACHARIAS. — Oh! il y a les oiseaux.

LA GOUVERNANTE. — Comment? Les oiseaux?

ZACHARIAS. — Je les laissais entrer dans la cuisine lorsqu'ils étaient pour couver. Et alors il leur arrivait de pondre dans les marmites et dans les plats. Ma femme n'aimait pas ça.

LA GOUVERNANTE. — Mais, bon Dieu... les oiseaux de mer sont-ils si familiers qu'ils entrent ainsi dans les maisons?

ZACHARIAS. — Oh oui, quand on a bien fait connaissance. Ce printemps, ils se sont emparés de ma cuisine et de ma chambre, et naturellement ils ont pris mes deux chapeaux, pour y installer leur nid, mais j'ai trouvé un panier que ma femme avait laissé, et je le leur ai donné en échange d'un de mes chapeaux.

LA GOUVERNANTE, *branlant la tête.* — Est-ce vrai que les oiseaux vous demandent conseil pour l'emplacement de leur nid.

ZACHARIAS. — Dame, les jeunes mamans bâtissent souvent leur nid si près de la mer qu'il peut être emporté. Aussi faut-il que j'y veille un peu.

LA GOUVERNANTE. — Et vous voilà venu avec de la plume pour des mille et des mille?

ZACHARIAS. — Il aurait bien pu l'envoyer chercher, comme les autres fois. Que diable est-ce que je viens faire ici?

LA GOUVERNANTE. — Vous venez bien de rencontrer la flottille de pêche?

ZACHARIAS. — Oui, mais je les ai fait renifler le temps. Il va y avoir de l'orage cette nuit.

LA GOUVERNANTE. — Comment pouvez-vous le savoir?

ZACHARIAS. — Les oiseaux le savaient déjà hier. Et c'est bien vrai que le guillemot est un menteur, mais le plongeon l'a dit, et lui, il ne trompe pas.

LA GOUVERNANTE. — Eh bien, la galéasse et le trois-mâts qui sont partis ce matin pour Bergen avec du poisson!

ZACHARIAS. — Oh, les gros bâtiments, c'est une autre affaire. Ils ont leur sort réglé, eux. L'un fichera sa quille en l'air, par une nuit de tempête, un autre piquera du nez dans un écueil, et un troisième deviendra bois à brûler et fera bouillir du café, à terre. Ce qui doit arriver, pas moyen de l'éviter.

LA GOUVERNANTE. — Ah oui... eh bien, Zacharias, allez donc à la cuisine prendre quelque chose.

ZACHARIAS. — Merci! (*Il se dirige vers la porte à droite.*) Il y a longtemps que je n'ai mangé dans une tasse.

LA GOUVERNANTE. — Comment, est-ce que vous ne mangez ni ne buvez dans des tasses, là-bas, dans votre île?

ZACHARIAS. — Les oiseaux cassent tout, mademoiselle. Et il y a huit milles jusqu'au proche voisin. Où est-ce que je pourrais me procurer un tel luxe? (*Il s'arrête soudain près de la seconde porte.*) Mais, j'y pense : j'ai envoyé à la demoiselle un couple de jeunes aigles, il y a quelques années...?

LA GOUVERNANTE. — Ah oui, les aigles, ils sont grands comme des gens maintenant. Et ils suivent Ovidia sur terre et sur mer comme deux chevaliers. Oui, c'est un vrai miracle... mais il faut qu'elle vous le raconte elle-même.

ZACHARIAS. — Alors ils se sont bien conduits. C'est vrai qu'ils étaient de race royale (*Il sort à droite*).

LA GOUVERNANTE *branle la tête.*

(Martha entre par la gauche, un balai à la main. Elle s'arrête, pliée en deux, riant aux éclats.)

LA GOUVERNANTE. — Eh bien?

MARTHA *se frappe sur les cuisses et rit.*

LA GOUVERNANTE. — Hé, qu'y a-t-il donc?

MARTHA. — Le voilà de nouveau fou à lier. Ha, ha, ha!

LA GOUVERNANTE. — C'est de M. Beck que tu parles?

MARTHA. — Le voilà déchaîné.

LA GOUVERNANTE. — Mais qu'est-ce que c'est que cette tenue?

MARTHA. — Oh, je ne peux pas m'en empêcher. Tout de suite après minuit, voilà-t-il pas qu'il arrive en chemise et qu'il nous réveille, disant que nous le ruinons à dormir si longtemps. Ensuite il a mis à la porte la vachère, parce qu'un veau est malade, et il a donné des coups de fouet au garçon d'écurie, parce qu'un poulain a été mal éveillé, si bien que le pauvre sautille comme une pie boiteuse. A bord de la galéasse, un matelot a reçu une giffle parce qu'il s'est mouché, juste au moment où le vieux passait devant lui, et le capitaine a reçu son congé parce qu'il avait une tache d'encre sur son livre de comptes. Et puis, il y en avait encore, mais je n'en peux plus, ha, ha, ha!

LA GOUVERNANTE. — Fais attention, Martha... tu sais de quoi il t'a menacée.

MARTHA. — Il peut bien me menacer de me tuer, je ne peux pas m'en empêcher. Ha, ha, ha, ha!

LA GOUVERNANTE. — Il doit avoir une nouvelle attaque de sa goutte, et tu sais comment il est, dans ces cas-là.

MARTHA. — Chut!... Mon Dieu... il vient ici! Eh bien, on va s'amuser (*Elle entreprend un remue-ménage fiévreux des meubles*).

(*M. Beck entre à gauche. Soixante ans, grisonnant, vif.*)

M. BECK. — Pfut! Attendez un peu!

MARTHA, *à mi-voix.* — Oui, pour sûr.

LA GOUVERNANTE, *admonitrice.* — Fais attention maintenant.

M. BECK *tire un mouchoir rouge et s'essuie le front.* — Pouh! Non, ça ne va pas, comme ça.

MARTHA, *comme précédemment.* — Ça n'ira jamais.

LA GOUVERNANTE, *comme précédemment.* — Martha!

M. BECK *branle la tête, regarde par terre.* — Même de sa propre fille...

MARTHA. — Ah! C'est elle, bon.

M. BECK. — Quoi! (*Personne ne répond.*) Hé mademoiselle la curieuse! Que diable est-ce qu'elle fait là?

MARTHA. — Je mets de l'ordre dans la maison. Je n'ai pas l'habitude de flâner.

M. BECK. — Allez-vous mettre en pièces ces pauvres chaises aussi?

MARTHA. — Il faut que tout soit à sa place. C'est tout ce que je veux faire.

LA GOUVERNANTE, *comme précédemment.* — Martha!

M. BECK. — Je crois, Dieu me pardonne... (*Il s'essuie le front et piétine à petits pas.*) Non vraiment, ça... Elle a beau faire... bon! Écoute un peu ici, tu vas t'en aller.

MARTHA. — C'est vous, peut-être, qui allez balayer le plancher?

M. BECK. — Ça finira bien par là. Car où je ne suis pas, tout s'en va au diable.

MARTHA, *à demi-voix.* — Au diable, je crois que vous y êtes.

M. BECK. — Que dit-elle? mademoiselle Martensen, qu'a-t-elle dit?

LA GOUVERNANTE. — Je n'ai pas entendu (*A Martha*). Allez dans la cuisine, Martha (*La bonne s'en va en riant par la droite, avec son balai*).

M. BECK. — Voyez-vous, elle obéit, quand c'est vous qui le dites.

LA GOUVERNANTE. — Oh mon Dieu!

M. BECK. — Mon Dieu, oui! Combien de fois n'ai-je pas dit que l'on mette à la porte ce masque-là.

LA GOUVERNANTE. — C'est mademoiselle qui ne veut pas. Elles ont grandi ensemble, toutes les deux.

M. BECK. — Hé, mademoiselle, mademoiselle... j'ai bien envie de lui dire deux mots, à elle aussi. Est-ce qu'elle dort encore?

LA GOUVERNANTE. — Il n'y a pas longtemps que je suis montée lui porter son café. La pauvre enfant a dansé jusqu'au jour.

M. BECK. — Oui, danser et tout mettre sens dessus dessous, elle connaît ça.

LA GOUVERNANTE. — Elle est jeune.

M. BECK. — Jeune? N'empêche qu'elle est assez âgée pour n'agir qu'à sa tête. Je ne peux rien lui dire. Elle tyrannise tout le canton (*Il se prend l'épaule et fait la grimace*). Ouh! la maudite... D'ailleurs, c'est votre faute, mademoiselle Martensen.

LA GOUVERNANTE. — Est-ce que je vais être aussi responsable de votre goutte?

M. BECK. — C'est d'Ovidia qu'il s'agit. Et je veux vous parler sérieusement.

LA GOUVERNANTE, *tâtonne derrière elle pour s'appuyer, et regarde du côté de la porte de la cuisine.* — Doux Jésus!

M. BECK *s'assied.* — Voulez-vous me dire qui est le maître ici?

LA GOUVERNANTE. — Seigneur! Non, a-t-on jamais vu...!

M. BECK. — Pouvez-vous nier qu'en fait je suis destitué de toute autorité?

LA GOUVERNANTE. — Destitué! je crois que Monsieur veut rire.

M. BECK. — Et que je vais bientôt être réduit à la pauvreté?

LA GOUVERNANTE. — La pauvreté... oh, bon Dieu!

M. BECK. — Il n'y a plus de respect ni d'obéissance pour deux sous dans cette maison. Si je parle aux domestiques, ils me font un pied de nez, et disent qu'ils vont demander à Mademoiselle.

LA GOUVERNANTE. — Oui, Ovidia est un rayon de soleil, c'est certain.

M. BECK. — Un rayon de soleil!... elle me ruine.

LA GOUVERNANTE. — Non, par exemple! Si tout vous réussit, elle y a grandement contribué.

M. BECK. — Elle m'a joué un nouveau tour. Et cette nuit, couché dans mon lit, j'ai calculé ce que toutes ses fantaisies m'ont coûté.

LA GOUVERNANTE. — Vous feriez mieux de dormir la nuit. Comme ça la goutte ne vous ferait peut-être pas trop de mal.

M. BECK. — Il n'en faut pas tant pour avoir la goutte (*Il sort un carnet de notes*). Écoutez-moi ça.

LA GOUVERNANTE. — Non, excusez-moi, mais j'ai autre chose à faire que d'écouter ce que votre fille unique vous a coûté.

M. BECK. — Oui, vous marchez d'accord avec elle, mademoiselle Martensen. C'est pourquoi vous ne voulez pas écouter ceci.

LA GOUVERNANTE *s'enhardissant.* — Pardon... mais en ce cas je suis curieuse d'entendre ce que les complices ont fait.

M. BECK. — Deux mille jetés par la fenêtre pour faire vernir ces maisons-ci.

LA GOUVERNANTE. — On les a peintes. Avant, elles avaient mine de lugubres boîtes abandonnées là, à la pluie.

M. BECK. — Seize cents gaspillés pour des arbres fruitiers, des fleurs, grille, pavillon, fontaine, et toutes sortes d'affaires de jardinage. Phuh!

LA GOUVERNANTE. — C'est vous même qui avez eu l'idée de ce jardin.

M. BECK. — Moi! Moi... dites-vous?

LA GOUVERNANTE. — Ne vous rappelez vous pas, lorsque Ovidia allait avoir ses douze ans et demandait quelques fleurs pour s'en parer? Non, lui disais-je des fleurs, ça n'existe pas à Ulveners. Non, dîtes-vous à votre tour, et vous vous grattiez au coin de la bouche... Ici, il n'y a que des détritus de poissons et toutes sortes de saletés autour des maisons... dîtes-vous... mais on peut corriger ça, dîtes-vous... car en vérité, il faut qu'il y ait ici au moins une petite fleur pour Ovidia, dîtes-vous. Voilà comment le jardin a été fait.

M. BECK. — Vous avez une remarquable mémoire, mademoiselle. Mais le fait est que vous avez fait une conspiration pour me ruiner. Et tous les gens, ici, on finira par les nourrir et les loger comme des princes.

LA GOUVERNANTE. — Ils étaient traités comme des chiens autrefois.

M. BECK. — Quoi? Vous avez dit... ?

LA GOUVERNANTE. — Rien.

M. BECK. — Qui est-ce qui a imaginé de planter des jardins devant les maisons des journaliers, et d'y faire des réparations, des nettoyages, et des dépenses à n'en plus finir.

LA GOUVERNANTE. — C'est Ovidia, Dieu merci.

M. BECK. — Quand je pense à ce que ça m'a coûté, il y a de quoi perdre le sommeil. C'est des comtes et des barons, peut-être, ces journaliers.

LA GOUVERNANTE. — Ovidia s'était dit, sans doute, que c'était des hommes.

M. BECK. — Comment! Écoutez, je vais vous dire une chose.

LA GOUVERNANTE. — Vous devez comprendre pourquoi tout le monde a un culte pour votre fille.

M. BECK. — Je comprends pourquoi tout le monde perd le respect et l'obéissance envers moi, et pourquoi je serai bientôt réduit à la misère.

LA GOUVERNANTE. — Le respect! Vraiment, vous me donnez envie de vous rapporter les paroles du pasteur.

M. BECK. — Le pasteur!

LA GOUVERNANTE. — Oui, je les ai gardées pour moi jusqu'à présent.

M. BECK. — Ça doit être quelque chose de bien étonnant, si vous avez pu les garder pour vous.

LA GOUVERNANTE. — Un jour, il était là, et il parlait si joliment sur la femme.

M. BECK. — Oh, le gredin.

LA GOUVERNANTE. — Une belle femme est comme un évangile, il disait. Voyez mademoiselle Ovidia, elle entre, et l'on est comme bercé par une musique. Sa robe blanche semble contagieuse, les maisons, les magasins, les cabanes de journaliers se sont vêtues de couleurs plus claires et ont fait toilette pour ne pas la salir. Elle a

même éveillé des sentiments meilleurs dans un cœur qui sans elle serait de pierre. » Voilà ce qu'a dit le pasteur.

M. BECK. — Un cœur de pierre... qui voulait-il dire?

LA GOUVERNANTE. — Qui croyez-vous?

M. BECK. — Ça devait être vous, mademoiselle Martensen.

LA GOUVERNANTE. — Moi! Non, certes, c'est bien de monsieur Beck qu'il parlait.

(Une pause.)

M. BECK. — Le saint homme! Ainsi, il m'emprunte de l'argent et me boit mon meilleur vin, et derrière mon dos il m'appelle un cœur de pierre.

LA GOUVERNANTE. — Le pasteur a bien raison.

M. BECK. — Hein?

LA GOUVERNANTE. — Il a raison de dire que grâce à Ovidia vous avez beaucoup gagné.

M. BECK. — Ça fait plaisir de recevoir des compliments. Et vous vous y connaissez.

LA GOUVERNANTE. — Elle finira même par faire de vous un homme distingué.

M. BECK. — Ah, Dieu me bénisse!

LA GOUVERNANTE. — Je me rappelle bien le temps où vous arriviez tout droit des quais, et vous vouliez vous mettre à table tout de suite, tel que vous étiez.

M. BECK. — Ovidia a-t-elle jamais dit quelque chose à cela?

LA GOUVERNANTE. — Non, mais elle a fait naître chez son père un sens qui lui manquait. Je connais un homme qui s'est mis à se laver les mains, parce qu'elles pouvaient toucher à une petite fille propre comme un sou neuf, et il changeait de vêtement parce qu'elle s'asseyait sur ses genoux, et il a fait sa barbe plus souvent parce qu'elle l'embrassait. Et comme il ne voulait pas l'effrayer, il s'est déshabitué de jurer. Voilà comment une jeune fille vous redresse les gens.

M. BECK, *s'essuie le front, soupire.* — Non, voilà ce que c'est que de discuter avec une femme.

LA GOUVERNANTE. — Enfin, je l'ai dit, maintenant je m'en vais.

M. BECK, *sursaute.* — Non attendez, vous n'en serez pas quitte si facilement.

LA GOUVERNANTE. — Ça ne suffit pas?

M. BECK. — Je ne veux pas que les femmes fassent la loi. Et, à partir d'aujourd'hui, je vous défends, à vous et à Ovidia, de vous montrer à la boutique.

LA GOUVERNANTE. — A la boutique?

M. BECK. — Oui! Vous croyez, peut-être, que je ne sais pas ce qui se passe.

LA GOUVERNANTE. — Ce qui se passe!

M. BECK. — Oui! ce qui se passe.

LA GOUVERNANTE. — Qu'est-ce qui va me tomber encore sur le dos. Est-ce que vous allez m'accuser d'effraction ou de faux?

M. BECK. — Officiellement, c'est Ovidia. Elle surgit derrière le comptoir, lorsque je suis hors de vue. Et, bon sang de bon Dieu, est-ce qu'elle ne se fait pas payer une simple livre, quand elle en a pesé deux et trois?

LA GOUVERNANTE. — Oui, quand c'est pour un pauvre diable.

M. BECK. — Un pauvre diable!... Et moi, donc!

LA GOUVERNANTE. — Oh, Seigneur!

M. BECK. — Et je ne dis rien des dernières fêtes de Noël et de Pâques... quand elle distribuait les marchandises gratis.

LA GOUVERNANTE. — Et quand même tout est prospère avec elle. Vous n'avez jamais été si riche qu'aujourd'hui.

M. BECK. — On ne fait que dépenser avec elle. J'ai des frais par-dessus la tête. Et c'est votre faute. Vous l'avez élevée avec des contes et du clair de lune.

LA GOUVERNANTE. — Je l'ai élevée, comme sa défunte mère a dit de le faire, à son lit de mort.

M. BECK. — D'ailleurs il faut que je lui parle à elle-même. Il faut que ça finisse, et qu'elle n'essaye plus de m'entortiller, la coquine.

LA GOUVERNANTE. — La voici.

(Ovidia, en robe claire, et une natte dans le dos, entre par la droite. Elle tient une hirondelle morte dans sa main, et est tout émue. M. Beck examine malgré lui ses mains et son costume.)

OVIDIA. — Oh, non! c'est trop vilain.

LA GOUVERNANTE. — Qu'est-ce que c'est, mon enfant?

OVIDIA. — Bonjour, père. Ne m'as-tu pas promis qu'on ne tirerait plus les bêtes dans tes propriétés?

M. BECK, *vivement.* — On a tué un eider!

OVIDIA. — Non, une hirondelle.

M. BECK. — Pfut! Une hirondelle.

OVIDIA. — Voilà plusieurs étés que le couple a fait son nid au-dessus de ma fenêtre, tu peux penser si, de mon lit, je les ai entendus gazouiller entre eux. Et maintenant! La femelle est tuée, et le mâle est perché dans le sorbier, et c'est affreux d'entendre comme il se plaint. Regarde-moi ça! Écoute, père... Il ne doit être permis à personne de tirer un coup de fusil sur notre propriété. Il faut que tu veilles à cela.

LA GOUVERNANTE. — Mon Dieu, bien sûr.

M. BECK. — Ovidia... il faut que je te parle.

LA GOUVERNANTE. — Elle pourrait bien prendre son déjeuner maintenant.

M. BECK. — Avant toute chose je veux lui parler.

LA GOUVERNANTE, *vivement.* — Est-ce que l'enfant ne pourra plus manger?

M. BECK, *vivement.* — Est-ce qu'un père ne pourra plus parler avec sa fille?

OVIDIA, *pose l'oiseau sur une table, et, souriante, prend son père par le cou.* — Comment te sens-tu, père?

M. BECK. — Mal, je suis un homme très malheureux. Mais il faut que je te parle.

OVIDIA. — Qu'est-ce qu'il y a encore?

M. BECK, *toussote pour rassembler ses idées, et se mouche bruyamment.* — Hm... tu dors bien tard.

OVIDIA. — Les aigles ne m'ont pas réveillée plus tôt.

M. BECK. — Ce sont les aigles qui décident quand la princesse doit se lever?

OVIDIA. — Oui, voilà bien des années qu'ils m'ont réveillée à heure fixe. Mais quand j'ai été au bal, ils comprennent que ce n'est pas la peine.

M. BECK. — Je propose de faire disparaître ce joujou.

OVIDIA. — Non, par exemple! Est-ce qu'on leur prendra aussi la vie, à mes deux frères?

M. BECK. — Ça coûte, de les nourrir. Et ils ne pondent même pas.

OVIDIA. — Si tu fais disparaître tout ce qui ne pond pas, qu'est-ce que nous allons devenir, mademoiselle Martensen et moi!

LA GOUVERNANTE. — Mon Dieu, bien sûr.

OVIDIA. — Tu ne sais peut-être pas que « Prince » et « Mahomet », tous les deux, ont été des hommes autrefois?

M. BECK. — Quoi? Ces deux aigles de mer ont été des hommes?

OVIDIA. — Oui, et toi et moi avons été des oiseaux dans des temps anciens. Tu as dû être un gros goeland gris, et tu es mort d'un hareng qui t'est resté dans la gorge, et moi... je me rappelle bien que j'étais moineau, et le chat m'a attrapée. Voilà comme va le monde.

M. BECK. — Oui, voilà ce que c'est que d'avoir de la mémoire.

OVIDIA. — Pour les aigles, ce qu'on raconte, c'est qu'ils sont nés princes, à l'époque où l'orage et la mer étaient encore assez jeunes pour avoir des enfants. Mais dans ce temps-là, la lune était une vieille femme de sacristain, qui tomba amoureuse des deux princes, mais comme ils ne voulaient pas l'embrasser, elle fut naturellement furieuse, et les fourra dans deux œufs d'aigles. Voilà l'histoire. Et souvent, lorsque je nage en mer, j'entends les cris de leurs parents, et les aigles prennent leur essor, et ils répondent : «Hé, hé, nous voici, nous sommes au service d'une princesse! » Voilà comme ils sont envers moi, aussi je veux qu'ils me suivent jusqu'à ma mort dans cent cinquante ans. Alors je monterai sur le dos de l'un d'eux, et m'envolerai jusqu'au pays des Sylphes.

M. BECK. — Sylphes... qu'est-ce que c'est encore que cette bêtise-là?

OVIDIA. — Tu ne sais pas non plus! Le pays des Sylphes, c'est bien loin au delà des nuages rouges à l'ouest, où se réunissent tous les garçons qui ne sont pas mariés, après la mort. Et quand je tomberai au milieu d'eux, je te prie de croire...

M. BECK. — Ovidia, il faut que je te parle sérieusement.

OVIDIA. — Mais, sais-tu? la petite fille qui s'est noyée dans la baie, l'an dernier, elle se tenait sur la mer et elle chantait encore, cette nuit.

M. BECK. — Assieds-toi là.

(Elle s'assied. Il prend place à une certaine distance. Silence.)

OVIDIA. — Veux-tu savoir avec qui j'ai dansé cette nuit?

M. BECK. — Non, c'est d'une tout autre danse qu'il s'agit. Dis-moi, aimes-tu un peu ton père?

OVIDIA, *éclate de rire.*

M. BECK. — Oui, tu ris. Et tu ne veux pas encore me mettre au tombeau?

OVIDIA. — Voyons, père.

LA GOUVERNANTE. — Oh! Seigneur!

M. BECK, *se tourne brusquement vers la gouvernante.* — Ovidia... Veux-tu prier celle-là d'être assez aimable pour sortir un instant.

OVIDIA. — Pourquoi moi?

M. BECK. — Parce que si je le dis, elle restera par défi.

LA GOUVERNANTE, *joint les mains.* — Ha, voilà qu'il recommence *(Elle se sauve par la droite).*

M. BECK. — Et tu es ainsi avec toute cette canaille. C'est à toi qu'elles obéissent.

OVIDIA. — Canaille?

M. BECK. — Les gredines, oui!

OVIDIA. — Je ne connais chez nous rien d'autres que de braves gens, tout à fait charmants.

M. BECK. — Merci bien, quand on les gâte et les cajole... comme tu fais.

OVIDIA, *caressante.* — Ce n'est pas bien étonnant; s'ils sont autrement lorsqu'on les gronde et les querelle constamment... comme tu fais.

M. BECK. — Hein! Tu crois peut-être que tu les connais mieux que moi, toi?

OVIDIA. — Tu les connais du mauvais côté, père.

M. BECK. — Parbleu. Eh bien, et toi... de quel côté est-ce que tu les connais?

OVIDIA. — Du côté du soleil.

M. BECK. — Est-ce pour cela qu'elles tournent toujours vers moi le mauvais côté?

OVIDIA. — Non, c'est parce que tu es toujours d'humeur désagréable avec elles. Et c'est dommage. Car elles ne peuvent pas savoir, ainsi, qu'il y a un côté du soleil chez toi aussi.

M. BECK. — Elles me volent et elles m'espionnent de toutes les façons.

OVIDIA. — Il me semble qu'elles travaillent pour toi du matin au soir.

M. BECK. — Elles m'enlèvent l'appétit et le sommeil. Ce n'est pas étonnant si je suis bientôt rendu.

OVIDIA. — A moi elles donnent appétit et sommeil.

M. BECK. — Nos gens?

OVIDIA *fait signe que oui.*

M. BECK. — Elles te donnent appétit et sommeil?

OVIDIA. — Il ne tient qu'à toi d'en obtenir autant.

M. BECK. — Grand bien me fasse!

OVIDIA. — Car c'est étonnant comme on dort et comme on mange, vois-tu, quand on s'est occupé de savoir comment les autres mangent et dorment. Tu devrais essayer de ce remède-là, père. Ça ferait peut-être du bien à ta goutte.

M. BECK. — Ce serait une médecine coûteuse.

OVIDIA. — Sans compter combien il est facile de s'en aller au bal, quand on sait qu'il n'y en a pas d'autres qui restent chez eux affamés. C'est la meilleure musique de danse que je sache.

M. BECK. — Voilà une musique qui m'aura bientôt ruiné.

OVIDIA. — Est-ce que ce n'est pas les gens qui t'ont enrichi? Est-ce que beaucoup d'entre eux n'ont pas risqué leur vie, lorsqu'ils s'en allaient en mer pour te gagner de l'argent? Et quand tu manges du poulet, tu pourrais bien permettre que les gens aient au moins de la viande grillée.

M. BECK. — Les gens, les gens, les gens! On dirait que tu dois aux gens à peu près tout.

OVIDIA. — Mais oui.

M. BECK. — Hein? C'est eux, peut-être, qui ont surtout pris soin de toi?

OVIDIA. — Mais oui.

M. BECK. — C'est eux qui t'ont élevée?

OVIDIA. — Principalement.

M. BECK. — Et qui ont payé des voyages, et l'école, et toutes sortes de dépenses pour toi?

OVIDIA. — Au fond, oui.

M. BECK. — Vraiment! Et lorsque certains imbéciles disent que tu es une fille bien élevée et... jolie, c'est encore les gens qui ont fait ça?

OVIDIA *fait signe que oui.*

M. BECK *s'essuie le front.* — Non, ceci devient vraiment prodigieux.

OVIDIA. — Au bal, cette nuit, un cavalier demandait à une de mes amies qui l'avait rendue si jolie. Les gens, dit-elle. Ils m'ont toujours si aimablement souri.

M. BECK. — Qui était-ce?

OVIDIA. — Je ne le dirai pas.

M. BECK. — Bon, je crois savoir qui était cette demoiselle. Et les gens t'ont donc souri aussi de cette manière, puisque tu es devenue ce que tu es.

OVIDIA. — Oh oui, pour qui a grandi sans mère, il est bien important que les gens sourient.

M. BECK. — Et alors, il est tout à fait inutile d'avoir un père.

OVIDIA. — Non pas, quand il est comme toi. Car alors il n'y a rien de tel que de lui sauter au cou, quand on a du chagrin.

M. BECK, *la regarde un instant, puis se lève.* — Friponne! Tu ne fais que te moquer de moi. *(Il fait quelques pas vers la porte, puis se retourne.)* Mais il faut que tu prennes garde, dans ces bals.

OVIDIA. — A qui?

M. BECK. — A... hm... aux chasseurs.

OVIDIA. — Ah bah!

M. BECK. — Oui, ces lévriers toujours en quête de quelque oiseau d'or. Ils ne savent peut-être pas que je suis pauvre.

OVIDIA. — Non, il n'y en a certainement pas beaucoup qui savent cela.

M. BECK *se gratte au coin de la bouche, puis se rapproche.* — Écoute, Ovidia... écoute-moi un peu...

OVIDIA. — Eh bien?

M. BECK. — N'y a-t-il personne qui ait dansé surtout avec toi, ces derniers temps?

OVIDIA. — Si-i.

M. BECK. — Hein? qu'est-ce.

OVIDIA. — Il y en a surtout trois ou quatre.

M. BECK. — Ah... bien. Mais je voulais dire, n'y a-t-il aucun d'entre eux qui... hum!... qui ait causé avec toi en tête à tête?

OVIDIA. — Si, malheureusement.

M. BECK. — Hein? et que disait-il?

OVIDIA. — Lui... il parlait de la pluie et du beau temps.

M. BECK. — De... de la pluie... on n'a pas idée de ça.

OVIDIA. — Mais cette nuit, il y a eu un lieutenant, qui m'a entraînée dans un endroit écarté.

M. BECK. — Écarté... ou ça?

OVIDIA. — Un pavillon dans le jardin.

M. BECK. — Il était écarté, ce pavillon?

OVIDIA. — Tout à fait. Il n'y avait personne dans le voisinage.

M. BECK, *piétinant d'inquiétude.* — Et comment ça s'est-il passé?

OVIDIA. — Très mal malheureusement.

M. BECK. — Hein... comment!

OVIDIA, *soupire.* — Oui, je le regrette aussi maintenant.

M. BECK, *tremblant.* — Tu as assez de confiance en moi, Ovidia, pour me raconter la chose.

OVIDIA. — Oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

M. BECK. — Que dit-il?

OVIDIA, *au bout d'un instant.* — Il ne dit rien.

M. BECK. — Mais que... qu'a-t-il fait alors?

OVIDIA. — Il m'a regardée fixement.

M. BECK. — Vraiment... Et puis?...

OVIDIA. — Et puis, il a soufflé...

M. BECK, *un doigt derrière l'oreille.* — Hein? Que faisait-il, dis-tu?

OVIDIA. — Il soufflait. Oh Dieu! comme il soufflait.

M. BECK. — Et vous n'avez pas fait autre chose dans le pavillon que de vous regarder et souffler?

OVIDIA. — Si, quand j'ai pensé que ça avait assez duré, je me suis sauvée en courant.

M. BECK, *le regard à terre, hochant la tête.* — Je dois avouer que nous avons une singulière jeunesse à notre époque. Entraîner une jeune fille dans un pavillon écarté... et rester là à souffler.

LA GOUVERNANTE *entre par la droite.* — Est-ce que je peux me montrer?

M. BECK. — Bon, la voilà encore! Qu'est-ce qu'il y a?

LA GOUVERNANTE. — Des étrangers qui arrivent.

M. BECK. — Qui?

LA GOUVERNANTE. — Je ne sais pas, moi!

M. BECK. — Vous pouvez dire, tout de même, s'ils ressemblent à l'empereur de Russie ou à des assassins.

LA GOUVERNANTE. — Ils avaient l'air de gens comme il faut.

M. BECK. — Non, elle est impossible.

LA GOUVERNANTE. — C'est bien, je vais disparaître.

M. BECK. — Moi aussi. Car ces étrangers veulent sans doute me trouver.

LA GOUVERNANTE. — Alors je reste.

M. BECK. — Je m'en doutais. *(Près de la porte, il se retourne soudain.)* Non, mais, c'est vrai... Ovidia... Coquine... Serpent!

OVIDIA. — Voyons, père.

M. BECK. *la menace du doigt.* — Ne m'as-tu pas encore entortillée avec tes paroles, si bien que nous n'avons fait que badiner. Non, a-t-on jamais vu... Mais attends un peu!... *(Il sort.)*

LA GOUVERNANTE. — Oh Seigneur!

OVIDIA. — Dis-moi qui sont les étrangers.

LA GOUVERNANTE, *curieuse.* — Tu attends quelqu'un, peut-être?

OVIDIA. — Non, mais...

LA GOUVERNANTE. — C'est que c'est une visite bien extraordinaire. Si c'était un prétendant.

OVIDIA. — Es-tu folle! D'ailleurs... ça ne peut pas être lui, en tout cas.

LA GOUVERNANTE. — Lui? quel lui?

OVIDIA. — Le prince de la mer. *(Elle rit.)*

LA GOUVERNANTE, *joignant les mains.* — Est-ce que tu espères un vrai prince!

OVIDIA. — Oh, tu comprends bien que je me l'imagine seulement. Mais je le vois s'avancer ici sur un grand navire tout pavoisé, et avec musique à bord.

LA GOUVERNANTE. — Jamais il n'en viendra de pareil, enfant.

OVIDIA. — Qu'en sais-tu?

LA GOUVERNANTE. — Moi aussi je l'ai attendu autrefois.

OVIDIA. — Et c'est pourquoi tu dis non à tous les autres.

LA GOUVERNANTE. — C'est pourquoi tu me vois comme je suis aujourd'hui.

OVIDIA *la prend par la taille.* — Sais-tu, cette nuit, nous étions en

barque, pour aller vers quelque îlot et y faire un feu de joie, et voilà qu'en route mon chapeau s'envole et tombe à la mer... et trois cavaliers se sont jetés à l'eau pour le repêcher.

LA GOUVERNANTE. — C'était fort galant.

OVIDIA. — Tu ne sais pas quelle idée m'a passée par la tête?

LA GOUVERNANTE. — Tu les as remerciés naturellement.

OVIDIA. — Non, en avant la musique!... et je leur ai donné à tous les trois... un baiser. Est-ce que c'était mal?

LA GOUVERNANTE. — Si l'on peut ainsi faire plaisir à quelqu'un... De mon temps, j'ai été trop prude... mais qu'est-ce que je dis là! Il faut, bien entendu, que tu prennes garde, enfant!

(On frappe.)

OVIDIA, *sursaute.* — Quoi! Il y a donc vraiment des étrangers. Et moi qui... *(Elle examine.)* Bah!... cela peut passer à peu près! Comment ma coiffure va-t-elle?

LA GOUVERNANTE. — Bien, enfant... *(Élevant la voix.)* Entrez!

LE CAPITAINE OLSEN, *vieillard barbu, montre sa tête dans la dernière porte à gauche.* — Pardon...

OVIDIA. — Hé, c'est vous, capitaine Olsen.

LE CAPITAINE OLSEN. — Ce n'est sans doute pas le moment de causer avec mademoiselle?

OVIDIA. — Mais si, bien sûr. Quoi de nouveau? Avez-vous encore pris des noyés en pêchant les harengs à la seine?

LE CAPITAINE OLSEN. — A dire vrai, mademoiselle, ça va aussi mal que ça peut aller.

OVIDIA. — Vous êtes malade?

LE CAPITAINE OLSEN. — Non, je suis mis à pied. Renvoyé après l'avoir servi pendant trente ans.

OVIDIA. — Et pourquoi cela?

LE CAPITAINE OLSEN. — Il s'est fourré dans la tête, — là — l'idée bizarre que je l'ai volé.

(On entend au dehors des sabots de chevaux.)

OVIDIA, *à la gouvernante.* — Qu'est-ce que c'est! Des cavaliers!

LA GOUVERNANTE. — Oui, ce sont les étrangers. Je croyais que tu savais...

OVIDIA. — Des officiers?

LA GOUVERNANTE. — Toute une troupe. Des fous, qui chantaient et portaient des fleurs devant eux, à la selle. Ils se sont arrêtés un moment en bas du chemin pour adresser de grands saluts à un poteau.

OVIDIA. — Quelle drôle d'idée... *(Elle va vers la fenêtre, et recule.)* Ah, vraiment!... Venez, capitaine Olsen... *(Elle le prend par la main et lui fait traverser la pièce pour le mener à la porte de droite.)*

LE CAPITAINE OLSEN. — Non, mais... non, mais... *(Ils sortent tous deux.)*

LA GOUVERNANTE. — Mais ne t'en va pas, enfant! Tu ne vas pas me laisser seule avec ces fous. Oh, Seigneur Jésus... les voilà!

(On frappe. Quatre jeunes officiers, les capitaines Brandt,

Roed, et deux lieutenants, entrent par la droite. Ils ont chacun un bouquet de fleurs et sont fort animés. La gouvernante leur fait une révérence guindée.)

LE CAPITAINE BRANDT, *roux, des moustaches.* — Veuillez nous excuser, madame, et pardonner à de jeunes brigands qui envahissent cette maison avec un tel sans gêne. Mais nous avons dansé avec mademoiselle Ovidia au bal, cette nuit, et avant de quitter ce pays, nous demandons la permission de lui présenter nos hommages.

LA GOUVERNANTE, *nouvelle révérence.* — Je ne suis pas madame. Mais je vais prévenir mademoiselle. *(Elle va vers la droite, se retourne, regardant les fleurs et les jeunes gens, et soupire tristement.)* Oh, mon Dieu! *(Elle sort par la droite.)*

LE CAPITAINE ROED, *barbe noire en pointe.* — Écoute, Brandt,... tu m'inquiètes un peu. Pourvu que nous n'allions pas trop loin.

LE CAPITAINE BRANDT. — Je veux parler à la demoiselle, ce jeune lys, cette gracieuse fée de clair de lune... je veux lui parler un peu de toi.

LE CAPITAINE ROED. — Non, a-t-on idée de ça? Hé oui, voilà ce que je...

LE CAPITAINE BRANDT. — Je n'oublierai pas que tu possèdes un vaste domaine et que tu apprivoises des ours, qu'un jour tu rosses tes domestiques jusqu'au sang, pour les couvrir d'or le lendemain..., que tu poursuis ton voisin en justice parce qu'il ronfle, et que tu as fait cadeau d'une brouette à la femme de ton pasteur, lorsqu'elle était sur le point d'accoucher.

LE CAPITAINE ROED. — Eh bien, je jure par mes éperons que, moi aussi, je raconterai qui tu es. Je n'oublierai pas que trois femmes se sont jetées à l'eau à cause de toi, que deux se sont pendues, et que tu as toi-même tordu le cou à une autre.

LE CAPITAINE BRANDT. — Parfait, parfait! (*Il lit.*) Raconte cela, mon crédit en sera augmenté auprès de ... de notre fée!

LE CAPITAINE ROED. — Je crois, Dieu me pardonne, que tu nous amènes ici pour faire ta demande en mariage.

LE CAPITAINE BRANDT. — Du calme... voici le soleil.

(Ovidia arrive par la droite, elle sourit avec confusion et s'arrête à la porte. Les officiers saluent.)

LE CAPITAINE BRANDT. — Bonjour mademoiselle, nous voici encore devant vous. Lorsque le bruit se répandit que vous vous étiez éclipsée du bal, rien ne marcha plus, bien entendu, et nous partîmes pour aller nous coucher, le deuil au cœur. Mais pensez-vous que nous avons pu dormir? Non, nous nous sommes levés, nous sommes sortis des tentes, et nous avons pris à témoin le soleil levant que nous buvions un verre en votre honneur. Enfin nous résolûmes de monter en selle pour vous saluer et vous dire un dernier adieu. Pardonnez-nous! Car, voyez-vous, ... nous allons faire campagne en service étranger, nous partons et Dieu sait quand nous reverrons les femmes de notre patrie. Mais qui est-ce, croyez-vous, qui excitera notre courage? De

qui espérons-nous recevoir notre récompense? Pensez-vous que ce soit des femmes des Balkans? Qu'est-ce qui fait la richesse de notre pays si pauvre, sinon ses belles filles? Et si, en prenant congé, nous vous remettons ces pauvres fleurs, c'est un hommage rendu sur un autel sacré au pays et à l'amour... et nulle déesse n'est, mieux que vous, digne de le recevoir. Soyez assurée que votre souvenir nous accompagnera comme une suave musique. Soyez remerciée d'avoir dansé avec nous, de nous avoir souri, d'avoir resplendi sur nous, soyez remerciée parce que vous êtes. Vive la beauté!

(*Il jette son bouquet aux pieds d'Ovidia. Les trois autres en font autant, et répètent ensemble : Vive la beauté! Ovidia veut ramasser les bouquets, mais l'émotion l'en empêche, bien qu'elle essaye de rire.*)

LE CAPITAINE ROED. — Mademoiselle Ovidia...

LE CAPITAINE BRANDT. — Non, attends, mon garçon! Écoutez, mademoiselle ... j'ai encore un petit mot ... non, restez-là, laissez les fleurs par terre... là, très bien. Mon Dieu, quel joli tableau! Et maintenant, j'ai une prière à vous adresser : Voulez-vous rendre à notre camarade que voici... (*Il désigne le capitaine Roed.*) lui rendre sa raison?

OVIDIA. — Comment?

LE CAPITAINE ROED. — A-t-on jamais vu ... Ne l'écoutez pas, mademoiselle, mais voulez-vous me permettre...

LE CAPITAINE BRANDT. — Du calme, mon garçon... Voyez-vous, mademoiselle, il est notre meilleur ami, et de plus il a devant lui un bel avenir. Aussi est-ce dommage de le voir se perdre...

LE CAPITAINE ROED. — Comment... moi!

LE CAPITAINE BRANDT. — Et vous ne voudrez pas être la cause d'un tel malheur, mademoiselle.

OVIDIA. — Moi! Et comment...

LE CAPITAINE BRANDT. — Voici. Il devait venir avec nous par le monde et faire la guerre aux Turcs, mais depuis qu'il vous a vue, il est devenu tout drôle. Au lieu de causer avec nous chevaux, armes, tactique, stratégie et règlements..., dont il était jusqu'ici un vrai répertoire..., il va se promener au hasard, déclamant des vers et chantant le clair de lune et les tourterelles. Il a essayé d'apprendre à son cheval à danser... comme vous ... et dans son sommeil il parle de dents nacrées et de cheveux couleur de soleil. Bref, j'ai peur qu'il n'ait une lacune par là, (*désignant son front*) car il va, dans son extravagance, jusqu'à vouloir renoncer à la guerre, et rester chez lui à balayer le parquet et faire la vaisselle pour sa famille. Venez à notre secours, mademoiselle, et rendez-lui la raison.

LE CAPITAINE ROED *serre les poingts, et dit à voix basse.* — Si tu veux ne pas avoir à regretter ceci...

OVIDIA. — Mais, messieurs... qu'est-ce que je peux...

LE CAPITAINE BRANDT. — Refusez-lui votre main, mademoiselle. C'est le seul moyen de lui rendre la raison.

OVIDIA. — Mais le capitaine Roed ne m'a nullement demandée en mariage.

LE CAPITAINE BRANDT. — Eh bien, dépêche-toi de faire ta demande, mon garçon. Faut-il que nous sortions, pendant ce temps-là, peut-être? Mais, pour l'amour de Dieu, mademoiselle, éconduisez-le carrément.

OVIDIA *ramasse les bouquets et les range, aidée des deux lieutenants.* — Messieurs, vous n'avez pas besoin de sortir. Je comprend bien que tout cela n'est qu'une plaisanterie, et je vous remercie d'avoir voulu m'amuser de si grand matin. Permettez-moi de vous souhaiter à tous un heureux voyage. Lorsque des héros tels que vous s'en vont en guerre, je dois vraiment me réjouir de n'être pas une ville.

LE CAPITAINE BRANDT. — Comment? De n'être pas une ville?

OVIDIA. — Oui, car alors je serais prise d'assaut.

LE CAPITAINE BRANDT. — Je vous croyais, mademoiselle, si bien fortifiée.

OVIDIA. — Cela dépend contre quelles armes. Les fleurs et les compliments sont une dangereuse artillerie.

LE CAPITAINE ROED. — Un mot, mademoiselle...

LE CAPITAINE BRANDT. — Non, arrête... tu ne comprends donc pas que notre demande a déjà été refusée?

OVIDIA. — Notre? Vous n'aviez pas l'intention de me l'adresser tous?

LE CAPITAINE BRANDT. — A vrai dire... mais avec celui-là (*il désigne le capitaine Roed*), il est difficile de l'emporter, que ce soit à la course ou en amour.

OVIDIA. — En ce cas, messieurs, je différerai la réponse jusqu'à votre retour. Et alors, je choisirai celui qui aura reçu le plus de blessures.

LE CAPITAINE ROED. — Quoi?... Le plus de blessures?

OVIDIA. — Oui, car celui qui est le plus troublé par l'amour est celui qui pense le moins à éviter la balle qui vient.

(*M. Beck se montre à la porte au premier plan à gauche, sans être vu.*)

LE CAPITAINE BRANDT. — Il paraît que mademoiselle a une médiocre opinion de notre courage.

OVIDIA. — Au contraire, mais, je vous en prie... ne réduisez pas en cendres trop de capitales, et laissez encore quelques rois sur le trône. Ces vieux sultans et ces vieux empereurs, ils ne se doutent pas, les pauvres, combien est brève toute la splendeur de la terre, tant que des hommes peuvent, comme vous, brandir une Durandal. Écoutez, voulez-vous venir ici danser ce soir?

LES QUATRE OFFICIERS. — Ici? Danser?

OVIDIA. — Oui, et manger des tartines de beurre. C'est tout ce que vous aurez.

LE CAPITAINE BRANDT. — Nous serons ravis de danser avec la plus charmante des femmes.

OVIDIA. — Et je serai ravie de manger des tartines de beurre avec des conquérants. Voici mon père. (*Elle présente.*) Ce sont quelques-uns des guerriers qui sont en manœuvres dans la région... le capitaine Brandt, maître à danser, le capitaine Roed, mécène, les lieutenants Bull et Hagen, qui tous deux se distinguent par leurs beaux saluts et leur mutisme.

M. BECK (*salue très froidement*). — Enchanté. Extrêmement enchanté. Vous avez eu beau temps pour venir, messieurs.

LE CAPITAINE BRANDT. — Comme c'est joliment situé, ici. Vous n'auriez pas besoin d'un Cendrillon qui porterait le bois et l'eau pour la princesse...?

M. BECK *riant d'un rire forcé.* — Très spirituellement dit! Très spirituel!

(*Les hommes se retirent vers le fond, sauf le capitaine Roed, qui s'approche d'Ovidia au premier plan à droite.*)

LE CAPITAINE ROED. — Excusez-moi, mademoiselle. Mais je ne suis pour rien là-dedans.

OVIDIA. — C'est dommage pour vous, car c'était amusant.

LE CAPITAINE ROED. — J'avais espéré pouvoir vous parler en tête à tête.

OVIDIA. — Il me semble que vous m'avez parlé en tête à tête cette nuit.

LE CAPITAINE ROED. — Et en toute sincérité.

OVIDIA, *d'un ton de prière.* — Chut... n'en parlons plus maintenant. Vous m'entendez!

LE CAPITAINE ROED. — Dites au moins que vous voulez vous donner le temps de la réflexion. Un an, deux ans, dix... si vous voulez.

OVIDIA. — Merci bien... je serais tout le temps à compter sur mes boutons, et je laisserais tomber les tasses par terre, parce que j'aurais des nombres dans la tête. (*Élevant la voix*) Eh bien, messieurs, mon père et moi nous espérons vous voir à neuf heures ce soir pour la danse des adieux.

M. BECK *essaye de dissimuler sa surprise.* — Comment? Ah oui... bien entendu. Ce soir, à neuf heures.

LES OFFICIERS. — Merci.

LE CAPITAINE BRANDT. — A ce soir!

M. BECK. — Ne puis-je pas vous offrir un verre de vin?

LE CAPITAINE BRANDT. — Merci, monsieur, nous n'en avons pas besoin pour nous mettre en train. Au revoir, au revoir! (*Les officiers saluent et sortent. M. Beck les accompagne. Ovidia marche de long en large et sourit.*)

M. BECK *rentre.* — Ovidia... qu'est-ce que cela veut dire?

OVIDIA. — Les chasseurs, père.

M. BECK. — Les chasseurs... ah oui, ils avaient bien l'air d'avoir flairé quelque chose.

OVIDIA. — Et le malheur est que j'ai été touchée.

M. BECK, *saisi.* — Quoi? Qu'est-ce que tu dis, enfant?

OVIDIA. — Il fallait bien que ça arrive, vois-tu.

M. BECK. — Voyons, tu n'as pas...

OVIDIA *soupire.* — Si.

M. BECK *se passe la main sur le front.* — Le gredin aurait bien pu au moins s'adresser d'abord à moi.

OVIDIA. — Ça ne se fait plus, père.

M. BECK. — Lequel est-ce?

OVIDIA. — Le plus joli.

M. BECK *s'assied lourdement.* — Et puis, que ce soit l'un ou l'autre, le résultat est toujours que je vais rester ici tout seul.

OVIDIA. — Oui, mais alors enfin tu seras riche, père. Et les gens te respecteront et t'obéiront.

M. BECK. — Hé, le diable emporte la richesse et l'obéissance! Qu'est-ce que je pourrai bien faire, pauvre vieux perclus de rhumatismes... qui ne suis bon qu'à fourrer mon nez partout, à être de mauvaise humeur, et crier après tout le monde? Et encore il faudra que je reste seul ici... avec la sorcière qui est là à côté.

OVIDIA. — D'ailleurs, il pourrait se faire que je reste chez toi tout de même.

M. BECK, *sa figure s'éclaire.* — Quoi? Que dis-tu?

OVIDIA. — Mais à une condition.

M. BECK. — Condition! Tu vas, tu décides de tout à ton idée.

OVIDIA. — Eh bien... je veux décider que le capitaine Olsen conservera sa place.

M. BECK. — Il m'a volé.

OVIDIA. — Et de plus, que tu déboucheras le champagne, ce soir, quand nous aurons un peu dansé.

M. BECK, *au bout d'un moment, avec un soupir.* — Oui, un père peut faire bien des choses pour préserver sa fille unique contre ces... chiens de chasse. Mais alors tu n'es pas tellement atteinte que tu ne puisses rompre dès aujourd'hui?

OVIDIA. — C'est pénible, évidemment, mais une fille peut faire bien des choses pour son père unique tout perclus de rhumatismes.

M. BECK. — Du champagne... soit... pour les officiers.

OVIDIA. — Non pour tout le monde.

M. BECK. — Pour les gens aussi?

OVIDIA. — Oui, pour tout le monde.

M. BECK *se lève, s'essuie le front.* — Que Dieu me vienne en aide. Et l'on dira encore... que je ne vais pas bientôt être un homme ruiné. (*Il sort à pas pesants.*)

OVIDIA, *debout, sourit. Elle étend les bras vers la gouvernante, qui entre par la droite.* — Ah, Dieu, comme tout est amusant! Et comme j'ai faim!

JOHAN BOJER

(A suivre.)

MES SOUVENIRS DE RUSSIE[1]

(1916-1919)

XXVI

Le 5/18 mai, jour de la Sainte-Irène, notre fille reçut de Wladimir un télégramme de félicitations pour sa fête. Dans cette dépêche, il annonçait qu'on les transférait d'Ekatérinbourg à Alapaévsk, petit endroit de l'Oural, connu pour ses mines et ses fabriques. Nous attendîmes avec angoisse une lettre avec des détails et cette lettre calma nos craintes. On les avait tous réunis dans l'école de l'endroit et ils avaient même un petit jardin à cultiver. On y amena aussi la grande-duchesse Élisabeth Fédorovna, veuve du grand-duc Serge, assassiné en 1905 par Savinkoff et Kaliaeff et qui, depuis la mort de son mari, avait pris le voile sans prononcer de vœux. C'était une sainte et elle sera certainement béatifiée un jour comme sainte Élisabeth. Elle vint aussi à Ekaterinbourg d'abord, puis à Alapaévsk, accompagnée de deux nonnes.

La grande-duchesse Élisabeth avait continué à travailler dans son couvent des saintes Marthe-Marie à Moscou, durant toute la révolution. Elle eut maints déboires avec les bolcheviks qui s'acharnent tout particulièrement contre tout ce qui est pieux et sacré, mais néanmoins son calme et son courage eurent toujours le dessus. Quand, au printemps

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 juin, 1er juillet et 15 août.

de 1918, les Allemands envoyèrent le comte de Mirbach comme ambassadeur auprès des Soviets, ce qui était une indignité de la part de l'empereur Guillaume, les Allemands crurent que la grande-duchesse Élisabeth, comme grande-duchesse de Hesse-Darmstadt par sa naissance, serait pour eux une alliée. Le comte de Mirbach lui fit une visite, mais elle refusa avec indignation de le recevoir. Dès cet instant son sort était décidé. Mirbach, tout-puissant auprès de Lénine, exigea son renvoi et la grande-duchesse Élisabeth prit aussi le chemin de l'exil. On dit, mais je n'ai pu vérifier ce fait, qu'elle aurait eu à Ekaterinbourg une entrevue avec sa Sœur et son Beau-Frère. Triste et navrant revoir!

C'est aussi sur la demande du comte de Mirbach que la Famille Impériale fut transférée de Tobolsk à Ekaterinbourg. Les Allemands, ne faisant aucun cas de la signature des juifs bolchevistes, tenaient à ce que l'Empereur signât de sa main, le honteux traité de Brest-Litovsk. L'Empereur tant calomnié préféra une mort affreuse à une défaillance vis-à-vis des Alliés. Quel exemple pour ceux qui parlent, offrent à déjeuner et serrent avec effusion les mains des abominables régicides...

Une fois à Alapaévsk la grande-duchesse Élisabeth y fut installée dans la même école que les autres. On lui donna une chambre qu'elle partagea avec ses deux nonnes. La princesse Jean eut une chambre avec son mari; les deux frères, les princes Constantin et Igor en eurent une autre, tandis que le grand-duc Serge Michaïlovitch désira avoir Wladimir avec lui. Il était bon et paternel pour notre fils, qui nous écrivait :

Si vous saviez, mes chers parents, combien mon oncle Serge est méconnu de tous! Quelle belle âme, quelle intelligence, quelle mémoire, quelle culture! Si vous saviez combien il me vient en aide pour mon drame sur Lermontoff! Il me donne des indications sur les mœurs et les coutumes du Caucase, il me parle à cœur ouvert et je sais à présent que cet homme d'aspect froid et hautain est un tendre et qu'il a été toute sa vie profondément malheureux.

Nous continuions à vivre au jour le jour à Tzarskoïe dans

le cottage du grand-duc Boris. L'absence de Wladimir faisait un vide affreux et nous tâchions de nous consoler auprès des chères fillettes que les épreuves de la vie avaient subitement mûries. La grande-duchesse Marie, attendant ses couches, s'était installée dans une maison de campagne à Pavlovsk avec son mari et ses beaux-parents. N'ayant plus d'autos, nous avions trouvé à grand'peine une petite calèche, attelée d'un misérable cheval, qu'un de nos anciens garçons d'office conduisait. Cela permettait à mon mari de prendre l'air en dehors du jardin et nous allions souvent à Pavlovsk voir la grande-duchesse, le grand-duc dans sa voiture et moi et les petites à côté de lui sur nos bicyclettes qu'on n'avait pas encore réquisitionnées.

Vers le 25 juin le bruit se répandit, et les journaux bolchevistes le confirmèrent, que le grand-duc Michel Alexandrovitch, exilé à Perm, avait fui avec son aide de camp Johnsson et que c'était un coup monté par des monarchistes. Tout de suite l'espoir nous vint que l'Empereur, sa Famille et les autres, dont notre fils, parviendraient à s'échapper aussi. Le bruit que des troupes tchéco-slovaques s'approchaient de l'Oural nous remplissait d'espoir. Hélas ! ce n'était qu'un nouvel et abominable mensonge du soviet de Moscou.

A cette époque, fin juin, un fils naquit à la grande-duchesse Marie à Pavlovsk. La naissance de ce cher petit être [1] devait nous apporter à tous un dernier rayon de joie; depuis, nous n'eûmes plus que des larmes. Le jour de son baptême, le 5/18 juillet, quand le grand-duc, son grand-père, le tint sur les fonts baptismaux, fut le jour de l'abominable torture des huit martyrs d'Alapaévsk et le lendemain de l'atroce assassinat du Tzar...

Ce jour-là, et ainsi pendant de longs mois, nous ne savions évidemment rien. Une lettre de Wladimir, arrivée la veille, nous avait cependant bien troublés et émus. On leur avait interdit la jouissance du jardin et, malgré la chaleur torride, on les avait confinés dans leurs chambres avec défense d'en sortir. On leur avait retiré tous leurs effets, jusqu'à leur linge, en ne leur laissant qu'un rechange. C'était miracle que Wladimir trouvât une occasion de nous décrire ses

1. L'enfant mourut en Roumanie une année après.

tourments. Au milieu de ces épreuves, nous nous disions qu'il fallait encore un peu de patience, que les troupes tchécoslovaques, conduites par le général anglais Knox, approchaient et les délivreraient aussitôt. L'idée que les juifs sanglants oseraient porter la main sur ces victimes innocentes ne nous est pas venue une seule fois.

XXVII

Le 6/19 juillet, une nouvelle foudroyante nous atterra et nous plongea dans une inexprimable douleur. Les journaux bolchevistes annonçaient de sang-froid que « Nicolas Romanoff, ayant fait une tentative pour s'enfuir, avait été tué par les gardes rouges qui le veillaient et que le soviet de Moscou approuvait cette mesure ». Pas un mot de l'Impératrice, ni des enfants : nous ne savions que croire. Pendant longtemps nous avons espéré que ce n'était qu'une manœuvre astucieuse des bolcheviks pour cacher au monde entier leur dépit d'une évasion possible de l'Empereur. L'agitation était immense, les églises de Tzarskoïe ne désemplissaient pas de monde; des femmes, des enfants priaient et pleuraient. On officiait des *Te Deum* et très peu de Panihidas (prières pour les morts). Hélas! tous vivaient de cet espoir que la Famille Impériale était sauvée, espoir dont quelques fanatiques acharnés se leurrent même encore aujourd'hui.

Le 8/21 juillet, en ouvrant le journal, je me suis trouvée mal, pour la première fois de la vie. La chambre tourna, tout devint sombre. Je m'affaissai dans le fauteuil où j'étais assise. J'étais seule dans la pièce et je ne sais combien de temps je suis restée ainsi, peut-être quelques instants. Quand je revins à moi, la tête lourde, les tempes moites, le cœur battant, je ramassai le journal qui m'était tombé des mains. Voici ce que j'y lus et qui m'avait donné cette forte commotion :

Ce 5/18 juillet les ex-princes Serge Michaïlovitch, Jean, Constantin, Igor Constantinovitchi et Paley, emprisonnés à Alapaévsk, ont réussi à l'aide de gens armés à s'évader de la maison qu'ils habitaient; il y a des tués et des blessés. J'ai

envoyé du monde à leur poursuite. Signé : *Commissaire Béloborodoff.*

Sauvé, sauvé, mon fils bien-aimé, mon enfant, mon bonheur était sauvé! Il était actuellement loin des monstres qui le torturaient! Il ira par la Sibérie au Japon, et de là en France où il attendra notre libération...

Chancelante, tremblante, me cramponnant aux murs, je montai chez mon mari et, sans un mot, je lui montrai le journal. Il le lut, fit un large signe de croix et dit : « Remercions Dieu pour sa grande miséricorde, notre cher Bodia est sauvé! Il faut à tout prix que nous-mêmes, nous sortions de cet enfer à présent. »

En sortant de chez le grand-duc, j'entrai dans ma chambre et m'agenouillai devant les icônes. Je pris l'évangile et l'ouvrant au hasard, j'y lus ces mots de l'évangéliste saint Luc (chapitre VII-XII) : « Et comme il approchait de la porte de la ville, voici, on emportait un mort, fils unique de sa mère qui était veuve. » Ces mots me glacèrent le cœur, mais les dernières paroles « le mort se leva sur son séant, commença à parler et Jésus le rendit à sa mère » inondèrent mon cœur d'une allégresse immense. Je me disais : Wladimir va passer pour mort, mais le Seigneur me le rendra un jour! Tout mon être exultait de bonheur...

Huit jours après, vers le 16/29 juillet, arriva le jeune petit Polonais, qui avait suivi Wladimir dans l'exil. On l'avait fait partir d'Alapaévsk, ainsi que l'une des nonnes de la grande-duchesse Elisabeth, trois jours avant l'assassinat. Il nous apportait une de ces magnifiques lettres dont Wladimir avait le secret. Notre fils nous racontait leurs souffrances, les humiliations qu'ils enduraient; mais sa foi profonde lui donnait du courage et de l'espoir. « Tout ce qui m'intéressait autrefois, écrivait-il, ces ballets éclatants, ces peintures décadentes, cette musique nouvelle — tout cela me paraît terne et sans saveur à présent. Je cherche la vérité, la vérité seule, la lumière et le bien... Soyez bons pour le gentil Kroukovsky, ajoutait-il, il m'a soigné jusqu'à la dernière minute avec un dévouement inlassable. On me sépare de lui et je ne puis même lui donner de l'argent, faites-le pour moi. » Le bon petit serviteur nous

raconta qu'au moment de prendre congé de son jeune maître, il lui remit en cachette toutes ses petites économies, quelques centaines de roubles, et que Wladimir l'en avait remercié avec des larmes dans les yeux. Là-dessus, Kroukovsky se mit à pleurer. Savait-il déjà le sort terrible que les bandits avaient fait subir à son maître, et avait-il eu pitié de nous en nous le cachant, ou bien pleurait-il d'émotion? Voilà ce que nous ne sûmes jamais, car, après l'avoir largement dédommagé pour son généreux geste, il nous parla d'aller en Pologne. Nous ne l'avons plus revu.

Le 20 juillet/2 août, la grande-duchesse Marie, son époux, son beau-père et son beau-frère quittèrent clandestinement Pavlovsk pour l'Ukraine, laissant le bébé aux soins de sa grand'mère la princesse Poutiatine. La persécution des officiers était devenue telle qu'à chaque instant les deux jeunes princes risquaient une arrestation. Ils vinrent prendre congé de nous et la grande-duchesse nous disait son espoir de retrouver Wladimir quelque part à l'étranger. Nos adieux furent empreints de tristesse. Pressentait-elle que plus jamais elle ne reverrait ce père admirable qui l'aimait tant et qu'elle aussi avait toujours adoré?

Huit jours plus tard, le 27 juillet/9 août, vers 10 heures du soir, nous étions assis dans le petit bureau du grand-duc Boris. Les fillettes dormaient. Tout à coup quelqu'un sonne et frappe en même temps. Devenus craintifs, nous demandâmes avant d'ouvrir : « Qui est là? — C'est moi, c'est Marianne », répondit la voix, et un instant après, installée auprès de nous, voilà ce que ma fille, dont le courage n'égalait que le dévouement, dit au grand-duc : « Cher oncle Paul, il faut que vous me suiviez tout de suite, ce n'est plus la plaisanterie de l'an dernier. Je viens vous trouver de la part du ministre de Danemark, M. de Scavenius. Je ne l'ai pas vu moi-même, c'est Pierre Dournovo qui m'envoie. Votre vie est réellement en grand danger. Les bandits ont décidé de supprimer tous les membres de la Famille Impériale. Il faut, cher Diadia-Palia (ainsi mes enfants du premier mariage appelaient le grand-duc), que vous preniez tout à l'heure le dernier train. Je dois vous mener à l'ambassade d'Autriche, qui est sous la protection du Danemark et où flotte le drapeau danois. Vous y resterez

caché durant trois jours, puis vous mettrez un uniforme de prisonnier autrichien et vous partirez pour Vienne avec le premier convoi... »

Le grand-duc la regarda avec ses bons yeux et dit : « Petite Marianne, laisse-moi t'embrasser pour tout ce que tu as fait, et voulu faire pour maman et pour moi ; mais tu diras aux amis qui t'envoient que j'aime mieux mourir plutôt que d'endosser, ne fût-ce que pour cinq minutes, un uniforme autrichien. Ta maman a jugé bon de déposer à l'ambassade d'Autriche, à l'abri du brigandage bolcheviste et sous la protection du drapeau danois, les débris de notre fortune. Tu sais que je trouve toujours que tout ce que ta mère fait est bien fait. Quant à mettre sur moi l'uniforme de l'ennemi — ça, jamais — il ne faut plus m'en parler. — Mais c'est votre vie que nous devons sauver », insistait Marianne les yeux remplis de larmes. Le grand-duc, au cœur si noble, resta inébranlable et Marianne reprit seule, découragée et désolée, le dernier train pour la ville.

XXVIII

De plus en plus fiévreusement nous recherchions les nouvelles qui venaient du nord de la Russie. Nous savions que les onze ambassades et légations alliées, qui étaient à Vologda depuis le 3 avril, avaient quitté cette ville le 11/24 juillet pour Arkhangelsk, malgré l'opposition des commissaires du Peuple, qui voulaient attirer à Moscou les représentants de l'Entente pour les garder comme otages. Ils arrivèrent à Arkhangelsk le 15/28 juillet et s'embarquèrent, non sans difficultés, pour Kandalatchka, au fond de la mer Blanche, sur la ligne de Mourmansk à Pétrozavodsk.

Quelques jours après, un bataillon français, appuyé par quelques navires anglais et français, occupait Arkhangelsk pour en faire la base d'un mouvement, qui avait pour but de reconstituer, avec l'aide des débris de l'ancienne armée russe, le front oriental contre les Allemands. Les missions diplomatiques alliées rentrèrent à Arkhangelsk le 7 août. Un ministère russe, à la tête duquel était un socialiste de droite, Tchaïkovsky, avait pris le pouvoir sous le nom de gouvernement du

Nord et s'était posé en ennemi des bolcheviks, devenus les alliés de l'Allemagne.

Les contingents français, russes, italiens, anglais et américains, qui furent envoyés à Arkhangelsk, relevaient du haut commandement britannique. Ils étaient annoncés pour le mois d'août, mais n'arrivèrent pour la plupart qu'à l'époque des pluies qui transforment le nord de la Russie en un immense marécage. Ces retards et la mollesse avec laquelle furent conduites les opérations militaires, ont donné l'impression que les Anglais n'avaient pas voulu vraiment aboutir à une action sérieuse contre les bolcheviks. Dès cette époque, de nombreux Russes ont considéré que le gouvernement britannique, loin de vouloir mettre fin à l'anarchie communiste, songeait au contraire à la prolonger. Il est vrai qu'après des velléités d'action militaire par l'Extrême-Orient et la Sibérie, les troupes américaines et japonaises s'étaient arrêtées à Kharbine, au lieu de venir au secours des Tchèques qui tenaient contre les bolcheviks à Omsk et à l'Est de l'Oural. La responsabilité des Anglais dans l'inaction des troupes alliées est donc partagée avec d'autres gouvernements.

En tout cas, la signature de l'armistice de novembre 1918 entre l'Entente et l'Allemagne et le sentiment général de lassitude à l'égard de la guerre, devaient arrêter l'exécution du programme d'intervention militaire qui avait été élaboré contre la Russie soviétique et l'Allemagne. Les bolcheviks se plaisent à chanter victoire. En réalité ce sont les Alliés qui ont renoncé à poursuivre leurs projets, et ont rappelé leurs troupes. C'est cette décision qui acheva le malheur de notre pauvre Russie et le nôtre.

Dans la journée du 30 juillet/12 août, le fidèle valet de chambre du grand-duc [1] vint nous dire qu'on avait amené de Kolpino à Tzarskoïe l'icône miraculeuse de Saint Nicolas et que des prêtres offraient de l'apporter chez nous et d'officier un *Te Deum*. C'est l'usage en Russie de faire porter les icônes miraculeuses chez des malades ou des gens très malheureux. Nous acceptâmes avec empressement. Vers quatre heures un *Te Deum* eut lieu dans la salle à manger du grand-

1. Je ne donne pas son nom, car il est resté en Russie et pourrait être victime de représailles.

duc Boris. Dieu a voulu que, pour son dernier jour de liberté en ce monde, le grand-duc pût implorer saint Nicolas, particulièrement vénéré en Russie, l'implorer de le soutenir dans le terrible calvaire, qui allait commencer dans la nuit.

M. de Scavenius avait raison : les bolcheviks avaient désigné leurs nouvelles proies : les quelques grands-ducs qui restaient encore en Russie. Le grand-duc Nicolas Michaïlovitch fut ramené de Vologda avec son fidèle aide de camp, le général de Brummer. Son frère, le grand-duc Georges Michaïlovitch, qui attendait à Helsingfors en Finlande le moment de s'embarquer pour l'Angleterre, où se trouvaient sa femme et ses deux filles, fut livré par les Finlandais rouges et ramené à Pétrograd. Le grand-duc Dimitri Constantinovitch qu'on avait laissé, ainsi que mon mari, dans la capitale pour cause de santé, fut joint à ses cousins et tous les trois furent menés à la prison de la rue Schpalernaïa, en ville. Seuls le grand-duc Paul et le prince Gabriel étaient encore libres.

Le *Te Deum* fini, le grand-duc éprouva un sentiment de bien-être. Il savait que ses trois cousins étaient arrêtés de la veille et je lisais dans ses chers grands yeux une résolution ferme et calme. Nous reçûmes, ce jour-là, la visite d'Ivanoff qui venait nous voir souvent. Il essayait de soulever une armée antibolcheviste, mais ses moyens étaient réduits et il n'avait à sa disposition que son courage. Néanmoins, il venait offrir au grand-duc de l'emmener tout de suite dans une automobile qu'on lui prêtait à cette intention et de le cacher en lieu sûr. Le grand-duc une fois de plus refusa. Puis vint M. Roumanoff, l'éditeur de mon fils, et encore deux ou trois personnes. La soirée se passa dans le calme. Le grand-duc, comme c'était sa coutume, fit la prière du soir avec ses deux filles. A minuit, la maison était plongée dans le sommeil et le silence.

A trois heures de la nuit, on frappe, et nous entendons la voix blanche du colonel Pétrokow : « Monseigneur, Princesse, levez-vous, on vient faire une perquisition. » Le cœur battant à rompre, nous nous levons en hâte. Avant d'ouvrir, je cache sur ma poitrine un portefeuille avec 15 000 roubles, que je venais de toucher pour un manteau de fourrure vendu à une Juive. Les mains tremblantes j'ouvre la porte. Je vois

le colonel Pétrokow, blanc comme un linge, et une dizaine de soldats, armés de revolvers et de fusils, faisant un bruit d'enfer avec leurs armes et leurs bottes. Tout était allumé. De toutes les chambres, qui donnaient sur la galerie du premier étage, des portes s'ouvraient. Je vis miss White, Jacqueline, ma femme de chambre, puis apparurent les deux petites, dans leurs longues robes de nuit, pieds nus, se tenant enlacées et nous regardant avec de grands yeux anxieux.

Le chef de la bande, un affreux brigand rasé à l'américaine, commença la perquisition. Il envoya un soldat fouiller dans les armoires du premier étage pour chercher tout ce qui était produit alimentaire, farine, sucre, thé, café, etc... J'avais dissimulé dans mon armoire à robes un gros sac de farine, que je gardais exclusivement pour le pain du grand-duc. Ce soldat, se trouvant seul avec moi, murmura : « Où est la farine? dites-le-moi, afin que je n'aille pas de ce côté. » D'un geste je désignai l'armoire; il n'y toucha pas et redescendit disant qu'il n'y avait rien. Les autres, pendant ce temps, fouillaient partout. Ils s'étaient emparés de toute la correspondance du grand-duc Boris, du journal que mon mari écrivait (très prudemment) au jour le jour; ils prirent des lettres qui étaient dans sa table à écrire et dans la mienne. Les lettres de mon fils Alexandre qui était depuis sept mois à Stockholm, les intéressaient beaucoup. Ils ne touchèrent pas à celles de Wladimir. Avisant un meuble où j'avais trois livres de thé et deux kilos de sucre, ils prirent le tout aussitôt. Enfin, dénichant dans le buffet une dizaine de bouteilles de madère et de vodka, ils s'en réjouirent particulièrement. Ils accompagnaient leurs recherches de moqueries et de plaisanteries infâmes.

Enfin, le chef de la bande ordonna à celui qui avait épargné la farine de mener le grand-duc au soviet de Tzarskoïe qui se trouve au palais de la grande-duchesse Wladimir. Je demandai s'il avait un ordre écrit pour cela. Il exhiba un papier signé Ouritsky. Le grand-duc alla s'habiller et préparer sa valise. En un clin d'œil je fus prête, en chapeau, en manteau, avec un sac à la main. Le chef de la bande me regarda : « On a prévu le cas où vous voudriez accompagner votre mari. Quoique vous soyez libre, vous pouvez venir

avec lui. » Je ne daignai pas répondre. Les fillettes étaient suspendues au cou de leur père et leurs petits corps frêles étaient secoués de sanglots. Mon cher mari caressait leurs têtes bouclées et était en proie à une émotion qu'il avait beaucoup de peine à dissimuler. Enfin, nous montâmes dans l'auto qui avait amené le chef des bandits. La nuit était chaude et noire, le soldat monta avec nous. Les autres s'installèrent sur le perron de la maison et nous entendîmes le bruit des bouchons qui sautaient...

A l'intérieur de la voiture, la scène habituelle se produisit. Le soldat, nommé P..., jura de sa fidélité et dit qu'on l'avait enrôlé de force. J'ai su depuis que, bourrelé de remords, il s'était fait justice en se brûlant la cervelle. Il était quatre heures et demie du matin, quand nous arrivâmes au palais de la grande-duchesse Wladimir. Le jour commençait à poindre; nous descendîmes de voiture et on nous fit entrer dans l'ancienne loge de concierge où on nous laissa seuls. Le grand-duc était résigné : « Notre bonheur est fini, dit-il, je ne sais pas ce qui me reste à vivre, mais je te remercie de toute mon âme, de toutes les forces de mon cœur qui t'aime, qui n'a jamais aimé que toi — pour ces vingt-cinq années de bonheur. Prends bien soin des petites — c'est ton devoir et c'est mon désir... » Sa voix tremblait d'émotion. Je ne pouvais proférer une parole. Je pris sa chère main entre les miennes et la baisai dévotement en pleurant...

XXIX

Nous restâmes ainsi seuls jusqu'à six heures du matin. Une journée superbe s'annonçait. Nous allâmes dans le jardin où, jadis, tant de belles fêtes et de dîners charmants avaient eu lieu. Tout y était délaissé et en désordre. Les bancs étaient cassés, les marches du perron s'effritaient. De mauvaises herbes poussaient sur les sentiers. Un air de désolation et de tristesse régnait alentour. Des sentinelles mal vêtues et malpropres étaient postées partout. Nous rentrâmes dans l'antichambre et je voulus parler à celui qui nous avait amenés. Un garde rouge qui passait avec un

fusil sur l'épaule et une théière à la main se chargea de ma commission. P... accourut aussitôt : « Vous savez, n'est-ce pas, que je suis libre, lui dis-je, je ne sais combien de temps vous allez nous garder ici. Mon mari a faim, je vais retourner à la maison et lui apporter à déjeuner. » Il acquiesça et me donna un laissez-passer.

Je courus de toutes mes forces au cottage où je trouvai toute la maison levée. Les fillettes se jetèrent dans mes bras en pleurant. Je les consolai de mon mieux en leur disant que papa avait faim, que je venais chercher son déjeuner, que je ne le quitterais pas aussi longtemps que possible et que je leur donnerais de ses nouvelles, dès que je le pourrais. On prépara bien vite deux thermos avec du café au lait, café que prêta le valet de chambre et des biscuits qu'il avait réussi à cacher. Les bandits étaient partis à cinq heures, après avoir bu tout le vin volé. Le valet de pied (le barbu) qui était encore à notre service, mais qui commençait à se gâter, lui aussi, voulut bien m'accompagner et me porter les provisions. Je ne fus tranquille que quand je vis mon cher mari prendre son déjeuner. A neuf heures arriva une automobile réquisitionnée. Le chef de la bande nocturne, complètement ivre, nous ordonna d'y monter. Puis il disparut dans la maison et nous l'attendîmes pendant plus de trois quarts d'heure devant le perron.

Le chauffeur de l'auto se tournant vers le grand-duc dit : « On va vous mener à Pétrograd, à la Tché-ka. En cours de route, donnez donc un bon coup de poing à cet animal ivre et je vous emmène au loin. — Et après? demanda le grand-duc qui se méfiait des agents provocateurs. — Après, répondit-il, après je vous emmène si loin, que ce sera le diable si on vous retrouve bientôt. » Cet homme, absolument inconnu, était peut-être sincère, mais peut-être n'était-ce qu'un guet-apens dont les bolchevistes s'étaient fait une spécialité. Puis il y avait les petites qui restaient seules et le grand-duc pour ces raisons cessa cette conversation. Enfin, l'ivrogne revint; il s'assit à côté du chauffeur, tenant à la main un gros paquet composé de toutes nos lettres et des papiers dont il s'était emparé. Dès que nous partîmes, il s'endormit et son corps aviné balançait de tous les côtés. Rien n'était plus facile

que de le jeter dehors, mais après? Je croyais aussi que le grand-duc avait raison de ne pas donner suite à la proposition du chauffeur. Je pensais qu'une fois questionné à la Tché-ka, on lui rendrait sa liberté, puisqu'on n'avait rien à lui reprocher; j'espérais que, le jour même, nous rentrerions à Tzarskoïe; j'étais absolument sincère, quand j'en persuadais les fillettes.

Tout le long du trajet, nous nous tînmes par la main et j'écoutais attentivement tout ce que mon mari me recommandait. Nous parlions français, afin que la brute qui se balançait devant nous ne pût rien comprendre. Le grand-duc me pria d'écrire au roi de Suède, Gustave IV; les bolcheviks, ayant à Stockholm un débouché facile pour tout ce qu'ils avaient volé, étaient très attentifs à toutes les injonctions venant de ce pays. Le général Brandström, ministre de Suède à Pétrograd, voulut bien se charger de cette lettre et je sais qu'elle arriva à destination; mais c'est surtout de ses deux fillettes que le grand-duc parla avec une tendresse infinie. Elles étaient sa principale préoccupation, son plus grand souci. « Si je venais à disparaître, dit-il, promets-moi que toi et Wladimir (et Wladimir!) vous ne vivrez que pour elles. Je sais, ma bien-aimée, combien ta vie sera dure sans moi, à qui tu l'as consacrée si pleinement, si complètement; mais promets-moi de vivre pour les enfants, jusqu'au jour où Dieu nous réunira. » Je le suppliais en pleurant de chasser de son esprit des idées aussi noires. « J'ai besoin de toute ma présence d'esprit, de tout mon courage, lui disais-je, ne me les enlève pas, chéri, en me parlant de ta mort. Tu sais que toi et les enfants, vous êtes toute ma vie... »

Nous arrivâmes à la Gorochovaïa, nº 2, vers onze heures. On nous fit monter d'abord au troisième étage, où une espèce de juge d'instruction, un ouvrier serrurier, fit subir au grand-duc un premier interrogatoire. Puis on nous fit passer dans une autre pièce, où un homme d'aspect un peu moins brutal recommença les questions. « Voulez-vous me dire tout de même, pourquoi, pour quelles raisons, on nous inflige ces tourments? » demandai-je. Il toussota dans le creux de sa main et dit : « Vous savez bien, Madame, l'époque est fiévreuse, inquiétante, nous craignons pour notre peau. »

Gêné d'avoir à nous répondre, il nous fit descendre au deuxième étage, nous fit entrer dans une grande pièce, jadis une salle de bal et disparut aussitôt. Je regardais autour de moi : tout le long des murs, sur des banquettes et sur des chaises, des gens de toute espèce étaient assis. Il y avait beaucoup de paysans et de soldats avec de gros sacs, pris sur le fait d'acheter ou de vendre des aliments, ce qui était sévèrement interdit par le gouvernement communiste. Il y avait aussi quelques officiers, dont un de connaissance qui se leva et salua d'un air étonné. Des femmes très élégantes et aussi des filles, étaient là, l'air pâle et troublé. La fatigue, l'anxiété était peinte sur tous ces visages. A une table recouverte de drap rouge, un juif, aux cheveux noirs et crépus, écrivait. J'étais assise à côté de mon mari et nous nous demandions combien de temps nous resterions dans cette atmosphère irrespirable. D'autres individus arrêtés aussi arrivèrent après nous, chacun amené entre deux gardes rouges. Puis, vinrent des gens, avec des sacs, qui commencèrent à en vider le contenu sur la table. J'écarquillais les yeux! Des bijoux, des porte-cigarettes en or, de la vaisselle plate, des miniatures entourées de diamants, des bougeoirs et des candélabres en argent, des couverts, tout était étalé sur le drap rouge. On se croyait dans un antre de brigands qui rentraient après un pillage abondant et fructueux. Le juif avait cessé d'écrire; il prenait les objets au fur et à mesure, les soupesait dans ses mains et les mettait de côté. Quant aux objets en or, il les pesait sur une petite balance. Toute cette opération, produits habituels des vols de chaque nuit, prit une bonne demi-heure.

Enfin la porte s'ouvrit et un homme, blond celui-là, le visage ravagé par la petite vérole, entra avec deux gardes rouges. « Le citoyen Paul Romanoff », dit-il. Le grand-duc se leva. « Prenez vos effets et suivez-moi. » Je saisis mon sac et voulus les suivre. « Où allez-vous? » me demanda l'homme blond. — Je veux suivre mon mari partout où vous le mènerez. — En voilà des histoires! Voulez-vous prendre votre valise et vous en aller d'ici. — Mais mon mari a faim, dis-je, il est une heure et demie, il n'a pas déjeuné. — Eh bien, me dit-il d'une voix adoucie, je vais vous donner un laissez-

passer. Allez lui chercher à manger et apportez-le-lui. Quant à rester avec lui ici, je ne le peux pas, c'est impossible. » Il me signa un bout de papier et me le fourra dans la main. Je vis deux soldats, sabre au clair, entourer mon mari. Je l'embrassai avec effusion et il me dit tout bas : « Va, ma chérie, et courage. » Puis il disparut et la porte se referma lourdement...

Je descendis les deux étages et, me trouvant dans la rue, j'eus un moment de vertige. Les émotions de cette épouvantable nuit, l'insomnie, la faim, la fatigue, ce sac qui me paraissait si inutile et si lourd... J'avais envie de m'asseoir par terre et de pleurer. Pas un fiacre, nulle part. Je me traînais péniblement le long du jardin Alexandre, à travers la place du Palais d'hiver, jusqu'à la Millionnaïa 29, dans l'appartement de la comtesse Niéroth que Marianne habitait depuis quelque temps. Elle et son mari se précipitèrent vers moi; tous les deux étaient au courant de nos malheurs par un coup de téléphone des petites. La prévoyante Marianne avait déjà tout préparé pour le déjeuner du grand-duc. Je laissai là mon sac et, prenant les provisions, je repartis aussitôt pour la Tché-ka. Marianne voulut le faire à ma place, mais le permis étant au nom de la « citoyenne Paley », je craignais qu'elle ne fût arrêtée à l'entrée.

J'arrivai au deuxième étage sans encombre et tombai tout de suite sur l'homme blond. « Voilà le déjeuner pour mon mari, lui dis-je, voulez-vous le lui porter? — Ce n'est pas tout à fait mon affaire, me répondit-il, mais je vous vois si troublée, que je veux bien le faire pour vous. Je vais vous donner un laissez-passer pour la nourriture de demain. — Comment demain, dis-je effrayée, vous allez le garder demain? Mais ça n'est pas possible, que vous a-t-il fait? » Il hésita un instant. « Je vous conseille, murmura-t-il à voix basse, de demander une entrevue avec le camarade Ouritsky, lui seul (et il appuya sur ce mot) peut vous répondre. — Mais comment obtenir cette entrevue ? demandai-je. Il a été si dur pour moi en mars, au moment du départ de mon fils. » Il se tut un instant. « Attendez-moi ici, dit-il, je vais porter le déjeuner à votre mari et je demanderai au camarade Ouritsky s'il veut bien vous recevoir. — Eh bien, puisque vous êtes bon, dis-je, obtenez

aussi un permis pour le docteur Obnissky, car mon mari est très souffrant. »

Vingt bonnes minutes s'écoulèrent. Il était plus de trois heures. J'avais faim et une lassitude affreuse s'emparait de moi. Enfin il revint avec les deux laissez-passer et m'annonça que le camarade Ouritsky nous recevrait, le docteur et moi, le lendemain à une heure.

XXX

Le lendemain, 1/14 août, après une nuit d'insomnie et de larmes, passée dans le bureau de Marianne, où elle m'avait installé un lit, je téléphonai à mes filles à Tzarskoïe de ne pas nous attendre aujourd'hui, mais que demain certainement nous serions rentrés. Puisque Ouristky voulait me recevoir à une heure, je partis bien avant l'heure fixée avec un déjeuner complet pour le grand-duc. Je montai sans difficulté à la grande salle à manger qui longeait le salon rouge, où recevait Ouritsky, et aussi le salon bleu où l'on délivrait les laissez-passer et où plusieurs dactylos tapaient sur des machines. La salle à manger était pleine de monde. Je remis à un surveillant le déjeuner du grand-duc et, au bout de quelques instants, il me rapporta, attachés dans une serviette, les assiettes et le couvert de la veille. Il me dit tout bas : « Votre époux se porte bien, il vous fait saluer, et prie que vous obteniez pour le docteur Obnissky la permission de lui rendre visite, il n'a pas dormi la nuit. »

Quelques instants après, le docteur Obnissky entra. Cet homme si dévoué me baisa la main avec émotion et, en attendant notre tour, nous nous assîmes dans un coin et je lui racontai les péripéties de la veille. Des gens nouveaux arrivaient; de temps en temps la porte qui menait chez Ouritsky s'ouvrait et un homme ou une femme en sortait; aussitôt un surveillant de service prononçait un nom et un visiteur nouveau était introduit dans la pièce. Une heure, deux heures, trois heures passèrent. Je voyais que non seulement ceux qui étaient venus avant moi, mais même plusieurs qui étaient venus après, étaient partis depuis

longtemps. Je m'approchai du surveillant et lui demandai quand serait mon tour. Il haussa les épaules : « Je n'en sais rien, madame, le camarade Ouritsky dit chaque fois le nom de la personne qu'il désire recevoir. » Je me rassis auprès du docteur, confuse de le priver de déjeuner et de lui faire manquer sa journée. Quatre heures, cinq heures. A cinq heures et demie, je sentais une rage sourde monter en moi. Je voyais que cet être odieux le faisait exprès, pour se moquer de moi, pour me tourmenter, me bafouer. Enfin, à six heures et quart, quand il n'y avait plus personne, l'homme appela : « La citoyenne Paley et le citoyen Obnissky. »

Nous pénétrâmes dans le salon rouge où, assis devant une table, Ouritsky écrivait. Il leva la tête et s'adressant au docteur, d'un ton dur et cassant : « Qu'est-ce que vous voulez, qu'est-ce qu'il vous faut? » Le docteur répondit la tête haute : « Je viens vous demander un permis pour voir mon client, Paul Alexandrovitch, qui est malade. — Il n'a pas besoin de vous, il y a un médecin attaché à la Commission extraordinaire... — Mais... — C'est inutile, n'insistez pas, bonsoir, docteur. » Puis, se tournant vers moi : « Quant à vous, madame, asseyez-vous, je suis à vous dans un instant. » Il pressa un bouton et un homme apparut avec un plateau qu'il plaça sur la table à écrire. J'étais assise en face de lui de l'autre côté du bureau. Ouritsky se mit à manger son potage, une assiettée pleine. Il mangeait avidement, gloutonnement, en jetant dans son assiette de gros morceaux de pain qu'il mâchait avec bruit. Il se versa un grand verre de vin rouge qu'il avala d'un trait. Le potage fini, il s'empara d'une assiette remplie de tranches de veau et de pommes de terre, le tout arrosé de sauce tomate. Un silence profond régnait, on n'entendait que le bruit de la mastication du rustre. Malgré la douleur, l'angoisse, la fatigue, la faim, je regardais cet être odieux et une folle envie de rire me prenait. Je pensais : « Tu crois que tu m'humilies en te conduisant ainsi en goujat que tu es; si tu savais comme cela m'est égal et combien profondément je te méprise. » J'ai attendu certainement vingt-cinq minutes que l'ogre ait apaisé sa faim. Il dévora encore quelque chose, une tarte aux pommes, je crois, puis, essuyant ses lèvres grasses et

charnues, il me dit : « Et à présent, madame, je vous écoute. »

— Je viens d'abord vous demander, dis-je, pourquoi vous avez fait arrêter mon mari : que lui reprochez-vous?

— J'ai fait arrêter votre mari pour lui sauver la vie, dit-il d'un ton bourru et précipité, car les ouvriers de Tzarskoïe voulaient le tuer.

— Les ouvriers de Tzarskoïe, m'écriai-je, mais tout le monde le saluait quand il passait, même après la révolution, même quand il était en civil; étant né là-bas, c'est un enfant de Tzarskoïe, il y était entouré de respect et d'affection!

— Je sais ce que j'avance... et puis après, que désirez-vous encore?

— Je veux que vous lui rendiez sa liberté.

Il ricana :

— Sa liberté, non, madame. Ce soir il sera transféré à la prison de la Schpalernaïa, où sont déjà ses cousins; il y restera trois ou quatre mois, puis je l'enverrai dans l'Oural.

Je sentais le souffle me manquer, je devais être affreusement pâle.

— Qu'avez-vous? demanda-t-il.

— Ce que vous faites là est abominable, m'écriai-je, que lui reprochez-vous?

— A lui personnellement, rien, mais ils paieront tous pour les trois cents ans d'oppression des Romanoff.

— Mais mon mari est innocent, répondis-je, hors de moi. Il a été banni de Russie pendant douze ans, pour son mariage avec moi, parce que je n'étais pas une princesse du sang.

— Ça nous est égal, vous êtes une noble, vous n'êtes pas du peuple; et puis trois mois sont vite écoulés; dans l'Oural il jouira d'une certaine liberté, vous pourrez le rejoindre, puisque vous l'aimez tant...

— Vous avez déjà envoyé mon fils à l'Oural, qu'en avez-vous fait? — m'écriai-je.

Il ne répondit pas tout de suite :

— S'il est arrivé quelque chose à votre fils, dit-il enfin, c'est bien sa faute, je lui avais proposé...

— De renier son père, m'écriai-je, dites-moi, et vous, auriez-vous renié vos parents? Et puis vous me dites, « si quelque chose est arrivé à votre fils », vous le dites encore par

méchanceté, pour la joie de me faire souffrir, je sais que mon fils est sauvé et hors de votre atteinte.

Il ne dit rien; même ce monstre aura eu, peut-être, une lueur de pitié; après un silence, il reprit :

— C'est comme pour l'ex-grand-duc Michel, vous croyez qu'il s'est enfui, je vous affirme, moi, qu'il a été tué à Perm.

— Écoutez, interrompis-je une fois de plus, ne me tourmentez pas ainsi. Je sais que mon fils est sauvé... laissons cela. Donnez-moi un laissez-passer pour voir mon mari tous les jours.

— Tous les jours, je ne peux pas vous le permettre. Vous le verrez deux fois par semaine, le mardi et le vendredi. Je vais vous faire délivrer un laissez-passer permanent. Vous pourrez lui porter sa nourriture tous les deux jours et comme ce soir à neuf heures il va être transféré à la prison, je vais vous donner un laissez-passer pour ce soir, vous voyez si je suis bon.

Son affreux visage essaya de sourire. Il sonna son secrétaire, Yesséliévitch, et donna l'ordre de taper à la machine les deux laissez-passer. Puis rappelant le secrétaire, il lui dit : « Est-ce que Gabriel est arrêté? » Sur la réponse négative, il se fâcha : « J'avais cependant ordonné qu'on l'arrêtât. Que ce soit fait dès demain et qu'il soit conduit directement à la Schpalernaïa, sans passer par ici. »

Je reçus de ses mains les deux permis et sortis lentement sans le regarder, sans le remercier. Dans le couloir je rencontrai l'homme blond. « Vous les avez obtenus, me dit-il en voyant les papiers, je suis content. Il m'avait dit hier qu'il vous ferait attendre toute la journée et que vous n'obtiendriez rien de lui. »

Je rentrai chez Marianne, morte de fatigue et de faim, je mangeai en hâte, il était sept heures et quart et il fallait être avant neuf heures à la Schpalernaïa; j'avais au moins quarante minutes de marche et je devais emporter des draps, une couverture et un oreiller.

XXXI

Je fis un gros paquet de tout ce dont mon mari avait besoin pour la nuit et j'y ajoutai une bouillotte, une bouteille

de lait, de café, du sucre et du pain blanc pour son déjeuner du matin. Je sortis de chez Marianne à sept heures trois quarts et, une fois de plus, je cherchai en vain un fiacre. La rue était déserte à cette heure et surtout en cette saison. Je m'acheminai lentement vers la prison, pliant sous le poids du fardeau inaccoutumé. Je traversai la Millionnaïa, la place Roumiantzeff et les quais, en passant devant l'ambassade d'Angleterre et le Jardin d'été. A l'endroit où jadis un attentat avait eu lieu sur la personne de l'Empereur Alexandre II et où une chapelle avait été érigée, je m'arrêtai un instant. Je fis une courte prière et invoquai l'Empereur de venir au secours de son fils... Puis je continuai mon chemin jusqu'à l'ambassade de France, et de là je tournai dans la rue Schpalernaïa. Après avoir traversé la Litéinaïa, je me trouvai à la porte de la prison. La soirée était claire et chaude, et je succombais de fatigue, de chaleur et de soif. Je montrai mon permis au factionnaire à la porte de la prison; il me laissa passer et me dit d'attendre dans la cour. Cherchant des yeux une banquette ou une chaise pour m'asseoir et déposer pour un instant mon fardeau, je vis un tronc d'arbre coupé qui devait probablement servir de tabouret au gardien de nuit. Je m'assis et prenant ma tête dans mes mains, je me laissai aller à mes tristes réflexions. Les larmes m'étouffaient. Je me demandais ce que faisait mon cher Wladimir, comment étaient les fillettes sans nous à Tzarskoïe. Les épreuves qu'on faisait subir à mon cher mari me fendaient le cœur...

Tout était calme dans cette cour de prison. Seule une infirmière allait et venait, affairée, portant tantôt des fioles, tantôt une compresse ou un pansement. A son troisième passage, je me levai et m'adressant à elle, je lui dis : « Ma sœur, savez-vous à quelle heure on va amener ici le grand-duc Paul Alexandrovitch? » Elle tressaillit et levant les bras, elle me dit : « Comment, lui aussi? Ils vont l'amener ici, ah! les monstres, les bandits! » Voyant que c'était une des nôtres, qu'elle avait un cœur noble et compatissant, je lui dis tout ce que j'avais souffert durant ces deux jours. Elle m'entoura de ses bras, m'embrassa et me dit : « Soyez tranquille, et tranquillisez vos pauvres fillettes. Dites-leur que tant que je serai là, leur papa sera bien soigné. Le docteur de la prison est excellent.

Quoique juif (il s'appelle Silberberg), il est tout à fait ancien régime, je suis sûre de lui. » Elle resta encore quelque temps avec moi. Soudain le bruit d'une auto qui s'arrêtait à la porte me fit tressaillir. La porte s'ouvrit toute grande et je vis mon bien-aimé, entre deux soldats sabre au clair! Il m'aperçut aussitôt : « Ma femme, ma chère femme, quel bonheur, je n'avais aucun espoir de te revoir de sitôt; comment as-tu obtenu un permis? » J'étais suspendue à son cou sans pouvoir parler. L'infirmière s'essuyait les yeux avec son tablier, les deux gardes rouges nous regardaient sans rien dire.

Enfin, il fallut entrer dans la prison. Je montai avec mon mari, personne ne m'arrêta. Nous entrâmes d'abord dans le bureau du directeur de la prison, où on nous laissa seuls un instant et où je demandai à mon mari tout ce que je devais lui envoyer le lendemain en plus de son repas : ses médicaments habituels, du linge, des cigarettes, des livres, etc... Puis on nous fit entrer au greffe pour des formalités à remplir. Tout le monde était bon, poli et déférent pour lui; c'étaient tous des gens de l'ancien régime. Le directeur me confia que le nouveau commissaire de l'endroit, Schinkler, était odieux et qu'il assisterait probablement à nos entrevues. Nous restâmes encore quelques instants ensemble; je dis à mon mari (hélas! tant de fausses nouvelles circulaient) que quelqu'un arrivant de l'Oural aurait vu Wladimir sain et sauf. Son cher visage s'épanouit. « Tu vois bien, Dieu nous sauvera, ma chérie, pour tant de souffrances, nous serons récompensés un jour... » On l'emmena enfin dans la cellule séparée qu'il préféra à la chambre commune. Moi, je refis le long trajet à pied. Rentrée chez Marianne, je me couchai aussitôt, j'étais brisée par la fatigue et l'émotion.

Le lendemain, comme je ne pouvais pas voir le grand-duc, ce fut la bonne petite Marianne qui se chargea de lui porter son déjeuner, tandis que je prenais le train pour Tzarskoïe. J'avais téléphoné à mes filles de m'envoyer à la gare le garçon d'office avec la calèche et le vieux cheval. Arrivée à Tzarskoïe, pas de voiture, et j'allai au cottage à pied. Les petites se précipitèrent sur moi et me comblèrent de caresses et de questions. Je dus tout raconter depuis le commencement. A leur tour, elles me confièrent avec indignation qu'on était venu, le matin,

du soviet local emmener le cheval et la calèche! Les voleurs avaient besoin même de ce misérable équipage! Je passai la journée avec elles et le soir je repris le train pour la ville, car le lendemain était mon jour de rendez-vous avec le grand-duc. Avant de partir, j'organisai avec le valet de chambre et sa femme, que, un jour sur deux, ils porteraient par le train de neuf heures la nourriture de mon mari. Je fis une liste pour trois fois par semaine. Bouillon, œufs, côtelettes de poulet, pain, beurre, café au lait, eau minérale, etc... Ainsi j'étais tranquille. Tous ces aliments étaient très difficiles à obtenir, chaque envoi revenait à cette époque à six cents roubles, mais soulager le grand-duc était devenu le but de ma vie.

Je passai la nuit chez Marianne, qui décida que son bureau devenait ma chambre et que je l'occuperais chaque fois que j'en aurais besoin. Le lendemain, à dix heures (mon rendez-vous était pour onze heures), je m'acheminai vers la prison. En y entrant, je rencontrai le bon directeur, avec sa belle barbe blanche, qui me dit à voix basse : « Le commissaire Schinkler est dans mon bureau; entrez-y, puisque vous avez un permis; il y a déjà deux autres dames venues voir leurs maris. Soyez très prudente pendant votre conversation. »

J'entrai dans le bureau. A droite, sur le canapé, un prisonnier et sa femme étaient assis; à gauche, près du mur, sur deux chaises, un autre couple. Dans le fond de la pièce, près de la table à écrire, se trouvait le camarade Schinkler. Je n'oublierai jamais le regard de cet homme : c'étaient les yeux d'un assassin. Figure ronde, rasée, cheveux crépus. Dès l'usurpation du pouvoir par les bolchevistes, il était arrivé d'Amérique, où il séjournait du temps de l'Empire après s'être échappé du bagne. Je le saluai en entrant, il ne me rendit pas mon salut : « Votre permis? » Je montrai mon papier. « C'est extraordinaire comme on est généreux pour ces permis, ricana-t-il; si cela dépendait de moi... » Puis se tournant vers un soldat : « Amenez le prisonnier Paul Romanoff. » Au bout de dix minutes, le grand-duc entra. Nous nous assîmes un peu à l'écart. Je lui parlai des enfants, de la maison, je le questionnai sur sa santé, etc.; je voyais que le camarade Schinkler ne nous quittait pas de ses yeux méchants. Subitement, il prit une chaise et se planta entre nous. « J'ai le droit de savoir de quoi s'entre-

tiennent les prisonniers, dit-il, eh bien, parlez maintenant. » J'entrevis une lueur de colère dans les yeux du grand-duc, je lui serrai la main. « Mais, camarade, dis-je, nous n'avons pas de secrets, vous pouvez écouter. — Vous avez parlé tout à l'heure d'une lettre, d'un billet, j'ai très bien entendu, dit-il. — Non, vous vous trompez, répondis-je » (J'avais dit, en effet, qu'une lettre écrite par moi était partie pour le roi de Suède.) — « Les entrevues sont finies, cria le juif en repoussant sa chaise. J'ai autre chose à faire que d'assister à tous ces mamours... » Deux soldats emmenèrent le grand-duc qui, malgré cette affreuse ambiance, gardait son air noble et digne. Je sortis avec les deux autres femmes qui, comme moi, maudissaient le régime soviétique, si arbitraire, si injuste et si dur.

XXXII

Suivant le conseil d'amis compétents, trois jours après l'emprisonnement du grand-duc, je demandai et obtins un rendez-vous avec Maxime Gorki dans son luxueux appartement de la Perspective Kronwerksky, 23. Il s'excusa par le téléphone de me recevoir dans son lit, souffrant d'une bronchite. J'entrai dans sa chambre à coucher et je vis cet homme, un des mauvais génies russes. Il était d'autant plus dangereux qu'il avait du talent et que sa plume savait décrire avec un certain pittoresque la misère du peuple russe et la soi-disant tyrannie du régime autocratique.

Il était alité, pâle, les cheveux plats, la figure large, les pommettes saillantes, des moustaches tombantes qui couvraient une bouche très large et des lèvres épaisses. Le type de l'ouvrier russe, l'ouvrier de fabrique. A côté de lui, le célèbre chanteur Schaliapine était assis, avec sa grosse face rasée, ronde et rubiconde, ce Schaliapine qui avait débuté à Paris dans un concert chez nous à Boulogne-sur-Seine, ainsi que Dimitry Smirnoff et toute la troupe russe amenée par Serge Diaghilew, venue à cette époque faire acclamer le Boris Goudounoff de Moussorgsky! Schaliapine me salua froidement et se tut, pendant tout le temps que dura ma conversation avec Gorki.

Le but de ma visite, toujours le même, était une demande

de protection afin de faire sortir le grand-duc de prison. Sauf sa naissance et son titre, quel grief pouvait-on avoir contre lui? Gorki me promit d'intercéder auprès d'Ouritsky, mais ne me cacha pas les difficultés et les obstacles auxquels il allait se heurter. A la fin de notre conversation il me demanda : « Quelle parenté y a-t-il entre vous et le jeune poète Paley? — C'est mon fils... » Il se retourna nerveusement dans son lit, donna un coup de poing à son oreiller et dit : « J'ai eu une lettre de lui dernièrement. Je crois qu'il a pu se sauver. — Vous avez eu une lettre de lui, m'écriai-je! je vous en conjure, montrez-la-moi, je suis si inquiète, si angoissée pour lui. » Il pâlit encore un peu plus. « Je ne puis vous montrer cette lettre; et puis c'est une lettre de métier, de poète à poète; rien qui puisse vous renseigner sur lui. — Mais de quel jour est datée cette lettre? Est-ce après le 5-18 juillet, le jour de leur fuite? demandai-je hors de moi. — Je ne puis rien vous dire, je ne puis rien vous montrer. » Je vis que toute insistance était vaine, mais néanmoins, l'espoir que Wladimir était vivant s'ancrait de plus en plus dans mon cœur tourmenté! Mensonges, mensonges, tout n'était que mensonges!

Comme je me levais pour partir, calmée par la promesse de Gorki et par l'annonce de cette lettre de mon fils, Schaliapine me suivit jusqu'à l'antichambre. Là, devenant subitement communicatif et affectueux, il prit mes deux mains dans les siennes, les baisa et me dit : « Ma Princesse (*Moïa Kniaguiniouschka*), il faut que je vous voie. Puis-je venir chez vous demain et à quelle heure? Je veux vous convaincre que Schaliapine n'est pas un ingrat et qu'il se souvient de ce qu'il doit à son grand-duc protecteur. »

Il vint en effet le lendemain chez Marianne, but une bouteille de Madère et promit monts et merveilles de protection pour « son grand-duc ». Il n'avait pas assez d'injures pour le régime bolcheviste. Hélas! combien de personnes ont fait ce double jeu pendant cette révolution! Schaliapine, lui, ne bougea pas le petit doigt pour sauver qui que ce fût. C'est un opportuniste qui se prosterne devant les régicides, comme il se prosternait autrefois devant l'Empereur et la Famille Impériale.

J'allais voir le grand-duc chaque mardi et chaque vendredi. Quelquefois l'odieux commissaire était absent et alors nos entrevues étaient un véritable soulagement pour nous deux. Le docteur Obnissky, par un client à lui, un avocat nommé Serguieff au service des Soviets, obtint, malgré tout, la permission de soigner mon mari. Il le voyait trois fois par semaine, le lundi, le mercredi et le samedi. Ainsi notre cher prisonnier avait des nouvelles presque journalières des siens, car avant d'aller le voir le docteur me demandait chaque fois de mes nouvelles et de celles des enfants.

Le 19 août /1er septembre, à mon rendez-vous à la prison, je remarque une agitation inaccoutumée. On va, on vient, tout le monde a l'air joyeux. J'apprends que le camarade Schinkler est mortellement blessé. Parti la veille, à quatre heures, à la tête d'une expédition pour une perquisition à l'ambassade d'Angleterre, il avait été reçu par l'attaché naval Cromie qui s'opposa à toute perquisition, invoquant l'immunité diplomatique. Schinkler accompagné de quelques comparses voulut passer outre. Une lutte s'engagea. Le capitaine Cromie, défendant l'honneur de l'Angleterre, tira son browning, tua deux bolchevistes et blessa grièvement le commissaire; mais ce dernier déchargea son arme et tua raide le brave officier de marine, dont le corps fut exposé pendant plusieurs jours à une des fenêtres de l'ambassade. Schinkler dans la suite se remit de sa blessure.

Si un drame pareil avait eu lieu du temps du tzarisme, on s'imagine aisément quelles auraient été les réclamations de l'Angleterre! Que d'encre diplomatique aurait été versée! Que d'histoires, que d'excuses exigées! Cette fois-ci rien de pareil n'eut lieu. L'Angleterre avala cet affront, quand rien n'était plus facile que de punir les soviets dont le pouvoir n'était pas raffermi. Hélas! déjà à cette époque Lloyd George avait décidé de passer par-dessus tout, afin de s'entendre avec les bolchevistes! Le fait que ce meurtre a été accompli dans les locaux de l'ambassade, sans qu'aucune réparation ait été exigée, a porté devant les populations russes une atteinte grave au prestige de l'Angleterre.

La blessure de Schinkler fut reconnue si grave qu'un autre commissaire fut nommé à la prison à sa place. C'était

un Letton, nommé Treulieb. Grand, blond, gras, il n'était pas comme la majorité de ses compatriotes, dont la cruauté est devenue proverbiale, et qui forment avec les Chinois la garde la plus sûre de Lénine et de Trotsky. Ce Treulieb était surtout un ivrogne que j'amadouai facilement avec quelques bouteilles d'eau-de-vie; mais il aimait à se donner des airs de personnage important; il était amusant et grotesque. Sans instruction aucune, sans intelligence, il était facile de venir à bout de ses raisonnements. J'obtins de lui qu'il permît aux fillettes, accompagnées de leur bonne Jacqueline, de rendre deux fois visite à leur père en prison. Cette scène touchante et navrante à la fois émut même le commissaire. Ainsi nos rapports étaient autant que possible convenables. Treulieb me confia qu'il n'avait aucune plainte à formuler contre les grands-ducs Paul, Georges Michaïlovitch, Dimitri Constantinovitch et le prince Gabriel. Seul le grand-duc Nicolas Michaïlovitch était difficile à manier : à la promenade, il criait, se démenait; le soir, après l'extinction des feux, il rallumait sa lampe pour lire et écrire et, sur une observation de Treulieb, il lui dit un jour : « Dourak ». Je trouvais que le grand-duc Nicolas Michaïlovitch n'était vraiment pas raisonnable et qu'il faisait du tort aux autres. Mon mari était du même avis.

Une fois, arrivant à mon rendez-vous, je vis un prisonnier assis sur le canapé auprès d'une jeune femme. Je ne connaissais ni l'un ni l'autre. Quand mon mari fut introduit dans la pièce, le prisonnier, dans lequel on reconnaissait facilement un militaire, se leva, se redressa, et tint ses mains le long de son corps (salut établi en Russie si le militaire n'avait pas de casquette sur la tête) et il ne consentit à s'asseoir que quand le grand-duc le pria de le faire. Ceci se passait en présence du commissaire et j'ai souvent pensé avec admiration à cet acte de courage civique. C'était le général Arséniew et sa femme. Plus heureux que mon mari, il fut relâché plus tard et je les ai retrouvés en 1919 en Finlande, où ils ont été les témoins compatissants de mon terrible malheur.

Une autre fois ce fut madame de Scavenius qui vint apporter de la nourriture à une Française emprisonnée. Elle

ne connaissait pas mon mari, je la présentai au grand-duc et elle lui fit dans cette chambre de prison une révérence profonde, comme si nous étions à une réception à la cour. Le geste de cette femme gracieuse et ravissante démontrait la noblesse de son cœur.

Le roi de Suède avait chargé son représentant à Pétrograd, le comte Koskull (Brandstrom était absent), d'aller voir le grand-duc Paul. Koskull lui fit une longue visite et j'espérais que cela influencerait la Tché-ka dans le sens d'une libération. J'allai voir le comte Koskull qui promit d'intercéder auprès des Soviets. Je crois qu'il n'en a rien fait, du moins je n'ai plus entendu parler de lui. M. de Scavenius, également, fut chargé par le roi de Danemark de rendre visite à tous les princes incarcérés. La comtesse Kleinmichel me raconta, quelques jours après, que le grand-duc Paul fit à M. de Scavenius une impression profonde par sa tenue si noble, par son grand air, sa distinction. « Voilà un véritable souverain, dit M. de Scavenius, avec quelle dignité il supporte les malheurs qui l'accablent! »

J'ai réuni ces quelques notes sur l'époque de la prison du grand-duc afin de n'y plus revenir. Je ne manquai à aucun des rendez-vous accordés. Le reste du temps, avec l'aide d'amis dévoués, nous cherchions le moyen de faire évader le grand-duc de la prison. Bientôt nous reconnûmes que de la prison Schpalernaïa ce n'était pas possible, qu'il fallait trouver une autre combinaison.

Le 30 août/13 septembre, la nouvelle se répandit qu'Ouritsky, le Fouquier-Tinville de la révolution russe, avait été assassiné au moment où il entrait au ministère des Affaires étrangères. Un de ses coreligionnaires, un jeune homme nommé Kanéguisser, tira sur lui à bout portant. La balle entra dans l'œil et, tandis qu'Ouritsky s'affaissait et expirait aussitôt, le jeune juif sautait sur sa bicyclette et de la place du Palais d'hiver pédalait de toutes ses forces vers la Millionnaïa; là, se sentant poursuivi, il s'engouffra dans la cour d'une maison qui se trouva être celle du Nouveau-Club. Ce fut la raison pour laquelle presque tous les membres de ce cercle, qu'on soupçonnait d'être les instigateurs du complot, furent assassinés quelque temps après. Ce meurtre d'Ou-

ritsky fut le signal d'exécutions sauvages de la part des bolchevistes. Déjà en juillet, quand l'un des leurs, le juif Volodarsky, fut tué, ce fut pour eux le prétexte d'étouffer la presse entière, dite bourgeoise, et seuls les journaux communistes furent permis. La mort d'Ouritsky fut vengée par le sang de milliers de victimes innocentes, absolument étrangères à cet acte. Tous ceux qui purent s'enfuir de Pétrograd (la plupart par Orscha, en Ukraine), eurent la vie sauve. Mais des centaines de malheureux furent torturés, puis assassinés d'une façon atroce. Parmi ceux que nous connaissions, nous eûmes à déplorer l'assassinat du comte Alexis Zarnékau, frère de mon gendre et qui était marié depuis dix jours seulement; de Wladimir Trépoff, frère de l'ancien président du conseil; du comte Boutourline, de Narischkine, du jeune comte Grabbe, du général Lomen, du général Dobrovolsky, du colonel Guérardy, du comte Tatistcheff, de l'ancien gouverneur de Pétrograd Sabouroff, de Nicolas Bezak et de mille autres. La terreur rouge, sanguinaire et hideuse, planait sur la ville et ses alentours.

Ce fut Bokiy et Yéssélévitch qui signèrent ces condamnations, car, pendant quelque temps, Bokiy remplaça Ouritsky à la Tché-ka. En octobre ce fut une femme, nommée Yacovléva, qui en devint le chef. Ce monstre femelle, entourée d'une forte garde, en proie à des accès de sadisme, abattait elle-même, avec son browning, les condamnés à mort. Leurs cris, leurs convulsions, leurs souffrances, étaient pour elle une source de joies...

XXXIII

Un des premiers jours de septembre les fillettes m'envoient de Tzarskoïe un billet déchirant, confirmé par le valet de chambre, porteur du billet. Vers les trois heures de la nuit, tandis qu'elles dormaient profondément, le bruit connu des visiteurs nocturnes les réveilla. Seules dans la maison avec miss White, Jacqueline et le fidèle couple, le valet de chambre et sa femme et la lingère, elles sautèrent de leurs lits et demandèrent aux intrus la raison de leur visite. Parmi ceux-ci

elles reconnurent avec effroi notre ancien chauffeur Zvéréff, qui était ivre, et qui avait amené la bande, et aussi le « Barbu », le valet de pied qui nous avait quittés depuis quelque temps. Le chef de la bande leur répondit que, sur la dénonciation du chauffeur et du valet de pied, qui s'appelait Savinkoff (quel nom de malheur), ils allaient fouiller partout et prendre toute l'argenterie. « Car, dit-il, votre mère la vend pour envoyer l'argent à son fils en Sibérie pour préparer une contre-révolution. » (Mon pauvre fils était assassiné depuis deux mois, mais nous l'ignorions à cette époque.)

Par bonheur pour les fillettes, pendant la perquisition arriva le commandant de Tzarskoïe B... et son aide Gavriloff. N'osant pas interrompre les camarades dans leur besogne, ils leur conseillèrent, vu l'heure tardive, d'enfermer dans une pièce tout leur butin, c'est-à-dire nos plateaux en argent, les couverts, le nécessaire de toilette du grand-duc, ses vêtements, des affaires à moi, des robes des petites et jusqu'à leurs nouvelles paires de souliers! Puis B... ferma la porte et mit la clé dans sa poche. Le lendemain, comme j'allais à Tzarskoïe consoler de mon mieux mes pauvres filles, il vint me trouver, me rendit la clé et expliqua l'incident nocturne comme une vengeance de nos deux domestiques. On n'avait plus une seconde de tranquillité. Nous étions à la merci de ces rustres qui décidaient de notre sort à leur gré. On ne vivait plus qu'au jour le jour. Pourtant l'espoir qu'un cauchemar pareil ne pouvait durer, que quelque chose, un miracle quelconque, viendrait nous sauver, nous donnait le courage de vivre!

Un matin, ouvrant l'abominable journal bolcheviste, si difficile à lire à cause de la nouvelle orthographe faite pour les illettrés, je vois avec stupeur un décret signé Zinovieff (de son vrai nom le juif Radomisky) et annonçant que : « La maison de la citoyenne Paley, sise à Détskoe-Sélo [1], est nationalisée avec tout ce qu'elle contient et les autorités compétentes ont à prendre les mesures que comportait cette nationalisation. » Je pris immédiatement le train pour Tzarskoïe et, après une visite à Irène et à Nathalie au cottage, je courus

1. Depuis le meurtre d'Ouritsky, Tsarskoïe-Sélo s'appelle «Détskoe-Sélo du camarade Ouristky».

à la maison. Le camarade Télépnieff, très gêné, me reçut et me dit : « Oui, en effet, j'ai reçu cet ordre et je suis nommé gérant du musée à votre place. Je vais m'installer avec ma femme et mes enfants dans l'aile gauche du Palais, dans l'appartement du colonel Pétrokow. Quant aux cuisines, avec tout ce qu'elles contiennent, ainsi que le linge de table et de lit, ce sera affecté aux écoles communistes. Vos dynamos vont devenir des secteurs de la ville. Vous êtes autorisée à prendre vos icônes, vos photographies, quelques robes et votre linge de corps. Moi-même, ajouta-t-il, je pars ces jours-ci en mission pour Penza, pour ramener du blé vers le nord. C'est le camarade Boris Moïséévitch Snéssarenko qui me remplacera. »

En d'autres temps, une nouvelle pareille m'eût suffoquée, renversée; maintenant avec le grand-duc en prison, Wladimir au loin, moi-même déjà gravement malade, je reçus ce coup avec résignation. Je parcourus tristement cette maison si belle, mon œuvre à moi, où si peu de bonheur avait régné. Je revis ces quatre années écoulées, la guerre, une maladie grave de mon mari, la révolution et, à présent, ce nouveau brigandage bolcheviste. Cependant, par acquit de conscience pour n'avoir pas à me reprocher plus tard de n'avoir rien fait pour sauver la maison, je demandai une entrevue avec madame Lounatcharsky, femme du commissaire aux Beaux-Arts. Ce fut Boris Moïsseiévitch Snéssarenko, remplaçant provisoire de Télépneff, qui se chargea de cette commission.

Le couple Lounatscharsky s'était installé au Palais Alexandre dans l'aile droite, au-dessus des chambres qu'occupait l'Impératrice Marie Fédorovna, quand elle venait à Tsarskoïe. En entrant chez la nouvelle maîtresse de céans, je vis une petite femme, un peu fanée déjà, une figure ronde, inexpressive, mais avec de jolis yeux bleus. Je lui dis mon étonnement de la nationalisation de notre demeure. Pourquoi cette mesure, puisque le public y pénétrait déjà deux fois par semaine? Elle me répondit que toutes les belles maisons subiraient le même sort, mais qu'il y avait moyen d'arranger les choses, si je voulais entrer au service du soviet. « A quel titre? lui demandai-je — Oh! dans la commission des Beaux-Arts, évidemment. » Je lui dis que je voulais réfléchir,

en parler à mon mari, et je la suppliai autant qu'une femme peut supplier une autre femme de m'aider à faire sortir mon mari de prison. Elle promit (tous les bolcheviks promettent et ne tiennent jamais) et se mit à me convertir à la beauté de la doctrine bolcheviste. A la fin, elle me dit : « Le bolchevisme sera partout », puis après un moment de réflexion, « peut-être pas en Amérique, ainsi vous devez vous soumettre ou mourir. »

Je la quittai avec l'impression que j'avais perdu une heure de temps, que ce n'étaient que des paroles stériles, qu'elle ne ferait rien ni pour mon mari, ni pour la dénationalisation du palais.

A mon rendez-vous à la prison avec le grand-duc, je lui parlai de l'offre de service de madame Lounatscharsky : « Dieu t'en garde, s'écria mon mari. Plutôt mourir cent fois que de savoir ma femme au service de ces bandits. »

Quelques jours plus tard on vint me dire que la provision de bois, que nous avions au cottage du grand-duc Boris, allait être confisquée. Que faire? Malgré tout mon courage, je commençais à perdre la tête. On prenait tout, tout échappait à la fois. J'appris que cet ordre venait de l'aide de Lounatcharsky, un nommé Kimmel. J'allai donc chez lui au Palais d'Hiver, dans la partie qui est adossée à l'Ermitage et dont les fenêtres donnent sur la Néva.

Ce Kimmel était un Letton. Son physique n'était pas désagréable : des yeux noirs, intelligents et perçants, des traits réguliers, une barbiche taillée en pointe. L'effort pour se donner l'air d'un monsieur était visible. J'appris plus tard qu'ayant pour secrétaire une princesse Schakovskoy, née Andréew, il en était très amoureux et soignait sa tenue et son langage, pour obtenir les bonnes grâces de la jeune dame. Je lui exposai la situation. Je lui dis qu'à l'approche de l'hiver mes deux petites filles ne pouvaient pas vivre sans les quelques centaines de bûches qui nous restaient. « Vous savez très bien, me dit-il, qu'il y a un moyen de tout arranger. — Lequel? — Acceptez d'entrer chez nous. On vous donnera le poste le plus élevé. Vous serez à la tête de la Société protectrice des objets d'art et d'antiquité et vous serez directrice de votre propre musée; dites oui, et vous n'aurez plus à vous plaindre de nous. J'attends votre réponse. — Ma

réponse est toute prête, monsieur Kimmel, je refuse. — Pourquoi? — Parce que la femme d'un grand-duc ne peut pas servir le soviet. — Vous oubliez qu'il n'y a plus de grands-ducs. — Il n'y en a plus pour vous, mais il y en aura toujours pour moi. Nous sommes trop loin les uns des autres, voyez-vous... — Dans ce cas, Madame, je peux à la rigueur vous faire rendre votre bois à brûler, mais aucune autre concession n'est possible. Avez-vous retiré de votre ex-maison vos photographies et vos icônes, ce qui pour nous revient au même? — Non, monsieur, pas encore, je compte le faire ces jours-ci. Mais, dites-moi, puisque vous méprisez tant nos saintes icônes, qu'aimez-vous sur cette terre, quel Dieu priez-vous? — Le drapeau rouge, madame, voilà notre icône, voilà notre Dieu. J'en ai un au chevet de mon lit et j'en baise le coin tous les soirs. — Eh bien, voyez la différence, pour moi ce n'est qu'un vilain chiffon... » Quelques instants après, je le quittais, contente d'avoir obtenu un papier signé grâce auquel on ne nous confisquerait pas notre bois.

Je retournai plusieurs fois chez Gorki, toujours dans l'espoir d'obtenir la libération de mon mari. Je savais que Bokiy avait rendu la liberté au prince Gabriel, et que Gorki les avait pris, lui et sa femme, chez lui à demeure. Je n'en demandais pas plus et implorai Gorki d'en faire autant pour nous. A deux de ces entrevues, si stériles en résultat, parut sa compagne, Maria Fédorovna Gorki. D'une élégance extrême, couverte de perles et de zibelines, encore assez jolie, svelte, elle me fit l'impression d'une actrice de province, jouant les rôles de duchesses. Lénine et Lounatcharsky l'avaient nommée directrice en chef de tous les théâtres communistes et c'était triste et comique à la fois de voir les platitudes des artistes impériaux devant elle. Elle évoluait avec aisance et avec grâce, s'admirait beaucoup, et laissait à son passage un sillon de parfum exquis. Le type de la cabotine roublarde. A sa porte, stationnait une superbe automobile (réquisitionnée évidemment) dont les phares électriques aveuglaient les malheureux qui venaient chercher auprès du couple rusé un peu d'aide et de réconfort.

PRINCESSE PALEY

(A suivre.)

LES ENFANCES DE LANCELOT

Les aventures qui forment le cycle de la Table ronde et du Saint-Graal ont été narrées dans divers poèmes du XIIe siècle, et principalement dans un gigantesque roman rédigé au début du XIIIe siècle : « le *Lancelot du Lac* en prose », comme on l'appelle aujourd'hui. Le succès en a été immense au moyen âge : le nombre des manuscrits l'atteste, et Dante lui-même :

Noi leggevamo un giorno per diletto
Di Lancilotto, come amor lo strinse.
. . . . . .
Quel giorno più non vi leggemmo avante.

Ce que Paolo et Francesca lisaient, c'était la scène d'amour de Lancelot et Galehaut avec la reine Guenièvre et la dame de Malehaut, et c'est le baiser de la reine à son chevalier qui leur fit perdre la vie.

Le roman avait encore une grande vogue au XVIe siècle, qu'il partageait d'ailleurs avec *Perceforest* et d'autres histoires de chevalerie : de 1488 à 1591, il a été réimprimé sept fois. Mais la traduction des *Amadis* par Herberay des Essarts, dont le style était élégant et les aventures au goût du jour, vint lui ôter ses derniers lecteurs mondains. Il n'en eut plus d'autres que ceux des livrets de colportage de la *Bibliothèque bleue*, puis des résumés galants de la *Bibliothèque des romans* de Paulmy et Tressan au XVIIIe siècle. L'analyse copieuse qu'en a donné Paulin Paris de 1868 à 1877 n'a pas eu le succès qu'elle méritait.

Il ne saurait être question de transcrire exactement en français moderne ni même d'analyser bien rigoureusement un ouvrage à ce point immense, et qui n'emplit pas moins de sept gros et majestueux volumes in-quarto de la récente édition de M. H. Oskar Sommer. Tout porte à croire que les lecteurs d'aujourd'hui seraient vite rebutés par tant de longueurs et de gaucheries qui ne sont pas toujours touchantes, et qu'ils n'auraient guère la patience de suivre les tours

et détours infinis d'une intrigue aussi emmêlée qu'un peloton de fil, et où les exploits chevaleresques se suivent et se ressemblent souvent un peu trop. Toutefois, *Lancelot du Lac* ne laisse pas d'avoir d'assez grands mérites et même de comprendre des morceaux très agréables; et le curé de *Don Quichotte* est bien sévère quand il fait si peu de différence entre notre premier roman de chevalerie et ceux qui en sont dérivés. Il a paru qu'on pouvait essayer de tirer de cette œuvre puissante un récit qui conservât un peu de la fraîcheur et de la naïveté de l'original.

Le roman peut être divisé en cinq parties (dont chacune offrirait la matière de huit ou dix de nos romans modernes) : 1° L'histoire du Saint Graal; 2° celle de l'enchanteur Merlin et de la jeunesse du roi Artus; 3° celle de Lancelot et de ses aventures; 4° la conquête du Graal; 5° la mort d'Artus et la fin de sa brillante et chevaleresque cour. L'épisode qu'on trouvera ci-dessous forme le début et comme le prologue de la troisième. Il a fallu l'abréger considérablement. Néanmoins, on a tâché de s'y inspirer de l'esprit du vieux conteur. Et si l'on a pris à son endroit quelques libertés, égales à celles dont il ne s'est pas privé lui-même à l'égard de ses prédécesseurs, ne suivait-on pas, justement, l'exemple qu'il a laissé? Que l'on veuille donc bien considérer que ce qui va suivre ne se donne nullement pour un travail scientifique et digne de nos savants romanistes, mais pour une nouvelle rédaction à la façon de « Maître Hélie ».

I

En la marche de Gaule et de petite Bretagne, il y avait anciennement deux rois qui étaient frères germains et qui avaient épousé les deux sœurs germaines. L'un avait nom Ban de Benoïc et l'autre Bohor de Ganne. Le roi Ban était alors un vieil homme; mais la reine Hélène, sa femme, était encore jeune et très bonne et belle dame, bien aimée des bonnes gens. Ils n'avaient eu qu'un seul enfant, nommé Galaad en baptême, mais qu'on appela toujours Lancelot : le conte dira plus loin pourquoi, car ce n'en est encore le lieu ni le moment.

Le roi Ban avait pour ennemi mortel son voisin Claudas, roi de la Terre Déserte, qui était bon chevalier et sage, mais traître, et qui lui faisait rude guerre. Or le roi Artus se trouvait empêché de secourir Ban de Benoïc, parce qu'il était alors occupé à combattre ses barons en Bretagne la grande. Au contraire Claudas avait rendu hommage à Tiberius

César, l'empereur de Rome, lequel lui avait envoyé des troupes : et par ce moyen il s'était emparé de toutes les villes et de toute la terre du roi Ban, hormis le château de Trèbe, où il le tenait assiégé. Si bien que le roi Ban se voyait en grand péril d'être pris par famine ou autrement.

Quand la mi-août fut venue, il dit à la reine sa femme :

— Dame, savez-vous à quoi j'ai songé ? C'est d'aller moi-même demander aide au roi Artus et lui remontrer comment je suis déshérité : il aura plus grande pitié si je me présente à sa cour en personne que si je lui envoie un messager. Préparez-vous donc, car vous viendrez avec moi, et nous n'emmènerons que mon fils et un écuyer. Prenez tout ce que j'ai céans d'or, de joyaux et de vaisselle. Ce château est si fort que je ne crains guère qu'avant mon retour il ne soit pris d'assaut, mais nul ne se peut garder de trahison.

La reine approuva le projet de son seigneur. Et, tandis qu'elle préparait le bagage, le roi fut trouver son sénéchal auquel il confia sa forteresse en le priant de la garder comme le cœur de sa poitrine. Puis il choisit pour lui servir d'écuyer celui de ses valets auquel il se fiait le plus; et, quand le moment fut venu, trois heures avant l'aube, il sortit secrètement par un ponceau de bois, après avoir recommandé à Dieu son sénéchal et ses gens. Car sachez que le château n'était assiégé que d'un côté, étant de l'autre défendu par des marais tellement vastes et profonds que Claudas n'avait pu l'entourer. Le roi Ban s'en fut donc par une très étroite chaussée qui courait à travers les eaux et qui était longue de deux bonnes lieues pour le moins. Sa femme était montée sur un grand palefroi amblant, très doux. L'écuyer, qui était preux et de grand service, portait l'enfant dans un berceau, sur un coussin, et l'écu du roi. Un garçon à pied menait en main le destrier et tenait la lance. Un autre garçon conduisait un sommier chargé de joyaux, de vaisselle, de deniers et des bagages. Enfin le roi lui-même, coiffé de son heaume, vêtu de son haubert et de ses chausses de fer, ceint de son épée, couvert de son manteau de pluie, chevauchait sur un bon palefroi bien éprouvé.

En cet équipage, la petite troupe traversa le marais et entra dans la forêt voisine qui était la plus grande de toutes

celles de la Gaule et de la petite Bretagne, car elle avait bien dix lieues galloises de long et six ou sept de large. Au centre était un lac qu'on nommait le lac de Diane. Cette Diane, qui fut reine de Sicile et qui régna au temps de Virgile, le bon auteur, était la dame du monde qui aimait le plus à courir les bois, et elle chassait tout le jour : aussi les païens qui vivaient en ce temps-là l'appelaient la déesse des bois, tant ils étaient fols et mécréants. Le roi, qui connaissait bien le lac de Diane, résolut de faire reposer là la reine et ses gens jusqu'au jour. Cependant, il entreprit de gravir une colline voisine pour apercevoir encore une fois, au lever de l'aube, son château qu'il aimait plus que chose au monde. Mais le conte laisse un peu de parler de lui et revient à Aleaume, son sénéchal.

II

A peine le roi Ban s'était-il éloigné, le sénéchal fit demander un sauf-conduit à Claudas. Celui-ci le lui accorda volontiers, car il voyait bien qu'il ne prendrait jamais le château que par ruse ou accord. Et quand Aleaume fut devant Claudas, il lui dit qu'il l'aiderait à s'emparer de la place s'il voulait lui promettre de le récompenser.

— Ah! sénéchal, — dit Claudas, — quel malheur que vous soyez à un seigneur tel que le vôtre, de qui nul bien ne vous peut venir! J'ai tant ouï parler de vous, qu'il n'est chose que je ne fisse si vous vouliez venir avec moi. Je vous donnerais ce royaume et vous le tiendriez sous ma souveraineté. Tandis que, si je vous prends de force, il me faudra vous faire souffrir, car j'ai juré sur les saints que je ne ferai de captif en cette guerre qui ne soit tué ou emprisonné pour le reste de ses jours.

Il parla ainsi quelque temps et le sénéchal finit par lui promettre de l'aider de tout son pouvoir, pourvu qu'en retour Claudas le fît roi de Benoïc. Et quand Claudas eut juré sur les reliques, le sénéchal lui apprit le départ du roi Ban.

— Sire, — ajouta-t-il, — je laisserai en rentrant les portes décloses et je dirai que nous avons bonne trêve; nos gens l'apprendront volontiers et ils iront se dévêtir et se reposer,

car ils ont souffert assez de fatigues et de peines en ces derniers temps.

Ce qu'il fit; mais un chevalier nommé Banin, qui était filleul du roi Ban et qui faisait le guet, chaque nuit, tout armé, le vit rentrer et lui demanda d'où il venait et pour quelle besogne il était sorti à pareille heure.

— Je viens, — dit le traître, — de voir Claudas pour recevoir de lui la trêve qu'il octroie au roi mon seigneur et le vôtre.

En entendant cela, Banin frémit de tout le corps.

— Sénéchal, — fit-il, — qui veut loyalement agir ne va pas à pareille heure demander trêve à l'ennemi mortel de son seigneur.

— Comment? me tenez-vous pour déloyal?

Banin n'osa répliquer : le sénéchal était le plus fort et pouvait le faire tuer. Mais il se hâta de monter dans une tournelle pour guetter, et il ne tarda pas à voir vingt chevaliers ennemis, bientôt suivis de vingt autres, et ainsi de suite, qui gravissaient silencieusement la butte du château. Aussitôt il descendit les degrés en criant de toutes ses forces :

— Trahison! Trahison!

A ce cri, les gens de la garnison sortirent de leurs logis et coururent aux armes en toute hâte, mais avant même qu'ils eussent pu prendre leurs hauberts, déjà les chevaliers de Claudas passaient la première porte. Le sénéchal sortit à son tour, faisant semblant d'être tout surpris de l'aventure et regrettant hautement son seigneur. Mais il n'eut guère le temps de lamenter, car Banin qui passait lui courut sus en criant :

— Ah! meurtrier! vous avez trahi votre seigneur lige qui du néant vous avait élevé à ce rang et vous lui avez ôté l'espoir de recouvrer sa terre! Mais vous irez où est Judas qui vendit Celui qui était venu en ce monde pour le sauver!

Et, ce disant, d'un seul coup il lui fit voler la tête; puis, voyant que les chevaliers de Claudas entraient déjà dans le petit château, il courut de toutes ses forces au donjon dont il leva le pont en toute hâte; et là, avec les trois sergents qui gardaient la tour, et dont l'un lui avait ouvert la porte, il se prépara à faire bonne défense.

Maintenant toute la forteresse était aux mains de Claudas, hors la tour, et des bâtiments commençaient de flamber, au grand courroux du roi qui ne savait lequel de ses hommes y avait mis le feu. Banin et les trois sergents repoussèrent tous les assauts pendant quatre jours. Le cinquième, le roi fit dresser une perrière, mais elle eut beau battre le donjon à coups de pierres, les murs résistèrent et jamais les assiégés n'eussent été pris s'ils avaient eu de quoi boire et manger. Malheureusement, ils ne tardèrent pas à manquer de vivres. Une nuit, ils capturèrent une hulote dans un trou, et ils s'en réjouirent fort, car les coups de la perrière sur les murs en avaient chassé tous les oiseaux. Mais enfin le moment vint où il fallut penser à se rendre. Chaque jour, le roi Claudas, qu'émerveillait la prouesse de Banin, lui criait :

— Rends-toi, Banin! Tu ne peux plus tenir! Je te donnerai château, armes et les moyens d'aller où tu voudras, s'il ne te plaît de rester avec moi, car, pour la grande prouesse et la loyauté qui sont en toi, je t'aimerai plus que chevalier que j'aie connu.

— Sire, — répondit enfin Banin, — j'ai pris conseil de mes compagnons, et nous avons décidé de vous rendre la tour. Mais vous nous donnerez quatre bons chevaux et nous laisserez aller à notre guise.

Sur-le-champ, Claudas fit apporter les reliques et jura ce que voulait Banin. Ainsi entra-t-il dans le donjon et se trouva maître de toute la terre de Benoïc. Mais le conte retourne maintenant au roi Ban dont il s'est tu depuis quelque temps.

III

Quand celui-ci, monté sur son palefroi, parvint au sommet de la colline, le jour était tout à fait clair. Le roi considéra au loin les murs blancs de sa forteresse, et le donjon, et les fossés. Et tout à coup il vit une fumée monter, puis des étincelles jaillir, puis des bâtiments flamber, et le feu voler d'un lieu à l'autre, et une flamme hideuse s'élever vers le ciel rougeoyant et faire luire le marais et la campagne alentour.

Ainsi le roi Ban regardait brûler le château qui était tout son réconfort, où il avait mis tout son espoir de recouvrer

un jour sa terre. A cette vue, il lui parut que nulle chose dans le siècle ne lui était plus de rien, et il se sentit tout vain et tout brisé. Son fils, petit, ne lui pouvait encore aider. Et sa femme, jeune dame comme elle était, élevée à grand luxe, et de si haute lignée, descendant en droite ligne du roi David! Il fallait maintenant que l'enfant et la reine sortissent de France et qu'ils souffrissent douleur et pauvreté, et que lui-même, vieux, besoigneux, usât le reste de son âge dans la peine, lui qui avait tant aimé la gaieté et les joyeuses compagnies dans sa jeunesse!

Le roi Ban réfléchissait ainsi. Il mit ses mains devant ses yeux, et un si grand chagrin le poignit et l'oppressa, que, ne pouvant verser des larmes, son cœur l'étouffa et qu'il se pâma. Il chut de son palefroi durement : pour un peu il se fût brisé le col. Le sang vermeil lui sortit par la bouche, le nez et les deux oreilles. Et quand il revint à lui après un long temps, il regarda le ciel et prononça comme il put :

— Ha, sire Dieu, merci! Je vous rends grâce, doux Père, de ce qu'il vous plaît que je finisse indigent et besoigneux, car vous aussi, vous avez souffert la pauvreté. Sire, vous qui de votre sang me vîntes racheter, ne perdez pas en moi l'âme que vous y mîtes, mais secourez-moi, car je vois et sais que ma fin est arrivée. Beau Sire, prenez pitié de ma femme Hélène, conseillez la déconseillée qui descend du haut lignage que vous avez établi au royaume aventureux! Et qu'il vous souvienne de mon chétif fils, Sire, qui est si jeune orphelin, car c'est vous seul qui pouvez soutenir ceux qui n'ont plus de père!

Ayant dit ces paroles, le roi Ban battit sa coulpe et pleura ses péchés. Puis il arracha trois brins d'herbe au nom de la Sainte Trinité. Et son âme se serra si fort en songeant à sa femme et à son fils, que ses yeux se troublèrent, ses veines rompirent, et son cœur creva dans sa poitrine. Il tomba mort, les mains en croix, le visage tourné vers le ciel et la tête dirigée vers l'Orient.

Cependant, la reine attendait son seigneur au pied de la colline. Elle avait pris son enfant dans ses bras et disait, en le baisant plus de cent fois :

— Certes, si tu peux vivre assez pour atteindre l'âge de

vingt ans, tu seras le non pareil, le plus beau des beaux. Que béni soit Dieu qui m'a donné une créature si belle!

A ce moment, elle vit le palefroi qui descendait la colline au trot, car la chute du roi l'avait effrayé. Surprise, elle dit à l'écuyer de le prendre et de se hâter de gravir la colline. Et bientôt elle entendit le grand cri que poussa le valet quand il trouva le roi gisant, tout froid mort. Troublée, elle posa son fils sur l'herbe et se mit à courir vers le sommet du coteau.

D'abord qu'elle vit le valet à genoux auprès du corps de son seigneur, elle tomba pâmée; puis elle commença de gémir, regrettant les grandes prouesses et la débonnaireté du roi, appelant la mort trop tardive à son gré; et cependant elle tirait ses beaux et blonds cheveux, tordait ses bras, égratignait son tendre visage si cruellement que le sang vermeil lui coulait sur les joues, et poussait de tels cris que la colline et le val alentour en retentissaient, tant qu'à la fin la voix lui manqua. Et comme elle lamentait ainsi, il lui ressouvint tout à coup de son fils, qu'elle avait imprudemment abandonné au bord du lac, et elle se reprit soudain à courir comme femme affolée vers le lieu où elle l'avait laissé. La peur l'étreignait si fort que le pied lui manqua et qu'elle tomba rudement plus d'une fois, au point d'en rester étourdie. Mais, lorsqu'elle arriva au bas de la colline, tout échevelée et déchirée, elle vit son fils hors du berceau, qu'une demoiselle tenait en son giron et serrait tendrement contre ses seins, tout nu et démailloté quoique la matinée fût froide et le soleil haut. Et l'étrangère donnait des baisers menus sur les yeux et la bouche du petit, en quoi elle n'avait point tort, car c'était le plus bel enfant du monde.

— Douce amie, — s'écria la reine du plus loin qu'elle la vit, — pour Dieu laissez l'enfant! Désormais il n'aura plus que peine et deuil, car il est orphelin. Son père est mort, et il a perdu sa terre qui n'eût été petite si Notre Sire la lui eût gardée.

Mais la demoiselle ne répondit mot. Et quand elle vit la reine approcher, elle se leva, l'enfant dans les bras, s'avança au bord du lac et, les pieds joints, s'élança sous les eaux.

A cette vue, la mère tomba pâmée, et quand elle reprit ses

sens et qu'elle ne trouva plus son fils ni la demoiselle, peu s'en fallut qu'elle ne désespérât : elle voulut se jeter dans le lac et assurément elle l'eût fait si les valets ne l'eussent retenue. Une abbesse qui passait non loin de là avec deux de ses nonnes, son chapelain, un frère convers et deux écuyers, entendit le grand deuil que menait la reine et, tout émue de pitié, elle accourut vers le lieu d'où partaient ces déchirantes plaintes :

— Ha, dame, — dit-elle, — Dieu vous donne joie! Mais, — ajouta-t-elle en s'approchant, — n'êtes-vous pas madame la reine?

— Je suis la reine aux grandes douleurs! — répondit la mère.

Et elle conta comment son seigneur était mort sur la colline en voyant l'incendie de Trèbe, et comment son fils, qui était la rose de tous les enfants du monde, avait été emporté par un diable sous la semblance d'une demoiselle.

— Par Dieu et sur votre âme, — dit-elle en terminant, — je vous requiers de me recevoir pour nonne, car je n'ai plus rien à faire dans le siècle; et si vous refusez, je m'en irai, comme chétive et égarée, en cette forêt sauvage où je perdrai mon âme avec mon corps.

L'abbesse dut consentir. Les belles tresses de la reine furent tranchées, et elle reçut le voile. Voyant cela, les valets furent si touchés qu'ils déclarèrent qu'ils ne voulaient quitter leur dame et ils devinrent frères convers. Avec l'or, les joyaux et la vaisselle que portait le sommier, elle fit bâtir une abbaye au lieu même où le roi était mort et où il fut enterré. Elle y vint loger avec deux nonnains, deux chapelains et deux convers; et tous les matins, après avoir ouï la messe qu'on chantait pour son seigneur, elle se rendait sur le bord du lac, à l'endroit même où elle avait perdu son fils, et disait trois fois son psautier et les prières qu'elle savait, en pleurant de tout son cœur.

IV

Cependant, deux jours après la mort du roi Ban, son frère le roi Bohor expira à son tour, de chagrin autant que de mala-

die. Il laissait deux beaux enfants, mais de bien petit âge : Lionel qui n'avait que vingt et un mois, et l'autre, nommé Bohor comme son père, qui n'en avait que neuf. Aussi Claudas n'eut-il pas de peine à conquérir le royaume de Gannes.

La reine, femme du roi Bohor, dut fuir. Un chevalier nommé Pharien eut grand'pitié d'elle : il vint lui offrir de garder ses enfants et de les élever secrètement. Quand elle comprit que le seul moyen de les sauver était de se séparer d'eux ainsi, elle mena un tel deuil que jamais on n'en vit le pareil; mais il lui fallut se résigner. Elle se retira dans l'abbaye de la reine Hélène, sa sœur, où, ayant pris le voile, elle se vit à l'abri des entreprises de Claudas. Et toutes deux eurent leur peine un peu allégée de se trouver ensemble à plaindre leurs grandes douleurs et à en offrir le sacrifice à Notre Seigneur.

Pharien garda les enfants dans sa maison et les nourrit durant quelques années sans dire à personne quels ils étaient, hormis à sa femme qui était très belle et bien disante. Or, à cause de la grande beauté qu'elle avait, Claudas s'éprit de la dame, et, pour l'amour d'elle, il fit Pharien sénéchal du royaume de Gannes et lui donna beaucoup de bonnes terres et de rentes. Mais à la fin celui-ci découvrit tout.

S'il en fut chagrin, il ne faut pas le demander : il n'aimait rien tant que sa femme épousée. Un jour, après avoir fait semblant de s'éloigner pour quelque affaire, il revint de nuit et trouva Claudas avec elle; mais le roi sauta par une fenêtre et s'échappa.

Le lendemain, Pharien eut peur que Claudas ne le fît tuer; aussi vint-il le trouver, et lui dit :

— Sire, je suis votre homme lige et vous me devez justice. Un de vos chevaliers me trahit avec ma femme, et je l'ai surpris une fois.

— Quel est ce chevalier? — fit Claudas.

— Sire, je ne sais, car ma femme ne le veut nommer; mais elle m'a dit qu'il est des vôtres. Donnez-moi conseil comme mon seigneur.

— Certes, — dit Claudas pour l'éprouver, — à votre place je tuerais ce traître.

Quand le roi vit que son sénéchal ne savait rien, il fut

rassuré, et Pharien revint à son château. Là, il enferma sa femme dans une tour, sans autre compagnie que d'une vieille qui lui apportait à boire et à manger.

Un soir, la dame trouva moyen de parler par une fenêtre à un valet qui était de ses cousins, et le chargea d'aller avertir le roi de ce qu'elle souffrait. Claudas envoya aussitôt un écuyer dire à Pharien qu'il viendrait dîner chez lui. Il fallut bien que le sénéchal fît sortir sa femme de la tour pour recevoir son seigneur. Il lui commanda de s'habiller richement, puis il alla au-devant du roi et lui fit fête.

Mais, après le dîner, la dame révéla au roi, pour se venger, que son mari gardait depuis plus de trois ans, dans un de ses châteaux, les fils du roi Bohor de Gannes. A sa grande surprise, Claudas ne s'en courrouça nullement.

— Rendez-moi les enfants, — dit-il seulement au sénéchal; — je vous jurerai sur les reliques que je les garderai sains et saufs, et que je leur restituerai leur héritage, quand ils seront en âge d'être chevaliers, et aussi le royaume de Benoïc qui doit être leur, puisque j'ai ouï dire que le fils du roi Ban est mort. Il est grand temps que je pense à sauver mon âme. Aussi bien, je n'ai dépouillé leur père que parce qu'il ne voulait me rendre hommage : ses enfants seront mes hommes liges.

Et il fit apporter les saints et jura devant tous ses barons que jamais les fils de Bohor n'auraient nul mal de par lui, mais qu'il leur conserverait leur terre jusqu'à ce qu'ils fussent capables de la tenir. Après quoi il les remit en garde à Pharien et à un neveu de celui-ci, nommé Lambègue. Seulement, peu après, il les fit enfermer tous quatre en la tour de Gannes.

V

La demoiselle qui avait emporté le petit Lancelot était fée. En ce temps-là, on appelait fées toutes les femmes qui s'entendaient aux enchantements, et il y en avait plus en Bretagne qu'en toute autre terre. Elles savaient la vertu des paroles, des pierres et des herbes, et par là elles se maintenaient en jeunesse, beauté et richesse à leur volonté. Et tout cela fut établi au temps de Merlin, le prophète aux

Anglais, qui eut toute science, et qui fut tant honoré et redouté des Bretons qu'ils l'appelaient leur saint prophète, et la menue gent disait même dieu.

Merlin fut engendré en femme par un diable incube, et pour cela il fut appelé l'enfant sans père. Ces diables sont très chauds et luxurieux. Quand ils étaient anges, ils étaient beaux et plaisants au point qu'à se regarder seulement ils parvenaient au suprême bonheur des sens. Après qu'ils eurent chu avec leur maître, ils continuèrent de s'adonner à la luxure qu'ils avaient connue déjà dans les hautes demeures.

A l'âge de douze ans, Merlin fut amené à Uter Pendragon; puis il aida au roi Artus, à qui il fit établir la Table ronde, comme il est conté dans son histoire. Et la demoiselle qui emporta Lancelot dans le lac fut justement cette Viviane qu'il aima si fort, à laquelle il apprit ses enchantements, et qui l'endormit et l'enserra par nigromance dans la prison d'air.

Si la Dame du Lac fut tendre pour Lancelot, il ne le faut pas demander : l'eût-elle porté dans son ventre, elle ne l'aurait pu garder plus doucement. Et le lac où elle avait semblé se jeter avec lui n'était qu'un enchantement : là où l'eau paraissait justement le plus profonde, il y avait de belles et riches maisons, à côté desquelles courait une rivière très poissonneuse; mais la semblance d'un lac recouvrait tout cela.

La Dame n'était pas seule en ces lieux : elle y avait avec elle des chevaliers, dames et demoiselles, et elle donna à Lancelot une bonne nourrice. Mais nul ne savait le nom de l'enfant : les uns l'appelaient *Beau Trouvé*, les autres *Fils de Roi*; lui, il croyait que la Dame du Lac était sa mère. Et il grandit et devint si beau valet qu'à trois ans il en paraissait cinq.

A cet âge, il eut un maître qui l'enseigna et lui montra à se comporter en gentilhomme. Dès qu'il fut possible, on lui donna un petit arc et des flèches qu'il décochait sur les menus oiseaux; puis, quand il fut plus grand, on lui renforça ses armes, et il visa les lièvres et les perdrix. Il eut un cheval aussitôt qu'il put chevaucher, sur lequel il se promenait aux environs du lac, toujours bien accompagné de valets et de gentilshommes, et il semblait le plus noble d'eux tous : aussi l'était-il. Enfin, il apprit les échecs, les tables et tous les jeux

avec une facilité remarquable tant il était doué d'esprit : adolescent, nul n'aurait su lui remontrer là-dessus. Et voici son portrait pour ceux qui aiment à entendre parler de beauté d'enfant.

Son teint était clair-brun : sur son visage, la couleur vermeille se mariait agréablement à la blanche et à la brune, et toutes trois se tempéraient l'une par l'autre. Il avait la bouche petite, les lèvres rouges et bien faites, les dents blanches, menues et serrées. Son menton était bien formé, creusé d'une petite fossette, son nez un peu aquilin, ses yeux bleus, mais changeants : riants et pleins de joie quand il était content, mais, quand il était irrité, semblables à des charbons ardents : en ce cas, ses pommettes se tachetaient de gouttes de sang, il fronçait le nez, serrait les dents tant qu'elles grinçaient, et l'on eût cru que son haleine fût vermeille, puis sa voix sonnait comme l'appel d'une trompette, enfin il dépeçait tout ce qu'il avait aux mains ou aux dents; aussi bien il oubliait tout, sauf le motif de sa colère, et il y parut assez en mainte affaire.

Il avait le front haut, les sourcils fins et serrés, et ses cheveux souples demeurèrent blonds et luisants tant qu'il fut enfant; plus tard, ils foncèrent et devinrent cendrés, mais ils restèrent ondulés et lustrés. Pour son cou, ni trop grêle, ni trop long, ni trop court, il n'eût pas déparé la plus belle dame. Et de ses épaules, larges et hautes comme il convient, pendaient des bras longs, droits, bien fournis d'os, de nerfs et de muscles. Si les doigts eussent été un peu plus menus, ses mains eussent convenu à une femme. Quant aux reins et aux hanches, quel chevalier les eut mieux faits? Ses cuisses et ses jambes étaient droites, et ses pieds cambrés, en sorte que personne jamais n'eut de meilleurs aplombs. Seule, sa poitrine était peut-être un peu trop épaisse et ample, et beaucoup jugeaient que, si elle l'eût été moins, on n'en aurait pris que plus de plaisir à le regarder; mais la reine Guenièvre, plus tard, accoutumait de dire que Notre Sire la lui avait faite telle pour qu'elle fût à la mesure de son cœur qui eût étouffé en toute autre, et qu'au reste, eût-elle été Dieu, elle n'aurait mis en Lancelot rien de plus et rien de moins que ce qui s'y trouvait.

Lorsqu'il voulait, il chantait à merveille, mais ce n'était

pas souvent, car nul ne montra jamais moins que lui de joie sans cause. D'ailleurs, s'il avait quelque raison de liesse, on ne pouvait être plus joli et enjoué; et il disait parfois que, quand il était dans ses grandes gaietés, il n'était rien de ce que son cœur osait rêver que son corps ne pût mener à bien, tant il se fiait en la joie pour lui faire surmonter les pires travaux. En l'entendant parler si fièrement, beaucoup de gens l'auraient accusé d'outrecuidance et de vantardise; mais non : ce qu'il en disait, c'était par la grande assurance qu'il tirait de celle dont tout bonheur, justement, lui venait.

Tel fut Lancelot, et si son corps était bien fait, son cœur ne l'était pas moins. Car il était l'enfant le plus doux et le plus débonnaire; mais un félon, il savait au besoin le passer en félonie. Sa largesse était non pareille : il donnait aussi volontiers qu'il acceptait. Il honorait les gentilshommes, pourtant il ne fit jamais mauvais visage à personne sans bonne raison. D'ailleurs, quand il se courrouçait, ce n'était chose facile que de l'apaiser. Et il était de sens si clair et droit, qu'après qu'il eut passé dix ans, son maître même n'eût su le détourner de faire une chose qu'il jugeait bonne et raisonnable.

VI

Un jour, chassant un chevreuil, son maître et lui distancèrent leurs compagnons moins bien montés. Puis le cheval du maître broncha et tomba avec son cavalier sans que l'enfant, emporté à poursuivre la proie, s'en aperçût seulement. Enfin il tua la bête d'une flèche. Il descend, attache le chevreuil en trousse, prend son chien en travers de sa selle; et, comme il retournait vers ses compagnons inquiets de lui, il rencontra un homme à pied, un beau valet de première barbe, qui menait en main son cheval las et recru, vêtu d'une simple cotte, ses éperons tout rougis du sang de son roussin épuisé. Voyant l'enfant, le valet baissa la tête, comme honteux; mais Lancelot lui demanda qui il était et où il allait.

— Beau sire, — dit le valet, — que Dieu vous donne honneur! Je suis assez pauvre et le serai plus encore, si Notre

Sire ne me protège autrement qu'il a fait jusqu'à présent. Je suis gentilhomme de père et de mère, et je n'en souffre que davantage, car, si j'étais vilain, je serais habitué aux tourments et mon cœur endurerait plus aisément ses ennuis.

— Comment, — fit Lancelot, — vous êtes gentilhomme et vous pleurez pour une male fortune! Sauf perte d'ami ou honte ineffaçable, nul cœur haut ne se doit émouvoir, car toute chose se peut réparer.

Émerveillé d'entendre un si jeune enfant prononcer ces belles paroles, le valet répondit :

— Je ne pleure, beau sire, pour perte d'ami ni de terre. Mais je suis ajourné à la cour du roi Claudas par un traître qui a occis un mien parent en son lit pour sa femme. Hier soir, il m'a fait assaillir dans la forêt : mon cheval fut navré à mort sous moi; il m'a toutefois porté assez pour que je puisse m'échapper. Mais comment ne serais-je pas dolent puisqu'il me sera impossible de me présenter au jour fixé en la maison du roi Claudas pour soutenir mon droit, et qu'il faudra donc que je m'en revienne honni?

— Dites-moi : si vous aviez un bon cheval, arriveriez-vous encore à temps?

— Oui, sire, très bien, et me fallût-il même faire à pied le tiers du chemin.

— En nom Dieu, vous ne serez honni faute d'un cheval tant que j'en posséderai un, ni vous ni aucun autre gentilhomme!

Là-dessus, Lancelot descend, baille sa monture au valet, met son chien en laisse et, plaçant sa venaison sur le roussin blessé, s'éloigne en le chassant devant lui.

VII

Il n'avait guère marché lorsqu'il croisa un vavasseur monté sur un palefroi, une verge à la main, qui tenait en laisse un braque et deux lévriers. L'homme était d'âge : sitôt qu'il le vit, l'enfant le salua.

— Que Dieu vous donne amendement, mon enfant! D'où êtes-vous? demanda le vavasseur.

— Sire, de l'autre pays.

— Qui que vous soyez, vous êtes beau et bien enseigné. Et d'où venez-vous?

— Sire, de chasser, comme vous voyez. Si vous daignez prendre de ma venaison, elle sera bien employée.

— Grand merci, beau doux ami, je ne refuse point, car vous avez fait votre offre de bon cœur et j'ai grand besoin de gibier. J'ai aujourd'hui marié ma fille et j'étais allé chasser pour avoir de quoi réjouir ceux qui sont venus aux noces. Mais je n'ai rien tué.

Le vavasseur descendit et demanda à Lancelot quelle part du chevreuil il pouvait emporter.

— Sire, — fit l'enfant, — êtes-vous chevalier?

— Oui.

— Alors, prenez tout. Ma venaison ne saurait être mieux employée qu'aux noces de la fille d'un chevalier.

Le vavasseur troussa le chevreuil en croupe et invita l'enfant à venir souper et s'héberger chez lui. Mais Lancelot répondit que ses compagnons n'étaient pas loin. Et le vavasseur le quitta après l'avoir recommandé à Dieu.

Tout en s'éloignant, il ne pouvait s'empêcher de se demander quel était ce beau damoisel dont la ressemblance avec le roi de Benoïc l'avait frappé. N'y tenant plus, il revint sur ses pas à grande allure de son palefroi, et n'eut point de peine à rejoindre Lancelot qui allait à pied.

— Beau doux enfant, ne me pouvez-vous dire qui vous êtes? Vous ressemblez bien fort à un mien seigneur, le plus prud'homme qui fût.

— Et quel était ce prud'homme à qui je ressemble?

— Le roi Ban de Benoïc. Tout ce pays était à lui, et il en fut déshérité à tort par le roi Claudas de la Terre Déserte. Son fils a disparu. Si c'est vous, pour Dieu faites-le moi savoir! Je vous garderai et défendrai mieux que moi-même.

— Fils de roi, je ne crois pas l'être, — fit Lancelot, — bien qu'on m'appelle parfois ainsi.

— Ami, qui que vous soyez, vous sortez d'un beau lignage. Voici deux des meilleurs lévriers qui soient au monde : prenez-en un, et que Dieu vous donne croissance et amendement!

L'enfant, ravi, accepta l'offre de bonne grâce.

— Donnez-moi le meilleur! — demanda-t-il.

Et tirant le chien par la chaîne, il s'en fut de son côté.

VIII

Peu après il trouva son maître et trois de ses compagnons qui le cherchaient et qui s'étonnèrent fort de le voir revenir, menant en main un maigre roussin, tenant deux chiens en laisse, son arc au col, son carquois à la ceinture.

— Qu'avez-vous fait de votre cheval? — demanda le maître.

— Je l'ai perdu.

— Et celui-ci, où le prîtes-vous?

— On me l'a donné.

— Par la foi que vous devez à madame, dites la vérité!

L'enfant qui ne se fût parjuré légèrement conta ce qui lui était arrivé.

— Comment! — s'écria le maître, — vous avez donné votre cheval sans mon congé et la venaison de madame?

— Maître, — dit Lancelot, — ne vous fâchez pas. Ce lévrier vaut deux roussins comme celui que j'avais.

— Par la Sainte Croix, il vous en souviendra!

Et en disant ces mots, le maître frappe l'enfant d'un tel soufflet qu'il le jette à terre. Lancelot ne pleure ni ne crie, mais répète qu'il prise plus le lévrier que deux roussins. Le maître en colère cingle rudement le chien de sa verge et l'animal, qui était jeune, se met à hurler.

Furieux, Lancelot lâche les deux laisses, et, arrachant son arc de son col, court sus à son maître. Celui-ci, qui le voit venir, tente de le saisir. Mais l'enfant, vite et léger comme il était, évite sa prise et le frappe du tranchant de l'arc sur la tête si durement qu'il lui fend la peau et l'abat tout étourdi. Puis, fou de colère à la vue de son arc brisé, il se jette sur lui et le frappe à nouveau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de l'arc de quoi donner un coup Les trois compagnons s'efforcent de s'emparer de lui; mais il tire ses flèches et se met à les leur lancer, cherchant à les tuer, si bien qu'ils s'enfuient comme ils peuvent à travers le bois.

Alors l'enfant monte sur un de leurs chevaux, et, emportant

ses deux chiens, l'un devant, l'autre en croupe, il s'en va par la forêt. Et tout à coup, comme il traversait une vallée, il vit passer une harde de biches. D'instinct, il cherche son arc à son col, et, se rappelant soudain comment il l'a brisé et perdu, il se remet en rage : « Celui qui m'empêche d'avoir une de ces biches, il me le paiera cher! songe-t-il. Avec le meilleur lévrier et le meilleur limier, je ne pouvais manquer mon coup! » Il revient au Lac, entre dans la cour, et se rend chez sa Dame pour lui montrer son beau lévrier. Mais le maître, tout sanglant, avait déjà fait sa plainte.

— Fils de Roi, — dit-elle en feignant d'être très irritée, — comment m'avez-vous fait un tel outrage que de frapper et blesser celui que je vous avais baillé pour vous enseigner?

— Dame, il n'était pas bon maître quand il m'a battu parce que j'avais bien agi. Peu m'importaient ses coups. Mais il a frappé mon lévrier, qui est des meilleurs du monde, et si durement que pour un peu il le tuait sous mes yeux, et cela parce qu'il savait que je l'aimais. Encore m'a-t-il causé un autre ennui, car il m'a privé de tuer une belle biche. Et sachez bien que partout où je le rencontrerai, j'essaierai de l'occire, sauf ici.

La Dame fut bien heureuse de l'entendre si fièrement parler; mais feignant toujours d'être courroucée, elle reprit :

— Comment avez-vous osé donner ce qui m'appartient?

— Dame, tant que je serai sous vos ordres et gouverné par un garçon, il me faudra garder de bien des choses. Quand je n'y voudrai plus être, je partirai. Mais, devant que je m'en aille, je veux vous dire qu'un cœur d'homme ne peut venir à honneur s'il est bien longtemps en tutelle, car il lui faut trop souvent trembler. Je ne veux plus de maître; je dis maître, non pas seigneur ou dame. Malheureux le fils de roi qui ne peut donner de son bien hardiment!

— Pensez-vous être fils de roi, parce que je vous appelle parfois ainsi? Vous ne l'êtes point.

— Dame, — fit l'enfant en soupirant, — cela me peine, car mon cœur l'oserait bien être.

Alors la Dame le prit par la main et, l'emmenant un peu à l'écart, elle le baisa sur la bouche et les yeux si tendrement qu'à la voir, nul n'eût pu croire qu'il ne fût son enfant.

— Beau fils, ne soyez point triste, — lui dit-elle, — je veux qu'à l'avenir vous donniez tout ce qu'il vous plaira. Et désormais vous serez sire et maître de vous-même. Quel que soit votre père, vous avez montré que vous avez le cœur d'un roi.

IX

Quelque temps après, elle appela une de ses pucelles, nommée Saraide, qui était belle, sage et courtoise, et l'envoya, après lui avoir donné ses instructions, en la cité de Gannes.

Le roi Claudas y tenait sa cour le jour de la Madeleine, comme il avait accoutumé de faire chaque année. Il était assis à son haut manger avec toute sa baronnie et son fils Dorin, un beau et fier valet qu'il venait d'armer chevalier, lorsque Saraide entra dans la salle, tenant deux lévriers par leurs chaînes qui étaient d'argent; et elle dit si haut qu'elle fut bien entendue de tous :

— Roi Claudas, Dieu te sauve! Je te salue de par la meilleure dame qui soit. Et jusqu'à ce jour elle t'a prisé plus qu'homme au monde; mais elle a entendu dire de toi certaines choses qui lui font craindre que tu n'aies pas seulement la moitié du bon sens et de la courtoisie que l'on croyait.

— Demoiselle, soyez la bienvenue, — répondit le roi en souriant, — et que votre dame ait bonne aventure! Mais peut-être lui avait-on dit plus de bien de moi qu'il n'y en a. Apprenez-moi cependant ce que je fais mal, selon vous.

— Je vous le dirai, — reprit la demoiselle. — N'est-il pas vrai que vous tenez en prison les deux fils du roi Bohor de Gannes? Ils ne sont pourtant coupables de nulle félonie, et rien n'a si grand besoin qu'un enfant de douceur et de pitié : ha! il n'a guère de bonté celui qui se montre envieux ou mauvais envers des enfants! Et sachez qu'il n'est pas un homme sous le ciel qui, apprenant que vous traitez ainsi les fils du roi Bohor, ne soit persuadé que vous comptez quelque jour les faire mourir, et qui pour cela ne vous haïsse de cœur. Si vous étiez courtois, ils seraient ici, à votre cour, auprès de vous, atournés en fils de roi, et vous en auriez grand honneur, car chacun dirait que vous êtes un gentil prince, qui traite les orphelins honorablement et leur garde leur terre.

— Par Dieu, vous dites vrai, demoiselle ! — répondit Claudas.

Et il ordonna à son sénéchal d'aller quérir sur-le-champ les enfants, ainsi que Pharien et Lambègue, et de mener avec lui, par honneur, un cortège de chevaliers, de sergents et d'écuyers, tel qu'en doit avoir qui va chercher des fils de roi.

X

La veille au soir justement, dans la tour, les enfants étaient assis à souper ensemble, car ils mangeaient toujours à la même écuelle, et Lionel, à son ordinaire, faisait paraître un si bel appétit qu'on s'en émerveillait. Pourtant, à le voir ainsi, Pharien, son maître, se prit tout à coup à pleurer si fort que ses larmes tombaient sur sa robe et jusqu'à terre, sous la table où ils soupaient.

— Qu'est-ce, beau maître? — s'écria Lionel qui était sur l'œil et fort bien disant. — Pourquoi pleurez-vous?

— Laissez, beau sire doux, — répondit Pharien, — car vous ne gagneriez rien à le savoir, sinon d'être dolent et irrité.

— Par la foi que je dois à l'âme du roi Bohor, mon père, je ne mangerai plus devant que je sache pourquoi vous avez pleuré, et, par la foi que vous me devez, je vous conjure de me le dire!

— Sire, je pleure parce qu'il me souvient de la hautesse où votre lignage a été durant longtemps. Comment ne serais-je triste, moi qui vous vois en prison quand un autre tient sa cour où vous devriez avoir la vôtre, et porte couronne en cette ville qui devrait être votre principale cité?

Lionel avait reçu son nom parce qu'il portait sur sa poitrine une tache vermeille en forme de lion. C'était le cœur d'enfant le plus ouvert qu'on ait jamais connu; plus tard, le jour même que le roi Artus le fit chevalier, Galehaut, le fils de la belle géante, sire des Étranges Iles, l'appela « cœur sans frein ». Quand il entendit son maître parler ainsi, l'enfant repoussa si rudement la table qu'il la renversa, et courut tout au haut de la maison où il s'assit dans l'embrasure d'une fenêtre pour réfléchir.

Pharien vint le rejoindre là au bout d'un moment.

— Sire, qu'y a-t-il? Venez souper. Ou, au moins, faites-en semblant pour l'amour de mon seigneur votre frère qui sans vous ne mangerait pas.

— Maître, ne suis-je votre sire, comme à Bohor mon frère, et à Lambègue? Je vous commande à tous d'aller manger. Pour moi je ne toucherai plus ni pain ni vin avant d'avoir accompli un dessein que j'ai formé et que je ne puis dire.

— En nom Dieu, — dit Pharien, — je quitterai donc votre service, car puisque vous me cachez votre pensée, c'est que vous avez méfiance de moi.

Et il fit mine d'être courroucé. Mais Lionel, qui l'aimait tendrement, se mit à pleurer.

— Ha! maître, — dit-il, — ne partez point! J'ai dessein de mander au roi Claudas qu'il nous vienne voir : alors je me vengerai de lui.

— Mais quand vous l'aurez occis, que ferez-vous?

— Ceux de ce pays, qui sont tous mes hommes, me garantiront à leur pouvoir; d'ailleurs Dieu qui conseille les déconseillés y pourvoira. Et si je meurs pour conquérir mon droit, la mort sera bienvenue, car mieux vaut périr avec honneur que vivre honni et déshérité en ce monde.

— Beau sire, — dit Pharien, — on ne doit pas entreprendre une telle chose à la légère. Attendez que Dieu vous ait donné plus de force que vous n'en avez encore; quand le moment de vous venger sera venu, alors je vous aiderai de tout mon pouvoir, car sachez que je n'aimerais pas mon propre enfant plus que vous.

Il l'exhorta longtemps de la sorte, et Lionel finit par promettre d'attendre encore, mais pourvu qu'il ne vît point Claudas. Ainsi passèrent-ils la nuit. Et ni ce soir-là, ni le jour suivant, l'enfant ne voulut rompre son jeûne. Ils 'étendit sur une couche, disant qu'il était souffrant, et Pharien en pleurait de pitié. Bohor n'eût jamais consenti à manger si son frère ne le lui eût commandé, mais son maître Lambègue, le neveu de Pharien, ne lui faisait rien prendre qu'à grand'peine. Et c'est à ce moment que le sénéchal de Claudas vint à grand honneur quérir les deux enfants.

S'agenouillant devant Lionel, il dit son message, et l'enfant

feignit d'en être joyeux; puis, priant le sénéchal d'attendre un moment, il passa dans la chambre voisine où il commanda à son chambellan de lui apporter un grand couteau qu'on lui avait donné. Mais, au moment qu'il le cachait sous sa robe, Pharien entra pour voir ce qu'il faisait et le lui arracha des mains.

— Puisqu'il en est ainsi, je ne mettrai pas les pieds dehors, — dit l'enfant, — et je vois bien que vous me détestez, car vous m'ôtez ce qui faisait mon bonheur.

— Mais tout le monde s'apercevra que vous portez ce couteau! Laissez-le moi prendre : je le cacherai mieux que vous.

— Jurez donc que vous me le baillerez à l'instant que je vous le demanderai.

— Voire, si vous me jurez que vous n'en ferez rien qui me chagrine.

— Je ne ferai nulle chose dont je puisse être blâmé.

— Ce n'est pas ce que je dis.

— Beau maître, gardez donc le couteau pour vous-même, car vous pourriez en avoir besoin.

XI

Les deux enfants montés sur leurs palefrois, menant leurs maîtres en croupe, s'en furent au palais en grand cortège. Le menu peuple sortait à leur passage pour les voir et priait pour le salut de ses droits seigneurs. Au palais, il ne manqua point de gens pour les aider à descendre. Et quand ils entrèrent dans la salle, en se tenant par la main, tous deux beaux et tels que doivent être des gentilshommes de haut parage, la tête haute, le regard fier, beaucoup de chevaliers du royaume de Gannes, qui avaient appartenu à leur père, ne purent se tenir de pleurer de pitié.

Le roi était assis à son haut manger, sur un riche fauteuil, dans la robe de son sacre; devant lui, sur un support d'argent, à hauteur d'homme, sa couronne et son sceptre d'or et de pierreries; sur un autre, une épée droite, tranchante et claire. Assurément il eût paru prud'homme et fier à merveille, s'il n'eût eu le visage cruel et félon.

Il fit bel accueil aux fils du roi Bohor et, appelant Lionel

dont il admirait fort les manières et la contenance, il lui tendit sa coupe en l'invitant à boire. Mais l'enfant ne le voyait même pas : il n'avait d'yeux que pour l'épée luisante. Alors la pucelle Saraide s'avança et, lui posant les mains sur les joues, elle lui tourna doucement la tête vers la coupe; puis après l'avoir couronné, ainsi que son frère, d'un chapel de fleurs nouvelles et odorantes, elle leur passa au cou, à chacun, un petit fermail d'or et de pierreries.

— Buvez maintenant, beau fils de roi, — dit-elle à Bohor.

— Demoiselle, je boirai, — répondit-il, — mais un autre paiera le vin!

Sur ce, il prend la coupe.

— Brise-là! Jette-là à terre! — lui crie son frère.

Mais il la hausse à deux mains, et en frappe Claudas de toute sa force en plein visage, si rudement qu'il lui ouvre le front; puis, renversant le sceptre et l'épée, il saisit la couronne la jette sur le pavé, l'écrase du talon, en fait voler les pierres.

Voilà tout le palais en rumeur. Dorin s'élance au secours de son père gisant, tout couvert de vin et de sang; les barons se lèvent, les uns pour se jeter sur les enfants, les autres pour les défendre. Lionel a ramassé l'épée, Bohor le sceptre, et tous deux s'en escriment à deux mains de toute leur force; mais ils n'auraient pu durer contre tant de gens, si la vertu des fleurs que la demoiselle leur avait données n'eût empêché qu'aucune arme ne les pût blesser au sang, et celle des fermails, que nul coup ne leur put rompre les membres. Tous deux gagnaient vers la porte sous la conduite de Saraide, lorsque Dorin, les voyant fuir, se précipite sur eux; mais Lionel hausse l'épée, lui tranche le poing gauche qu'il a levé pour se protéger, et lui coupe la joue et le col à moitié; Bohor en même temps lui ouvre la tête d'un coup du sceptre; et Dorin tombe mort. A cette vue, le roi, qui avait grand courage, saisit l'épée d'un de ses chevaliers, entoure son bras gauche de son manteau, et court sus aux enfants sans se soucier d'exposer sa propre vie entre tant de gens dont beaucoup le haïssaient. A le voir venir ainsi, terrible, Saraide demeure un instant étonnée, mais elle se ressaisit juste à temps pour faire un enchantement qui donne aux enfants la semblance de ses deux lévriers et aux chiens la leur, et dans le même temps elle se jette au-

devant du roi, dont l'épée la blesse au sourcil; elle en porta la cicatrice toute sa vie.

— Ha! roi Claudas, — crie-t-elle, — j'ai chèrement payé ma venue en votre cour! Vous m'avez blessée et vous voulez tuer mes lévriers, qui sont des plus beaux du monde!

Le roi regarde : il croit voir les deux enfants s'enfuir; mais c'étaient les chiens qui se sauvaient, effrayés du tumulte. Il les poursuit, lève son arme pour les frapper au moment qu'ils vont passer la porte, mais ils la franchissent si lestement que l'épée s'abat vainement sur le linteau et vole en pièces.

— Dieu soit loué! — dit-il en regardant le tronçon qui lui restait aux mains. — Si j'eusse tué de ma main les fils de Bohor, on me l'eût reproché éternellement, et j'en eusse été honni.

Lors il fait saisir ce qu'il croit être les petits princes et les remet en garde à ceux de ses gens en qui il se fie le plus. Et s'il pleura ensuite la mort de son fils, il ne faut pas le demander. Mais Pharien et Lambègue n'étaient pas moins dolents que lui, car ils ne doutaient guère que leurs jeunes seigneurs, qu'ils croyaient pris, ne fussent sous peu livrés à la mort.

XII

Cependant la demoiselle du Lac, menant en laisse ceux que chacun tenait pour des lévriers, gagnait un bois proche où elle avait laissé ses écuyers. Et quand ceux-ci la virent revenir blessée au visage, ils furent bien ébahis. Ils la pansèrent d'un simple linge, comme elle le leur commanda. Puis elle plaça le lévrier Lionel sur son palefroi, devant elle; un de ses gens se chargea de Bohor; et la petite troupe chevaucha à grande allure, par les plus droits chemins. Elle ne s'arrêta qu'à la nuit pour héberger. Alors Saraide défit son enchantement : en voyant paraître deux beaux enfants à la place des chiens, ses gens n'en pouvaient croire leurs yeux.

— N'avons-nous pas pris un bon gibier? — leur demanda-t-elle.

— Certes, la proie est bonne et belle! Mais qui sont ces beaux enfants?

Elle ne voulut point le leur apprendre. Et si Lionel et Bohor furent choyés cette nuit-là, on le laisse à penser.

— N'ayez crainte, mes enfants, — leur disait Saraide, — vos maîtres n'auront point de mal, et ils seront bientôt auprès de vous.

Mais, à la vérité, du moment qu'elle tenait les fils de roi, peu lui souciait du reste.

Au matin, elle se remit en route avec ses gens, et, après avoir longtemps chevauché, elle parvint enfin au Lac. Et lorsque la Dame vit les fils de Bohor, elle fut plus joyeuse qu'on ne saurait dire. Quant à Lancelot, il ne tarda pas à les préférer à tous ses compagnons, bien qu'il ignorât qu'ils fussent ses parents; et, dès le premier jour, les trois cousins germains mangèrent à la même écuelle et reposèrent dans le même lit.

XIII

En apprenant que Claudas avait emprisonné leurs droits seigneurs, beaucoup de chevaliers du pays de Gannes et des bourgeois de la ville avaient couru aux armes sous la conduite de Pharien et de Lambègue. Claudas cependant ne songeait qu'à plaindre la mort de son enfant.

— Beau très doux fils, — disait-il en gémissant, — beau chevalier preux sans mesure, si vous eussiez vécu, nul ne vous eût égalé, car vous aviez plus que personne les trois qualités par où un homme brille dans le siècle : débonnaireté, largesse et fierté. Et je ne vous aimais pas tant parce que vous étiez mon fils, qu'en raison de la grande valeur qui était en vous.

« Pour l'amour de vous, j'avais amendé mes anciennes façons, et moi qui jamais ne fus généreux, je l'étais devenu. Ha! certes je ne m'attendais plus que ma propre prouesse me valût aucune nouvelle conquête; mais, par votre grand courage, ne m'eussiez-vous mis au-dessus de tous, vous qui passiez tout le monde, comme l'or les métaux et le rubis les pierres? Nulle force n'existe en comparaison de celle de Dieu; aussi convient-il de souffrir ce qu'il nous envoie; mais je ne lui saurai nul gré de cette aventure. Hélas! je m'émerveille de sentir mon cœur battre encore!

Cependant que Claudas lamentait ainsi, il entendit le grand

tumulte que faisaient devant son palais les chevaliers et les bourgeois de Gannes, auxquels s'étaient joints beaucoup des gens de Benoïc, anciens sujets du roi Ban. Alors il jeta un haubert sur son dos, laça son heaume, pendit son écu à son col, ceignit son épée et prit une hache au fer tranchant et au manche renforcé, car il était l'homme du monde qui savait le mieux s'en escrimer dans la mêlée; puis il se fit voir à une fenêtre de son palais.

— Pharien, — cria-t-il, — que voulez-vous, vous et ces gens?

— Sire, nous voulons que vous nous rendiez nos droits seigneurs, les fils au roi Bohor.

— Chacun fasse donc du mieux qu'il pourra, car ils ne seront rendus devant que force m'en soit faite.

Aussitôt les arcs, les arbalètes et les frondes de commencer leur jeu, et les flèches, les carreaux et les pierres de voler en pluie sur le palais. Quand Claudas aperçut que ceux du dehors se préparaient à mettre le feu à la porte, il se fit ouvrir et, accompagné des siens, il sortit à pied, la hache au poing, dont il commença de frapper à si grands coups que les assaillants ne tardèrent pas à reculer.

A le voir ainsi mettre à mal ses compagnons, Lambègue sentait la colère le gagner. Il fait amener son cheval, l'enfourche, et armé de toutes armes, heaume en tête, lance sur feutre, il fonce sur Claudas à bride abattue. Il le heurte si rudement de son fer qu'il lui traverse l'épaule; mais le destrier emporté par son élan vient se briser la tête sur le mur, et le chevalier, tout étourdi du choc, demeure gisant à côté de sa monture. Cependant Claudas, le tronçon de la lance dans l'épaule, perdant son sang, s'adosse à la muraille, sous une pluie de pierres et de flèches, et bientôt tombe sur les genoux. Déjà Lambègue, relevé et ranimé, lui courait sus l'épée à la main pour l'achever, lorsque Pharien l'arrêta par le bras :

— Beau neveu, qu'allez-vous faire? Voulez-vous tuer l'un des meilleurs chevaliers et des plus braves princes de ce temps?

— Comment, traître que vous êtes, prétendez vous sauver celui qui vous a honni et qui veut occire les fils de notre seigneur le roi Bohor? Certes vous n'avez qu'un vieux et mauvais cœur au ventre!

— Taisez-vous, beau neveu, — reprit Pharien. — Quelque méfait qu'il ait commis, on ne doit poursuivre la mort ou le déshonneur de son seigneur à moins de lui avoir loyalement repris sa foi. A celui-ci j'ai fait hommage, je suis son homme : mon devoir est de le garantir de mort et de toute honte selon mes forces. Je ne cherche que le salut des enfants du roi Bohor, parce qu'ils sont les fils de mon ancien seigneur, et pour l'amour d'eux.

Claudas l'entendait : il se mit à crier, comme celui qui a grand peur pour sa vie :

— Beau doux ami, merci! Voici mon épée : je vous la rends comme au plus loyal chevalier que je sache. Et je vous livrerai les enfants. Sachez que, les eussé-je même tenus dans ma cité de Bourges, ils n'eussent eu aucun mal de moi.

Ce mot finit la mêlée. Pharien fit retirer les combattants des deux parts et entra dans le palais avec Claudas, qui s'évanouit. Mais ses gens se hâtèrent de lui ôter son heaume et de l'arroser d'eau froide, si bien qu'il reprit ses sens; puis les médecins lui bandèrent ses plaies comme ils savent faire, et il souffrit tout de grand courage.

Cependant, la nuit était venue, et au moment même où Saraide désenchantait Lionel et Bohor bien loin de là, les deux lévriers qui en avaient la semblance reprenaient leur forme première dans le palais de Claudas, au grand ébahissement de tout le monde et du roi lui-même. Lorsqu'il vit soudain deux chiens à la place des princes qu'on venait d'amener, Pharien sentit une telle angoisse en son cœur que pour un peu il en fût mort.

— Ha! sire Claudas, — s'écria-t-il, — vous aviez juré de me rendre les fils du roi Bohor, et vous me baillez ces lévriers!

— Hélas! — répondit le roi, — ce sont les deux chiens que la demoiselle amena devant moi tantôt, et je vois bien qu'elle a enlevé les enfants par enchantement! Beau doux ami, ne m'accusez pas : je suis prêt à me rendre votre prisonnier sur parole et à vous servir d'otage jusqu'à ce que vous ayez nouvelles croyables de Lionel et de Bohor. Mais jurez sur votre foi de me garantir jusque-là.

Pharien hésitait, car il craignait de ne pouvoir protéger le roi contre son neveu Lambègue qui le haïssait à mort, ni

peut-être contre les gens de Gannes et de Benoïc qui ne l'aimaient guère, et il pensait que, s'il arrivait malheur à Claudas après qu'il l'aurait pris sous sa garde, il en serait honni à jamais. Aussi voulut-il consulter les barons avant de s'engager, et il fut sur la place leur soumettre le cas. Il faisait nuit, mais on avait allumé tant de torches et de lanternes qu'on y voyait comme en plein jour.

— Comment, bel oncle, — s'écria Lambègue après que Pharien eut parlé, — vous voulez sauver le traître qui a tué nos seigneurs liges et qui jadis vous a tant méfait à vous-même? Si le peuple savait ce que je sais, vous ne seriez certes pas écouté!

— Beau neveu, que tu aies si peu de raison, je n'en suis pas surpris : grand sens et grande prouesse ne font pas bon ménage, à l'âge que tu as. Toutefois, afin que tu voies un peu plus clair au miroir de sagesse, je t'enseignerai ceci : à la bataille, n'attends personne et pique des éperons le premier pour accomplir, si tu peux, un beau coup; mais au conseil, tant que tu seras jeune, garde de faire entendre tes avis avant que tes anciens aient parlé; ces prud'hommes qui m'entourent savent mieux que toi où est raison. Je ne vois parmi eux nul baron qui n'ait rendu à Claudas, de bon gré ou de force, foi et hommage à mains jointes, et qui ne doive par conséquent garder le corps du roi et en défendre la vie comme la sienne propre. Car il n'est plus laide déloyauté que d'occire son seigneur. Si le suzerain a commis quelque méfait envers son homme, celui-ci doit le citer devant les barons à quarante jours; et au cas où il ne pourrait le rappeler au droit, alors, qu'il dénonce son hommage, mais publiquement, devant ses pairs, et non pas en secret. Encore n'a-t-il pas pour autant le droit de le tuer, car qui répand le sang de son seigneur est traître et parjure et meurtrier et foi-mentie, à moins qu'il n'en ait eu meurtre ou félonie. Seigneurs, si vous voulez jurer que Claudas n'aura rien à redouter de vous, quoiqu'il ait forfait, je le prendrai en ma garde et baillie. Si non, chacun agisse de son mieux! Pour moi, je sais ce que je ferai. Ores me dites ce que vous décidez.

Les chevaliers de Gannes, après s'être consultés, se rangèrent à l'avis de Pharien et jurèrent sur les saints de res-

pecter la vie de son prisonnier. Mais Lambègue s'était éloigné, afin de ne pas faire le serment. Et quand il vit entrer Claudas accompagné de son oncle dans la tour où logeaient naguère les enfants, il n'y put tenir, et sautant sur un épieu qui se trouvait accroché à un ratelier, il en frappa le roi en pleine poitrine, d'une telle force qu'il lui faussa son haubert et que Claudas affaibli par ses blessures tomba. Aussitôt, Pharien dégaine l'épée que son prisonnier lui avait rendue et qu'il tenait à la main : d'un seul coup il fend le heaume de son neveu et lui déchire la joue en criant :

— Ha! vous êtes mort, traître! Certes vous m'avez déshonoré et me ferez tenir pour félon.

Il se préparait à redoubler sur Lambègue gisant, lorsque sa femme courut se jeter à ses pieds, en le suppliant d'épargner la jeunesse de son neveu.

— Tuez-moi plutôt, — lui dit-elle, — car il ne mourra pas sans moi devant mes yeux.

Alors Pharien songea que jamais dans le passé il n'avait rien eu à reprocher à Lambègue, et, prenant pitié de son parent, il lui pardonna l'insulte qu'il en avait reçue, et il commanda à sa femme de le soigner. Mais ici le conte se tait de lui et retourne à parler des enfants qui sont en compagnie de Lancelot, leur cousin, sous la garde de la Dame du Lac.

XIV

Trois jours après leur arrivée, Lionel et Bohor étaient en fort mauvais point, et à leur trouver si piètre mine, les yeux rouges et enflés, les joues creuses, la Dame s'inquiéta. Mais elle les interrogeait en vain : ils ne lui osaient rien dire. Au seul Lancelot, qu'elle pria de s'en enquérir, ils avouèrent la vérité : c'est qu'ils ne pouvaient s'habituer à vivre loin de leurs maîtres.

— En nom Dieu, — leur dit-elle quand elle sut ce qu'ils avaient, — vous n'aurez point mal longtemps : j'enverrai chercher Pharien et Lambègue cette nuit. Mangez donc, réconfortez-vous, afin que vos maîtres ne supposent pas, à vous voir si maigres, qu'on vous a laissé mourir de faim céans.

— Dame, — dit Lionel, — nous mangerons autant que vous voudrez, si vous jurez sur votre foi que vous enverrez cette nuit même.

La Dame le leur jura en riant, et elle appela une de ses demoiselles, non pas Saraide, mais une autre, à qui elle commanda d'aller à Gannes et d'en ramener Pharien et Lambègue, mais si secrètement et par des chemins si détournés que personne ne pût savoir où ils étaient allés. Et Lionel donna à la messagère sa ceinture et celle de son frère, afin qu'elle pût se faire reconnaître.

Accompagnée de deux valets, elle chevaucha en toute hâte vers la cité de Gannes, et grande fut la joie des deux maîtres quand ils surent d'elle que leurs seigneurs étaient sains et saufs et hors du pouvoir de Claudas. Ils s'empressèrent de rendre au roi sa parole et sa liberté; puis ils se mirent en route sur-le-champ sous la conduite de la demoiselle.

Le soir tombait quand ils arrivèrent à l'orée de la forêt de Brocéliande, et il faisait nuit lorsqu'ils parvinrent au Lac. En voyant la pucelle les mener droit à cette eau profonde et noire, ils s'émerveillèrent. Néanmoins, comme ils y croyaient entrer avec elle, le lac disparut et ils se trouvèrent devant la porte du château. Et il ne faut pas demander si les enfants eurent joie à revoir leurs maîtres : ils les embrassèrent plus de cent fois.

Sur ces entrefaites, Lancelot arriva pour le souper, car il avait passé sa journée dans les bois. La Dame n'aurait jamais consenti à dîner ni à souper, s'il n'avait tranché du premier mets et versé à boire; après quoi elle lui permettait de s'asseoir. Il entra dans la salle, coiffé d'une couronne de roses vermeilles. Et l'on était pourtant au mois d'août, qui n'est plus le temps des roses; mais le conte affirme que, tant que Lancelot demeura au Lac, été comme hiver, il ne se réveilla pas une fois sans trouver un chapelet de roses fraîches à son chevet, hors les vendredis et les veilles des grandes fêtes, et durant le carême. Jamais il ne put apercevoir qui lui apportait les fleurs, bien qu'il eût souvent fait le guet. Et chaque matin, depuis l'arrivée des deux enfants, il faisait trois couronnes de ses roses, pour eux et pour lui.

Le premier qui l'aperçut fut Bohor, qui était assis sur les

genoux de son maître. L'enfant courut à lui et lui dit joyeusement :

— Sire, voyez-ci mon maître qui est venu!

Puis la Dame se leva devant lui, et tous ceux qui étaient là firent de même l'un après l'autre, car ils lui portaient très grand honneur. Après quoi on vint aux tables pour manger, et quand Lancelot eut fait son service pour sa Dame, il s'assit et tout le monde ensuite, car nul n'eût été si hardi que de prendre place avant lui, non pas même les deux fils de roi.

XV

Le lendemain, au matin, après avoir entendu la messe, tous s'en furent en promenade dans les bois, bien accompagnés de chevaliers, d'écuyers et de sergents.

Lancelot chevauchait à côté de sa Dame, accompagné d'un valet qui portait son arc et ses flèches. Une petite épée, à sa mesure, était pendue à l'arçon de sa selle, et il avait toujours quelque javelot à la main qu'il lançait aux bêtes et aux oiseaux plus adroitement que personne.

Alors Pharien dit à la Dame du Lac :

— Pour Dieu, Dame, gardez bien ces deux enfants, car ils sont les fils du plus prud'homme et loyal chevalier qui ait jamais été, hormis son frère germain le roi Ban. Et quoiqu'ils soient de haute naissance par leur père, ils sont encore de bien meilleure souche par leur mère. Elle descend du grand roi David, en effet, et c'est par un chevalier né de ce lignage que la Bretagne doit être délivrée des merveilleuses aventures qui y adviennent présentement. Si vous pensez ne les pouvoir mettre à l'abri de leurs ennemis, Dame, donnez-les nous : nous nous enfuirons, et, s'il plaît à Dieu, ils recouvreront leur héritage, car, dès qu'ils pourront porter les armes, il ne se trouvera pas un homme au royaume de Gannes qui ne risque pour eux son corps et ses biens.

Lionel, en entendant ces mots, sentit de grosses et chaudes larmes lui sortir des yeux.

— Qu'avez-vous Lionel? — lui demanda Lancelot.

— Je pense à la terre de mon père, que je voudrais bien recouvrer.

— Fi! beau cousin, ne pleurez point par crainte de manquer de terre. Vous en gagnerez si vous avez du cœur. Songez à être assez preux pour conquérir votre bien par prouesse et par vigueur.

Tout le monde admira qu'un enfant pût tenir des discours si hauts; mais la Dame s'étonna surtout de l'avoir entendu appeler Lionel : *beau cousin*. Elle dit à Pharien qu'elle saurait garder en sûreté les fils du roi Bohor et le pria de rester auprès d'eux, au Lac, avec Lambègue, mais de ne jamais tenter de savoir qui elle était. Puis, quand on fut sur le retour, prenant Lancelot à part :

— Beau Trouvé, — lui dit-elle, — comment eûtes-vous la hardiesse d'appeler Lionel : *cousin*?

— Dame, — répondit Lancelot tout honteux, — le mot me vint à la bouche par hasard, et je l'ai prononcé sans y prêter attention.

— Mais dites-moi : qui donc croyez-vous qui soit meilleur gentilhomme, de vous ou de lui?

— Je ne sais si je suis gentilhomme de naissance; mais, par la foi que je vous dois, je ne daignerais pas m'émouvoir de ce dont je l'ai vu pleurer. Si d'un homme et d'une femme est issue toute la race humaine, je ne vois qu'une noblesse : c'est celle que l'on conquiert par prouesse. Et si le grand cœur faisait les gentilshommes, je croirais être l'un des mieux nés.

— Beau fils, on le verra. Mais croyez que ce n'est que le défaut de cœur qui pourrait vous faire perdre votre noblesse.

— Soyez bénie de Dieu, Dame, pour me l'avoir dit, car je ne souhaitais rien de plus que d'être gentilhomme.

Par de telles paroles, Lancelot ravissait le cœur de sa Dame, et, si n'eût été le grand désir qu'elle avait de son bien, rien ne l'eût peinée davantage que de le voir grandir et approcher du temps où il deviendrait chevalier et où il lui conviendrait de partir pour chercher des aventures aux pays lointains. Alors Lionel lui resterait; mais il s'en irait à son tour. Et Bohor aussi la quitterait...

XVI

Longtemps les enfant vécurent ainsi, ensemble, sous la garde de la Dame du Lac et des deux maîtres. Et il advint enfin que le bon Pharien mourut. Sa femme expira à son tour. Et leurs fils, Anguis et Taran, reçurent plus tard la chevalerie de Lionel lui-même et furent merveilleusement preux.

Quant aux deux sœurs, les reines de Benoïc et de Gannes, elles menèrent la plus pieuse vie du monde dans le monastère où elles étaient nonnes. La reine Hélène, mère de Lancelot, avait beau se livrer à toutes les pénitences, elle demeurait grasse et blanche et vermeille et en si bon point que les étrangers ne pouvaient croire qu'elle menât une vie si dure. En revanche, sa sœur, la reine Evaine, était si maigre, si pâle, si faible, que l'on craignait à toute heure du jour qu'elle ne perdît le souffle.

Elle priait sans cesse Dieu qu'il lui fût donné de revoir ses fils avant de mourir. Un jour, elle eut un songe : elle se crut dans un jardin où deux beaux enfants en escortaient un troisième de plus grande apparence encore; et quand elle se réveilla, elle trouva gravés dans sa main droite les trois noms de Lionel, Bohor et Lancelot. Alors elle comprit que Notre Sire l'avait exaucée et qu'elle allait mourir maintenant qu'elle avait vu ses enfants. Elle fit appeler sa sœur, lui conta comment Lancelot lui était apparu avec ses deux fils, et expira. Telle fut sa fin.

XVII

Jusqu'à dix-huit ans, Lancelot demeura en la garde de la Dame du Lac. Et elle aurait bien voulu le retenir davantage, tant elle l'aimait. Mais elle savait qu'elle commettrait ainsi un péché mortel, aussi grave que celui de trahison, puisqu'il avait l'âge de recevoir la chevalerie.

Un jour, peu après la Pentecôte, il tua à la chasse le plus grand cerf qu'il eût jamais vu, et qui se trouva aussi gras que si l'on eût été en août. Il l'envoya sur-le-champ à sa Dame par deux valets; mais lui-même il demeura tout le jour, tant il faisait chaud, étendu sur l'herbe à l'ombre d'un chêne.

Vers le soir, il monta sur son cheval de chasse pour s'en revenir. Il avait l'air d'un vrai homme des bois, vêtu qu'il était d'une courte cotte verte, couronné de feuillages et son carquois à la ceinture, car il ne s'en séparait jamais; mais il faisait porter son arc par un de ses valets. A le voir si beau, la Dame sentit l'eau du cœur lui monter aux yeux. Et quand il entra dans la salle, elle se cacha la figure dans les mains, et, au lieu de l'accoler et de le baiser comme elle faisait toujours, elle s'enfuit dans la grande chambre. Lancelot la suivit : il la trouva étendue sur un lit, qui pleurait.

— Ha! Dame, qu'avez-vous? — lui dit-il. — Si l'on vous a fait quelque chagrin, contez-le moi, car je ne souffrirai point que nul vous peine, moi vivant.

Mais la Dame sanglotait si fort qu'elle ne pouvait parler.

— Ha! Fils de Roi, éloignez-vous, — dit-elle pourtant, — ou vous verrez mon cœur me quitter.

— Je pars donc, puisque ma présence vous chagrine si fort.

Sur ce, il sort, prend son arc, le pend à son cou, ceint son carquois, selle son cheval, et déjà il le tirait dans la cour, lorsque celle qui l'aimait plus que tout accourut, essuyant son visage et ses yeux rouges et gonflés, et saisit le palefroi par la bride :

— Vassal, — s'écria-t-elle, — où voulez-vous aller ?

— Dame, en un lieu où je me puisse consoler.

— Où? Dites-le par la foi que vous me devez.

— En la cour du roi Artus, servir quelque prud'homme jusqu'à ce qu'il me fasse chevalier.

— Ha! beau Fils de Roi, désirez-vous tant d'être chevalier?

— Certes, Dame; c'est la chose du monde à laquelle j'aspire le plus.

— Si vous saviez quels grands devoirs impose la chevalerie, vous ne l'oseriez souhaiter!

— Et pourquoi, Dame? Surpassent-ils donc le cœur et la force d'un homme?

— Oui, quelquefois : Notre Sire Dieu a fait les uns plus vaillants que les autres, plus preux et plus courtois.

— Dame, il serait bien timide, celui qui n'oserait recevoir la chevalerie. Car chacun, s'il ne peut avoir les vertus du corps, peut du moins posséder celles du cœur. Les premières, comme

la grandeur, la force, la beauté, l'homme les apporte en sortant du ventre de sa mère. Mais la courtoisie, la sagesse, la débonnaireté, la loyauté, la prouesse, la générosité, la hardiesse, c'est la paresse qui empêche qu'on ne les possède, car elles dépendent de la volonté. Et je vous ai souvent ouï-dire que c'est le cœur qui fait un prud'homme.

Alors la Dame du Lac prit Lancelot par la main et l'emmena dans sa chambre; et là, après l'avoir fait asseoir, elle lui dit :

— Les premiers chevaliers ne le furent point à cause de leur naissance, car, tous, nous descendons du même père et de la même mère. Mais quand Envie et Convoitise commencèrent de grandir dans le monde, alors les faibles établirent au-dessus d'eux des défenseurs pour maintenir le droit et les protéger.

» A cet office, on choisit les grands, les forts, les beaux, les loyaux, les hardis, les preux. Et nul, en ce temps-là, n'eût été si audacieux que de monter à cheval avant d'avoir reçu la chevalerie. Mais elle n'était pas donnée pour le plaisir. On demandait aux chevaliers d'être débonnaires sauf envers les félons, pitoyables pour les souffreteux, prêts à secourir les besoigneux et à confondre les voleurs et les meurtriers, bons juges sans amour ni haine. Et ils devaient protéger Sainte Église et garantir celui qui tend la joue gauche à qui lui a frappé la droite.

» Car leurs armes ne leur ont pas été données sans raison. L'écu qui pend au col du chevalier et le garantit par devant signifie qu'il se doit mettre entre Sainte Église et ses assaillants, et recevoir les coups pour elle comme un fils pour sa mère. De même que son haubert le vêt et protège de toutes parts, ainsi doit-il couvrir et environner Sainte Eglise, de façon que les méchants ne la puissent atteindre. Son heaume est comme la guérite d'où l'on surveille les malfaiteurs et les larrons de Sainte Eglise. Sa lance, si longue qu'elle blesse avant qu'on atteigne celui qui la porte, signifie qu'il doit empêcher les malintentionnés d'approcher Sainte Eglise. Et si l'épée, la plus noble des armes, est à deux tranchants, c'est qu'elle frappe de l'un les ennemis de la foi, de l'autre les voleurs et les meurtriers; mais la pointe signifie obéissance, car toutes gens doivent obéir au chevalier : et rien ne perce le cœur comme

d'obéir en dépit de son cœur. Le cheval enfin est le peuple, qui doit porter le chevalier et fournir à ses besoins, et être au-dessous de lui, et qu'il doit mener à sa guise pour le bien.

» Il faut qu'il ait deux cœurs : l'un dur comme l'aimant pour les déloyaux et les félons, l'autre mol et flexible comme la cire chaude pour les bons et les débonnaires. Tels sont les devoirs auxquels on s'engage envers Notre Seigneur en recevant la chevalerie, et mieux vaudrait à un valet vivre sans elle tout son âge, que d'être honni sur terre et perdu pour Dieu.

— Dame, — dit Lancelot, — si je trouve quelqu'un qui consente à me faire chevalier, je ne craindrai pas de l'être, car Dieu voudra peut-être me donner les qualités qu'il y faut, et j'y mettrai tout mon cœur, et mon corps, et ma peine, et mon travail.

— En nom Dieu, — dit la Dame, — votre vœu sera donc accompli sous peu. Et c'est parce que je le savais que je pleurais quand je vous vis. Vous serez adoubé par le plus prud'homme qui soit : le roi Artus.

De longtemps, elle avait préparé toutes les armes qu'il fallait à l'enfant : un haubert blanc, léger et fort, un heaume argenté et un écu couleur de neige, à boucle d'argent. L'épée, essayée en maintes occasions, était grande, tranchante et légère à merveille. La lance courte, grosse, roide, au fer bien aigu, le destrier haut, fort et vif, la robe de Lancelot, son manteau fourré d'hermine, tout était blanc, et jusqu'à son escorte, vêtue de blanc, montée sur des chevaux blancs. En cet équipage, accompagnés de Lionel, Bohor et Lambègue, Lancelot et la Dame du Lac se mirent en chemin vers la cour du roi Artus, le mardi avant la Saint-Jean. Mais ici cesse le conte des enfances de Lancelot.

JACQUES BOULENGER

LA VIE D'UN GRAND PÉCHEUR

(PROJET D'UN ROMAN DE DOSTOÏEVSKY)

On vient de retrouver, parmi les papiers de Dostoïevsky conservés au Musée historique de Moscou, un projet, ou « plan », suivant le terme de l'auteur, d'un roman : *La vie d'un grand Pécheur*, qui devait constituer « l'ultime œuvre » de Dostoïevsky, de son aveu même. « Ce sera mon dernier roman, la dernière parole de ma carrière littéraire », écrivait-il à son ami le poète A. Maïkov. Cet important document littéraire a été publié à Moscou par l'institution de l'État soviétique le « Centro-Archive » (Archives centrales), accompagné de commentaires de M. N. Brodsky.

Il serait vain d'en donner la traduction intégrale. Le commentateur officiel du document, qui a consacré à ses éclaircissements autant de pages que contient le plan, n'a pas songé lui-même à extraire un scénario méthodique des formules brèves, ou inachevées, des allusions obscures que l'auteur a noté pour son usage.

Nous allons tenter cette besogne, assez malaisée de fait, en puisant dans les notes de Dostoïevsky celles qui présentent une netteté suffisante, mais qui, disséminées en désordre à travers les feuillets d'un fort cahier, demandent à être rapprochées et coordonnées. Nous avons consulté, d'autre part, les missives privées de Dostoïevsky, puis les renseignements nouveaux fournis par M. Brodsky, ou empruntés à d'autres sources. Ils ne seront pas de trop pour en obtenir le ciment approprié au scellement des pièces en une mosaïque accordée.

Une lettre, adressée par Dostoïevsky à Maïkov, contient, entre autres, cette caractéristique du héros du roman projeté : « Il est, durant sa vie, tantôt athée, tantôt croyant, tantôt sectaire fanatique, pour redevenir athée. » Et plus loin : « Un gamin de treize ans, ayant participé à un crime de droit commun, esprit cultivé et débauché, est

le futur héros de tous les cinq romans », dont devait se composer l'œuvre totale, sous le titre général de *La Vie d'un grand Pécheur* : « Il est enfermé au monastère par ses parents (qui sont de notre milieu intellectuel) pour y recevoir de l'instruction. Louveteau et nihiliste, le gamin se lie avec Tikhon dont vous connaissez le caractère. Ce sont mes deux principaux personnages. »

On sait l'admiration de l'auteur pour le vrai évêque Tikhon, surnommé Zadonsky, qui devait servir de modèle au Tikhon du roman et que Dostoïevsky avait reçu « depuis longtemps dans son cœur ». Ceux qui ont lu la vie du saint ne se tromperont pas sur l'origine de la sympathie particulière de l'auteur pour lui. Elle est certainement dans la mansuétude infinie de Tikhon Zadonsky pour les péchés des autres et dans sa rudesse pour lui-même.

Durant les quatre ans et demi de sa gestion de l'évêché de Voroneje, il ne cessa de recommander à son clergé de se montrer au confessionnal pitoyable aux fidèles désespérant de la miséricorde divine et de ne pas se borner aux paroles de consolation, mais d'amener le pécheur au repentir durable par la bonté agissante. Chef suprême du tribunal ecclésiastique, — nous sommes en 1763, — l'évêque de Voroneje faisait moins acte de juge châtiant les crimes, que de pasteur d'âmes prenant souci de redressement.

Retiré au couvent Zadonsky, il y vit dans les privations, en consacrant vingt heures, sur les vingt-quatre, moins à la prière qu'à de durs travaux manuels, à de pieux entretiens avec les gens du peuple, qu'il aille les réconforter chez eux, ou qu'il reçoive ceux qui affluent vers lui des quatre coins du vaste empire; il les accueille avec une telle humilité, un tel aveu de ses propres faiblesses qu'il impressionne les plus endurcis dans le vice. Se trouvant un jour dans une maison amie et engagé dans une conversation avec un Russe d'esprit « voltairien », il s'évertue à le convertir avec douceur, mais aussi avec fermeté. L'autre, caractère violent et irascible, s'emporte et va jusqu'à souffleter l'évêque. Alors, celui-ci, bien que cœur ardent lui aussi, tombe aux pieds de l'offenseur et le supplie de lui pardonner; on se doute de l'effet décisif que produisit sur le contradicteur brutal ce geste du saint homme : le mécréant se montra depuis le plus pieux des fidèles du Christ.

Tel fut Tikhon Zadonsky sur lequel Dostoïevsky comptait modeler « une majestueuse, une sainte figure » et qui, suivant son expression, incarnait le type « positif » de la société russe. Il le note dans une lettre (du 6 avril 1870) à son ami Maïkov et ajoute : « Qu'en savons-nous? Peut-être est-ce précisément Tikhon qui est notre type russe *positif*, celui que cherche notre littérature, et non pas Lavretsky, ni Tchitchikov, ni Rakhmatov et les autres [1]. »

Ce qui n'est pas douteux, c'est la permanence dans la société russe

1. Héros respectifs de la *Nichée des Gentilshommes* de Tourguéneff, des *Ames Mortes* de Gogol, et de *Que faire?* de Tchernischevsky.

de ces hommes de toute condition et de toute tendance, Tikhon ou Vlass[1], Nekhlioudov (de *Résurrection*), ou Zossima et Aliocha (des *Frères Karamazov*), Dostoïevsky lui-même comme Tolstoï, la pure révolutionnaire Perovskaïa, la « grand'mère de la révolution » Breschko-Breschkovskaïa, tous également d'un haut sentiment religieux, bien que sans chapelle, ceux et celles que vise la formule de l'insigne observateur latin de l'âme russe qu'était E. Melchior de Vogüé : « Si vous saviez jusqu'où elle peut monter! »

Mais il en est d'autres dans la société russe, bien plus nombreux aux époques des grandes crises, à qui la nature raciale impose une chute d'autant plus profonde que le but de leur montée est plus haut placé. C'est la voie d'épreuves suivie par Raskolnikov (de *Crime et Châtiment*), par Dmitri Karamazov, ce devait être celle de Stavroguine, des *Possédés*, ce sera celle du « Grand Pécheur » qui, lui, deviendra d'autant plus « grand homme ».

Dans ses lettres au critique philosophe Nicolas Strakhov, que, avec Maïkov, il prenait de préférence pour confident littéraire, Dostoïevsky confesse que, pendant toute l'année de 1870 de sa composition des *Possédés*, il avait modifié dix fois au moins le plan de ce roman et déchiré à mesure les pages déjà écrites. Et, comme à Maïkov, il annonce par la même occasion à Strakhov (le 2 décembre 1870) son futur roman *La Vie d'un grand Pécheur* qui le « tourmente depuis plus de trois ans »; mais il veut l'écrire « comme écrivent les Tolstoï, les Tourguéneff, les Gontcharov », c'est-à-dire aux jours de leur inspiration, en auteurs dotés de rentes et non dans un délai imposé par les éditeurs lui ayant versé des « avances ». C'est donc l'œuvre qui le hante depuis trois ans qui entrave sa rédaction des *Possédés*.

Nous savons que, finalement, Dostoïevsky dut remettre l'achèvement de la création d'un « héros nouveau » aux jours de grâce lui permettant de travailler à la Tolstoï et à la Tourguéneff. Il réserva à cette fin les pages comme celles de la « Confession de Stavroguine », mettant « en action » les années d'infamie et de souffrance d'un « pécheur ». Et c'est afin de suppléer à l'obscurité du « plan » de *La Vie du grand Pécheur*, que nous avons cherché à scruter les intentions de Dostoïevsky et à établir par cette voie la similitude entre la carrière extravagante de Stavroguine et la première période de celle du « héros nouveau ».

Abordons le plan même. Nous ne suivrons pas l'ordre, plus exactement le désordre, de la notation de Dostoïevsky : nous avons pris souci de coordonner et de sélectionner les notes, en reproduisant d'abord celles qui tracent l'idée dominante du roman, puis la psychologie du principal acteur, et enfin, la trame de l'action.

1. Paysan symbolisant le peuple russe et évoqué dans *Le Journal d'un Écrivain* de Dostoïewski.

***

A la feuille 16 du cahier, est précisé le but que poursuit l'auteur et la manière de composition qu'il allait appliquer.

« Que chaque ligne fasse entendre : je sais ce que j'écris, et je n'écris pas sans dessein.

» 1° Le ton; 2° communiquer les pensées par des procédés d'art et de façon serrée.

» Le ton : le récit de *La Vie* sera mené au nom de l'auteur-acteur, d'une façon serrée, mais sans ménager les explications, tout en procédant par scènes. Il faut harmoniser cela. La sécheresse du récit atteindra parfois celle de *Gil Blas*. Aux endroits à effet, faire *comme si* on ne cherchait pas à y arrêter l'attention.

» Mais il faut aussi que l'idée maîtresse de « la vie » apparaisse nettement, c'est-à-dire que, tout en n'expliquant pas par des mots l'idée entière et en la laissant constamment deviner au lecteur, il convient que celui-ci se rende compte que l'idée est pieuse, que « la vie » est une chose si grave qu'il valait la peine d'en remonter le récit jusqu'à la prime enfance. De même, par le choix des faits racontés, donner l'impression que certaine chose est constamment mise en évidence et que le futur homme est graduellement haussé sur un piédestal. »

La première définition du caractère du « futur homme » se lit à la feuille 8 du cahier [1] :

« Poésie des années d'enfance.

» L'instruction et les premiers idéaux.

» Il apprend tout en secret.

» Il se prépare seul à tout.

» Germes de fortes passions.

» Accroissement de la volonté et de la force intérieure.

» Orgueil incommensurable et lutte contre la vanité.

» Prose de la vie quotidienne et foi ardente qui en triomphe.

» Que tous s'inclinent devant lui, et lui pardonnera.

» Ne rien craindre. Aller jusqu'au sacrifice de la vie.

1. Le terme « feuille » (et non page) est celui de l'original.

» Action de la débauche; horreur glacée qui en est ressentie. »

Dans un carnet encore inédit de Dostoïevsky, est inscrit une variante de la même définition :

« Germes de fortes passions charnelles.

» Penchants à la domination illimitée et certitude de posséder une autorité propre : il déplacerait des montagnes. Et il est porté à éprouver sa puissance.

» La lutte est sa seconde nature. Mais une lutte calme, non agitée.

» Méprise le mensonge de toutes ses forces. »

Revenons à la feuille 8 du cahier :

« Il ne cesse de se préparer à quelque chose, sans savoir *à quoi* et, fait étrange, ne s'en soucie guère, comme s'il était fermement convaincu que cela viendra tout seul. »

Plus loin : « Désir frénétique d'étonner tout le monde par des actes soudains d'effronterie, mais non par sentiment d'amour-propre. »

« TRAIT ESSENTIEL ET CONSTANT. »

Feuille 7 : » Irrespect pour les proches, non par le fait du raisonnement, mais *par un sentiment de répulsion pour eux.* On le bat, on le fustige pour cette répulsion. Il se renferme davantage en soi et hait plus encore. Mépris hautain pour ses persécuteurs et promptitude de jugement. Il commence à sentir que le jugement ne doit pas être irréfléchi et que, pour s'en garder, il faut accroître la force de volonté.

Feuille 12 : » Sa nature impérieuse lui inspire, dès sa prime enfance, de la répulsion pour les gens. Il se dit, sous l'influence de ce sentiment : « J'agirai avec audace, je ne m'abaisserai pas jusqu'à la flatterie et l'habileté d'un Brin [1]. »

» Mais il se dit aussi : « Oh! si je voulais accepter le rôle du flatteur Brin, que de choses j'aurais pu accomplir! »

» Et il se met parfois à réfléchir : « Si je me faisais flatteur? C'est aussi une force que *d'être constant dans la flatterie.* Non, je ne veux pas, c'est vil; il vaut mieux avoir pour arme l'argent; ainsi, qu'ils le veuillent ou non, ils viendront se prosterner à mes pieds. »

1. Allusion occasionnelle à un personnage du futur roman.

Feuille 13 : » Il est frappé de voir tous ces gens (les adultes) prendre tout à fait au sérieux leurs balivernes, de les voir plus bêtes et plus insignifiants qu'ils ne le paraissent (l'un des visiteurs, *un savant*, s'enivre, puis va passer la soirée avec des tziganes).

» Période d'athéisme. Il faut absolument marquer comment agit sur lui l'Évangile. Il est d'accord avec l'Évangile.

» En attendant, le principal pour lui est son *moi* et ses intérêts. Quant aux problèmes philosophiques, il s'y intéresse dans la mesure où cela touche sa personnalité. »

Feuille 9 : « Il est le premier à s'étonner de son tempérament; il se met à l'épreuve et aime se pencher sur l'abîme. »

***

Cherchons à la suite, dans le dédale des notations, les fils de la trame qui y pointent.

Le milieu et l'époque où l'action est située, d'abord.

D'une colonne de chiffres, à allure cabalistique et se dressant au centre de la feuille 12, Dostoïevsky tire la déduction que le « grand pécheur » est né en 1835, trente-cinq ans auparavant, d'où il appert que l'action se termine en 1870, année où est dressé le plan du roman. Sachant, d'autre part, que le héros a treize ans au début de l'action, nous constatons que celle-ci commence en 1848 et se poursuit durant vingt-deux ans, jusqu'au moment où le « grand pécheur » devient « le plus grand des hommes ».

Ces calculs nous fixent sur la période dont les événements sociaux, politiques et courants moraux, en Russie et dans le reste de l'Europe, influèrent sur le milieu où se meut le héros et sur lui-même.

Milieu des « intellectuels », spécifie Dostoïevsky dans une de ses lettres. Mais, à en croire les définitions du « plan », la famille où est élevé l'enfant est de culture moyenne, de moralité accommodante, vivant dans la grisaille des intérêts étroits là où les passions spasmodiques ne troublent pas longtemps la mollesse ambiante.

Le chef de famille Alphonsky a épousé en secondes noces

une jeune fille du « grand monde », qui devient ainsi la belle-mère du jeune héros. C'est tout ce que nous apprenons de précis autant sur le degré de parenté entre les membres de la famille Alphonsky que sur les rapports de la presque totalité des personnages du roman.

Voici l'unique passage assez explicite qui, — sous le titre de « canevas du roman » (feuille 18), — nous renseigne sur cette famille :

« La femme d'Alphonsky, dame du grand monde (belle-mère du héros), avait, quand elle languissait vieille fille, un fiancé (un officier, ou un autre, quelque professeur).

» Mais elle épousa Alphonsky. Outragée par Alphonsky (il avait une maîtresse qu'il frappait au visage), elle renoua ses relations avec son ancien amant. Le gamin l'a vue embrasser celui-ci. — Vous pouvez le rapporter à votre père, dit-elle, mais elle demande ensuite au gamin de n'en rien dire. Le gamin ne dit rien. Mais Alphonsky sait que son fils sait qu'il a des cornes et que la belle-mère a un amant. »

» Il fit du bruit dans le village à cause de « la petite boiteuse ». Il maltraita Katia. La mère s'emporta à cause de Katia. En ville avec Lambert, etc... »

Nous avons à dessein reproduit tel quel l'obscur alinéa avec le passage précédent concernant la famille Alphonsky. C'est le seul endroit où Katia semble apparaître comme la fille de la deuxième madame Alphonsky. Pourtant, une plus grande précision serait à souhaiter, car la fillette joue un certain rôle dans la vie du petit héros. Quant à la « petite boiteuse », qui n'est pas autrement désignée dans le plan et dont la situation dans la maison d'Alphonsky n'est pas davantage définie, elle est mêlée d'une façon plus décisive encore à la vie du gamin. Le lecteur devra se borner à savoir qu'elle est l'unique confidente de celui-ci.

Complétons le passage sur la famille Alphonsky par cette fin du « canevas » :

« Alphonsky a un bienfaiteur, qui est son plus grand ennemi précisément parce que son bienfaiteur. Tous les bienfaits de celui-ci offensent son orgueil. Tandis que l'autre ne peut vivre sans le rôle de bienfaiteur; mais il exige pour un centimètre de bienfaisance dix mètres de reconnaissance. Tous les

deux en éprouvent de l'humiliation, s'humilient mutuellement et se haïssent jusqu'à en être malades. »

On lit ensuite à la feuille 17 :

« L'orgueil extraordinaire du gamin fait qu'il ne peut ni s'apitoyer sur ces gens, ni les mépriser.

» Il ne peut non plus leur montrer de l'indignation. Ne peut sympathiser ni avec le père, ni avec la mère.

» Il avait l'intention de jouer l'idiot aux examens (du pensionnat où il étudiait); mais il s'est distingué par inadvertance. Il nourrit un profond mépris pour soi-même de n'avoir su se maîtriser pour ne pas se distinguer.

» L'idée dangereuse et extraordinaire d'être un homme hors pair l'avait conquis dès son enfance. Elle ne cesse de le hanter. L'intelligence, la ruse, l'instruction, il veut les acquérir en tant que moyens de sa future grandeur.

» Mais quand même l'argent n'est pas moins nécessaire comme une force partout utilisable, et il se décide à s'en procurer...

» Il lui semble qu'au cas même où il ne réussirait pas à sortir de l'ordinaire, l'argent lui donnerait tout, le savoir, la puissance et le droit de mépriser.

» Enfin, sa conscience est tourmentée par le choix d'aussi bas moyens de devenir un homme extraordinaire et il éprouve du repentir...

» Le pur idéal d'homme libre se montre à lui parfois; tout cela pendant son séjour au pensionnat. »

Notons à cette occasion que le gamin fréquente successivement deux pensionnats privés, celui de Souchard, puis celui de Tchermak, deux établissements alors bien connus à Moscou. L'action a donc lieu dans cette ville, tout au moins pendant les jeunes années du héros.

Reprenons les notes nous renseignant sur le rôle de la « petite boiteuse » et de Katia, dans la vie du gamin. A un certain endroit, il est dit que la petite boiteuse avait été accueillie chez les Alphonsky. Par quelques lignes antérieures de la même feuille 16, nous apprenons : « Quand le vieux et la vieille sont morts, il avait onze ans et la petite boiteuse dix ans. » Il semble donc, en faisant état de certaines autres allusions, que le gamin et la gamine avaient vécu, jusqu'à l'âge indiqué

ici, chez de vieux parents et ne passèrent qu'ensuite dans la maison Alphonsky, le père du gamin. Il n'est pas indifférent, pour la clarté de l'exposé ultérieur du plan, d'avancer cette conjecture.

Feuillet 12, nous lisons : « Si quelqu'un avait surpris ses rêves, il mourrait, croyait-il; mais il s'ouvre entièrement à la petite boiteuse.

» Tout ce qu'il lit, il le raconte à sa façon à la fillette.

» Son premier rêve précisé est le rôle que doit jouer dans sa vie l'argent.

» La petite boiteuse garde le secret de tout ce qu'il lui dit et, chose étrange, elle le sait de son propre mouvement, sans qu'il ait à le lui recommander...

» Elle ne consent pas à devenir athée.

» Il ne la bat pas pour cela. »

Feuille 13 : « Quand il est installé avec la petite boiteuse chez les Alphonsky, il lui dit de ne pas parler de ses lectures de Gogol, de leur voyage projeté et de tout le reste. »

Feuille 15 : « De quoi parle-t-il avec la petite boiteuse? De tous ses rêves : — Quand je serai grand, je me marierai, mais pas avec toi. Il lui parle de ce qu'il fera, et de l'argent. *Il la bat, parce que l'argent ne s'accumulait pas* (souligné dans le texte).

» Il lui parle de ses lectures de Karamzine [1], des Contes arabes, etc.

» La petite boiteuse ne se montrant pas enthousiaste pour Karamzine : il la bat.

» Il connaît toute la Bible; et il en parle à la fillette.

» Il connaît bien l'histoire universelle, mal la géographie.

» Il fait connaissance de Oumnov et lui démontre qu'il est plus savant que lui. Rentré, il dit à la petite boiteuse que Oumnov est un imbécile et ne sait rien; il bat la fillette, puis fait la cour à Oumnov.

» Il avait pris l'habitude de battre la petite boiteuse (parce que) il ne voulait pas l'embrasser.

» Quand les petits vieux [2] se soûlaient trop et traînaient

1. Auteur de la première en date *Histoire de la Russie.*

2. Il s'agit sans doute des vieux parents qui avaient gardé chez eux les deux enfants.

par terre, la petite boiteuse pleurait sur eux; il la frappait, puis cessa de la battre pour cela.

« Il n'est jamais tendre avec la petite boiteuse, jusqu'au moment où il la porte sur ses bras... »

Enfin : « La petite boiteuse n'est pas morte gelée. On la retrouve. Mais elle disparaît de la maison Alphonsky. »

Puis, unique mention précise concernant Katia, feuille 12 :

« Je suis moi-même Dieu. » Et il force Katia à l'adorer. (C'est fou ce qu'il fait d'elle.) « Je t'aimerai alors seulement que tu feras tout ce que je veux. »

Il y a maints autres personnages qui sont simplement nommés : Frère Micha, Broutilov, Brin; des noms français : Lambert, Chibot, une Thérèse-Philosophe, dont les interventions demeurent obscures, Albert, que nous aurons l'occasion de mentionner en passant; seul, en dehors de la petite boiteuse et de Katia, le valet de chambre d'Alphonsky, dont le nom est d'abord Ossip, puis Koulikov, quand il s'est fait brigand, et une autre fois Koulichov, est décrit avec quelque détail.

Citons la feuille 18 : « Le valet de chambre Ossip entre en service chez Alphonsky et il amuse les enfants de ses récits, de son humeur joyeuse. Alphonsky a fustigé cruellement le frère d'Ossip, puis il conduisit Ossip lui-même au bureau de recrutement. Ossip s'enfuit aussitôt (il devint par suite Koulichov). Ils ont tué Orlov. Ils se séparent. Koulichov (Ossip) l'a laissé partir. »

Cette note obscure demande le rappel de la lettre de Dostoïevsky, où il parle de son héros de treize ans ayant participé à un crime de droit commun. On comprendra dès lors que le meurtre fut commis avec la participation du gamin et que Koulichov le laissa partir. Une note de la feuille 12 le confirme :

« Il montre de la force d'esprit devant Koulikov. L'autre ne l'égorge pas, mais le laisse partir alors qu'ils avaient égorgé ensemble un déserteur devenu brigand. »

Autre note, feuille 7, mentionnant le même fait : « La fuite avec la fillette (la petite boiteuse, évidemment) et le brigand Koulikov a lieu aussitôt après que le gamin a quitté le pensionnat Souchard pour entrer dans celui de Tchermak.

(Cet événement produit sur lui un effet violent qui pendant un certain temps le désoriente, de sorte qu'il sent un besoin naturel de s'enfermer en lui-même et de réfléchir pour s'arrêter à quelque idée. C'est la question de l'argent qui finit par solliciter son attention.)

» Il ne pense pas à Dieu pour l'instant.

» Après Koulikov, il semble se calmer, aussi bien dans la famille qu'à la pension, dans le but de reprendre son équilibre.

» Il est renfermé, insociable, et ne saurait être dans un autre état d'esprit, sachant l'horreur qu'il a commise. Il regarde tous les autres enfants comme complètement étrangers à lui, desquels il a été rejeté loin, que ce soit dans un sens mauvais ou bon. Le sang versé le torture parfois.

» Mais ce n'est pas cela seulement qui l'isole de tout le monde; ce sont des rêves de domination et d'élévation au-dessus de tous qui l'attirent aussi... »

Et plus loin, sur la même feuille 7 : « Il s'isolait aussi parce que tout le monde le regardait comme un excentrique, le raillait, ou le redoutait. »

Intervention d'Albert :

« Albert et lui arrachent l'auréole en argent d'une image sainte et s'enfuient sans être pris. C'est lui qui a pris l'initiative; mais lorsque Albert se mit à prononcer des paroles sacrilèges, il le battit. Puis il se déclara lui-même athée devant les juges.

» Parfois, certaines choses le touchent au cœur; alors, dans un terrible accès de colère et d'orgueil, il se plonge dans l'orgie. (C'est le principal.)

» Bien que l'argent le fixât sur un terrain *solide*, l'argent résolvant *toutes* les questions, parfois cette base chancelait et il ne savait pas trouver l'issue. *Ce sont ces constantes oscillations qui constituent le roman.*

» Il a décidé de gagner l'argent honnêtement.

» Il s'arrête à cette décision après avoir longuement réfléchi et arrive à la conclusion que : il ne faut pas agir malhonnêtement, parce qu'en agissant honnêtement, il gagnera *bien mieux* de l'argent, les riches ont toute latitude de faire le mal sans qu'ils se donnent la peine d'être malhonnêtes. »

Citons enfin une dernière note, feuille 14, qui termine

cette période de la vie du petit héros, avant son entrée au couvent :

« Lambert et lui : tableau complet de débauche. Mais Lambert s'y plonge avec délice et y goûte le suprême plaisir, tandis que *lui* s'y adonne avec une soif irrésistible, certes, mais aussi avec angoisse. La vanité, la boue et la stupidité de la débauche le confondent. Il abandonne tout, et après toutes sortes de crimes il se livre, avec amertume, lui-même. »

Feuille 7 : « Après l'histoire honteuse avec Katia, après l'orgie infernale avec Albert, après le crime et le sacrilège, il dénonce le crime qu'il a commis avec Koulikov : il se jette dans l'abîme. Le monastère. »

Au Monastère. — Nous arrivons à la feuille 70 du cahier où est noté le séjour du petit héros au monastère. Remarquons à ce propos que le cahier commence par la feuille 7, que les feuilles ne se suivent pas et que leur nombre total retrouvé est seulement de 10, y compris les feuilles 70 et 71, la dernière ne contenant que deux phrases. Par chance, les lettres de Dostoïevsky nous ont aidé, on l'a vu, à combler les lacunes dans les notes sur les premières années du héros du roman; et voici que la feuille 70 se trouve être, à elle seule, suffisamment explicite pour nous fixer sur la vie du héros au monastère et son amitié avec l'évêque Tikhon. Nous aurons cependant à puiser à d'autres sources pour faire connaître aux lecteurs français quelques-uns des personnages du futur roman, que Dostoïevsky nomme seulement dans cette partie de ses notes.

Après l'aveu de sa participation au crime, celui sans doute commis par Ossip Koulichov, — le gamin est mis en correction au monastère. Il y rencontre l'évêque Tikhon dont l'extrême douceur ne provoque d'abord chez lui que le désir de tourmenter le saint homme par d'audacieuses incartades. « Le démon le possède », opine Dostoïevsky.

La feuille 70 débute ainsi : « Monastère. — Que Dieu donne bonne nuit à nous et à tous les animaux. » C'est évidemment la prière que le gamin entend Tikhon adresser avant le coucher; et, dans une parenthèse, Dostoïevsky note :

« A lire soigneusement la description des animaux. Humboldt, Buffon et les auteurs russes. »

Luttant contre « le démon qui le possède », le gamin se lie peu à peu d'amitié avec Tikhon. « Le fait que celui-ci se lie avec un gamin est en lui-même touchant », remarque l'auteur. Puis :

« Récits clairs de Tikhon sur la vie et les joies de la terre, de sa famille : son père, sa mère, ses frères. Récits extrêmement candides, par là même touchants, de Tikhon, révélant ses fautes à lui envers ses proches, ses sentiments d'orgueil et de vanité. (Comme je voudrais refaire tout cela! dit Tikhon.)

» Il raconte son premier amour, parle des enfants : vivre en chasteté est une existence inférieure; il faut avoir des enfants; elle devient *supérieure* quand on éprouve le besoin de remplir une haute mission.

» Ayant appris ce qu'était Thérèse-Philosophe, Tikhon bénit (sans doute chez le gamin) la chute et le relèvement.

» Thérèse-Philosophe trouble Tikhon. « Pourtant, j'avais pensé que j'étais désormais à l'abri des tentations. » Et il reprend le noviciat au service du gamin. Il se soumet à lui. »

Il n'est fait précédemment qu'une seule fois une obscure allusion à Thérèse-Philosophe (feuille 16) où il est question du gamin qu'elle corrige et auquel elle confisque un livre. Sans doute avait-elle joué un rôle dans l'éducation de l'enfant.

« Tikhon dit à une dame qu'elle est traître à la Russie et ennemie des enfants à la fois. Il montre comment ceux-ci perdent leur figure d'enfant dès l'origine. Quoique exactes, leurs peintures (Léon Tolstoï, Tourguéneff), semblent révéler une vie d'étrangers. Seul Pouschkine est un vrai Russe. »

A noter que ces lignes sont écrites en 1870, une huitaine d'années avant la crise morale de Tolstoï, crise qui le rattachera à l'idée chrétienne de Dostoïevsky. Quant aux paroles de Tikhon sur la traîtrise des Russes à leur patrie, le lecteur est prié de se reporter aux pages du *Journal d'un Écrivain* où il est parlé des Russes « citoyens du monde » et de leur imitation servile de l'Europe.

Suit une autre note demandant un double rappel :

« Anikita va trouver Tchaadaïev pour le convertir. Il

(Anikita) prie Tikhon de l'accompagner. Celui-ci vient, discute, puis demande de lui pardonner. »

Cette note confirme d'abord le fait de l'identité entre le Tikhon de *La Vie d'un grand Pécheur* et celui qui accomplit le même geste devant Stavroguine, geste imitant celui de Tikhon Zadonsky. Quant aux personnages d'Anikita et Tchaadaïev, la lettre de Dostoïevsky à Maïkov, du 26 mars 1870, que nous avons déjà citée, contient un passage expliquant la présence de Tchaadaïev au monastère et éclairant d'autant mieux la note qu'on vient de lire que Tchaadaïev n'est pas un personnage imaginaire, mais un écrivain philosophe connu par ses *Lettres philosophiques*, écrites en français et éditées à Paris, par le Père jésuite Gagarine, vers les années 40 du XIXe siècle. Seule la première lettre avait été traduite en russe et publiée en 1836, avant l'édition française. Elle causa une telle émotion dans toute la Russie, qu'aucun écrit n'en avait jamais produit de semblable, conte un témoin. Pour juger le mobile auquel obéit Dostoïevsky en introduisant dans son roman la personnalité de Tchaadaïev, il convient de citer quelques passages caractéristiques de la fameuse *Lettre Philosophique*.

« L'une des plus pitoyables particularités de notre culture est que les vérités depuis longtemps connues chez les autres nations, même chez celles qui, sous bien des rapports, sont moins instruites que nous, commencent à peine à être découvertes chez nous. Et cela résulte de ce fait que nous n'avons jamais marché avec les autres peuples; nous n'appartenons à aucune des grandes familles humaines, ni à l'Occident, ni à l'Orient, nour ne possédons les traditions ni de l'un, ni de l'autre...

» Nous sommes apparus dans le monde comme des enfants illégitimes, sans patrimoine, sans liens avec les hommes qui nous ont précédés, nous n'avons bénéficié d'aucune leçon du passé... Nous appartenons à des nations qui semblent ne pas faire partie intégrante de l'humanité et n'exister que pour donner quelque grande leçon au monde dans l'avenir...

» Par notre situation entre l'Orient et l'Occident, appuyés d'un coude sur la Chine et de l'autre sur l'Allemagne, nous devrions unir en nous deux grands principes de la compréhension : l'imagination et la raison. Mais telle n'est pas la destinée qui nous est échue. Isolés dans le monde, nous ne lui avons rien donné, nous ne lui avons rien pris... »

La racine du mal, selon Tchaadaïev, est que les Russes ont puisé

leur culture à une source différente de celle de l'Occident : « Notre mauvais sort a voulu que nous empruntions les premières semences de la morale et de la culture intellectuelle à Byzance, alors qu'elle se trouvait dans sa période de décadence et de corruption » et qu'elle venait de se détacher de la confraternité universelle, autrement dit, s'était séparée de l'Église d'Occident.

» Malgré notre qualité de chrétiens, nous n'avons pas avancé d'un pas, tandis que la chrétienté occidentale marchait majestueusement dans la voie tracée par son divin fondateur... Cependant, c'est par le christianisme « que tout est créé : et la vie sociale, et la famille, et la patrie, et la science, et la poésie, et la raison, et les joies, et les peines. »

Mais c'est là l'œuvre du christianisme occidental, et non celle du christianisme issu de Byzance.

On conçoit l'indignation que durent soulever ces propos hérétiques parmi tous les orthodoxes russes. Cependant, ce sont moins les tendances catholiques de l'auteur, — encore peu prononcées dans sa *Lettre philosophique* publiée en Russie, — qui émurent l'opinion publique que sa condamnation rigoureuse, et à la vérité fort exagérée, du passé et du présent de la Russie.

Tchaadaïev s'élève, en effet, contre les Slavophiles dans une autre lettre, disant : « Pierre le Grand n'a trouvé qu'une page blanche sur laquelle il a inscrit de sa main rude : *Europe et Occident.* » Et le grand homme fit une grande œuvre. Mais voici qu'une nouvelle école apparaît (les Slavophiles). L'Occident est rejeté, l'œuvre de Pierre le Grand est niée, on aspire au retour au désert... Dans leur zèle les nouveaux patriotes nous déclarent être les enfants préférés de l'Orient. Pourquoi aller chercher la lumière chez les peuples occidentaux? demandent-ils. N'avons-nous pas chez nous tous les éléments d'un ordre social infiniment supérieur à celui de l'Europe? ... Est-ce l'Occident qui est le berceau de la science et de la sagesse profonde? Chacun sait que c'est en Orient qu'elles sont nées. Retournons à cet Orient que nous touchons de partout, d'où nous sont venues jadis nos croyances, nos lois, nos vertus, bref, tout ce qui a fait de nous le plus puissant peuple de la terre... »

Et l'auteur conclut : « Vous saisissez maintenant l'origine de la tempête soulevée récemment contre moi et vous pouvez constater qu'une réaction véritable se produit en ce moment parmi nous, une réaction ardente contre l'instruction, contre

les idées occidentales, celles qui ont fait de nous ce que nous sommes et d'où est né jusqu'au mouvement actuel de réaction. »

Ces citations ne paraîtront pas faire longueurs quand on sera avisé qu'elles caractérisent un personnage du roman projeté, en tant que représentant autorisé des idées occidentales en Russie, et dont Dostoïevsky a fait choix précisément en raison de son antagonisme extrême envers les Slavophiles, alors que Dostoïevsky lui-même se rangeait parmi ces derniers. L'occasion était donc propice de définir la Slavophilie en citant un écrivain compétent.

Ajoutons, avant de reproduire l'extrait de la lettre de Dostoïevsky se rapportant à Tchaadaïev, que la publication de la première « lettre philosophique » dans la revue russe *Le Télescope*, valut au directeur de la revue le bannissement, tandis que l'auteur, grand seigneur et pourvu de hautes relations, fut déclaré fou et, durant de nombreux mois, visité quotidiennement par le médecin et la police.

Dostoïevsky écrivait donc à Maïkov :

« Je mettrai également au monastère Tchaadaïev (sous un autre nom, naturellement). Pourquoi Tchaadaïev ne serait-il pas relégué au monastère? Supposez qu'après son premier article, pour lequel les médecins l'examinaient toutes les semaines (tous les jours, selon le témoignage de Tchaadaïev lui-même), il n'a pu se retenir de publier à l'étranger une brochure en langue française, par exemple; et il se pourrait fort bien qu'il fût enfermé pour cela au monastère pendant un an. D'autres pourraient venir le visiter : Belinsky, notamment, Granovsky, Pouschkine même. (Puisqu'il ne s'agit pas de Tchaadaïev en personne, mais d'un type de mon roman.) Séjourneraient également au monastère Pavel Prousky, et Goloubov et le moine Parpheny. Je connais bien ce monde, de même que je connais la vie du monastère russe depuis mon enfance. »

Rappelons, pour en finir avec Tchaadaïev, que les noms cités comme ses visiteurs sont ceux d'autres « occidentalistes » fameux, particulièrement Belinsky, le grand critique que l'on connaît, et Granovsky, non moins célèbre publiciste libéral. Quant à Pouschkine, que Dostoïevsky jugeait être « très russe », il était grand ami de Tchaadaïev et en avait même subi l'influence dans sa jeunesse. Les autres noms sont

ceux de deux moines et d'un laïque, anciens « vieux croyants », prédicateurs fougueux contre les mêmes « vieux croyants » (*raskolniky*). C'est évidemment l'un d'eux qui, sous le nom d'Anikita du « plan », controverse avec Tchaadaïev.

Reprenons les notes de Dostoïevsky et reproduisons celle de la fin de la feuille 70 : « Le gamin a parfois des basses pensées sur Tikhon : « Il est si ridicule, il sait tellement peu, il est si faible et sans défense... il ne fait que me demander conseil. » Mais vers la fin, l'adolescent devine que Tikhon est robuste par la force intérieure, qu'il est pur comme un petit enfant, qu'aucune mauvaise pensée ne saurait traverser son esprit, que rien ne le trouble et que, par suite, toutes ses actions sont belles et nettes. »

Feuille 71 : « Tikhon parle de l'humilité comme d'une grande force.

» De la difficulté de pardonner à un criminel impardonnable. Ce martyre est le plus grand de tous. »

Feuille 19 : « *Pensée dominante* ».

« Après avoir quitté le monastère et Tikhon, le grand pécheur revient dans le monde pour être le *plus grand des hommes*. Il est persuadé qu'il sera le plus grand des hommes.

» Il se conduit comme tel : il est le plus orgueilleux parmi les orgueilleux, il traite les hommes avec une hauteur sans borne. Mais il ne se représente pas avec précision les formes de sa future grandeur, ce qui est bien de son jeune âge. *Grâce à Tikhon* (c'est le principal), il s'est assimilé toutefois la pensée (ou la conviction) que *pour vaincre le monde entier il faut vaincre seulement soi*. Triomphe de toi et tu triompheras du monde.

» Il n'a pas fait choix d'une carrière; le temps lui manque : il commence à se surveiller à tous les instants. Il est mis en présence aussi de plusieurs contradictions : la nécessité d'amasser de l'argent — il a une famille à nourrir; l'idée d'amasser de l'argent lui est suggérée par un usurier, homme horrible, antithèse absolue de Tikhon. La science le hante et aussi la philosophie; il s'assimile celle-ci en ce qui importe le plus à son intérêt.

» Soudain, jeunesse et débauche. De hauts exploits et d'horribles méfaits. Dévouement. Orgueil incommensurable.

Par orgueil, il se fait ermite, puis pèlerin. Voyage à travers la Russie. Amour. Soif d'humiliations, etc., etc.

» *Riche canevas.* — Chute et relèvement. « Homme extraordinaire. Mais qu'a-t-il fait et accompli?

» Par orgueil, par un sentiment d'élévation ultime au-dessus des hommes, il se montre doux et bienveillant pour tous, précisément parce qu'il se sent au-dessus de tous.

» A un moment, il a l'intention de se suicider.

» Il finit par installer chez lui un asile et une maison d'éducation pour enfants. Il s'inspire de l'exemple de Haas. »

Haas était, au début du siècle dernier, médecin des prisons de Moscou. Il mit à profit sa situation pour adoucir les souffrances des prisonniers, rendre moins barbare le port des chaînes par les forçats. Il racheta aux seigneurs les enfants dont les parents serfs étaient envoyés au bagne, fonda des hôpitaux pour les prisonniers libérés, distribua des livres de piété aux bannis, les réconforta de loin par ses lettres. Il soigna gratuitement sa clientèle indigente, en lui fournissant en même temps des médicaments; pendant l'épidémie de choléra, il demeura en contact constant avec les malades, jusqu'à prendre un bain après un cholérique, afin de rassurer ses confrères sur les dangers de contamination. Vivant lui-même dans une étroite chambre, où les instruments de laboratoire tenaient lieu de mobilier, se privant et distribuant aux nécessiteux les grosses sommes que les bienfaiteurs lui remettaient, il demeurait toujours à l'affût d'une bonne action. Il finit par prendre figure de saint aux yeux de la population moscovite.

Le « grand pécheur » allait finir lui aussi dans un rayonnement. Mais, note Dostoïevsky : « Il meurt, après s'être confessé de ses crimes. »

***

Le plan de *La Vie d'un grand Pécheur*, si informe et si incomplet qu'il paraisse, est marqué cependant en contours assez accentués pour que, étayé de la documentation des écrits privés de l'auteur, il nous permette de juger à sa valeur la conception dernière de Dostoïevsky.

On perçoit l'envergure de la fresque projetée où devaient figurer les représentants des courants opposés de la vie russe et où l'auteur allait poser les problèmes qui intéressent les assises mêmes de toute la collectivité humaine.

Mais déjà le plan nous fournit en soi la clef de l'œuvre totale de Dostoïevsky, grâce au caractère autobiographique qu'il attribuait à *La Vie d'un grand Pécheur* et que la réalité des faits moraux, voire matériels, notés dans le plan, confirme entièrement. En mettant en évidence cette valeur propre du plan nous aurons donné la raison supplémentaire du soin que nous avons mis à son éclaircissement.

La lettre de Dostoïevsky à Maïkov précédemment citée contient, on s'en souvient, une première allusion nette au fait qui nous occupe : « La question dominante — traitée dans toutes les parties — est celle qui m'a tourmenté, consciemment ou non, toute ma vie : l'existence de Dieu. »

Une lettre antérieure au même confident, écrite quinze mois auparavant (le 11 décembre 1868), est plus formelle encore à cet égard. Le titre que portait alors le roman fut : *L'Athéisme*, et le héros avait quarante-cinq ans (l'âge approximatif de Dostoïevsky à cette époque, notons-le); mais il ne s'agissait là que d'une première ébauche qui s'élargit à mesure pour devenir *La Vie d'un grand Pécheur*, les lettres qui suivent en témoignent. Au surplus, si le décor se transforme, l'ambiance morale, l'esprit des personnages demeurent les mêmes.

Dostoïevsky écrit donc de Florence :

« Mon esprit est en ce moment occupé ici par un roman immense dont le titre est *L'Athéisme* (pour l'amour de Dieu, c'est entre nous). Mais avant de m'y mettre, il me faut lire presque toute une bibliothèque d'œuvres athées, catholiques et orthodoxes. Même mon existence entièrement assurée, le roman ne pourrait être achevé avant deux ans au plus tôt : le héros existe. C'est un Russe de notre société, *d'un certain âge*, pas très instruit, mais non sans culture, non sans grade, et qui, à son âge, perd *soudainement* foi en Dieu. Durant toute sa vie il n'était occupé que de ses fonctions, ne quittait pas l'ornière suivie, et jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, ne se distingua en rien.

» La perte de sa foi agit sur lui profondément... Il fréquente les nouvelles générations, il cherche parmi les athées, les Slaves et les Européens, les hérétiques russes, les ermites et les prêtres; entre autres il est pris dans les filets d'un jésuite prédicateur, un Polonais; après lui, il s'enfonce dans les profondeurs de la *khlystovstchina*[1] et finit par reconnaître le Christ, la terre russe, le Christ russe et le Dieu russe (Par amour de Dieu n'en parlez à personne, car, pour

1. *Milieu des Khlysty*; secte mystique congénère des Adamites et des Quakers; croyant, au surplus, à la transformation des âmes.

moi, écrire ce dernier roman, et puis mourir : je m'y livrerai tout entier).

» Ah, mon ami! j'ai une tout autre notion de la réalité, du réalisme, que nos réalistes déclarés. Mon idéalisme est plus réel que leur réalisme. Seigneur! Si l'on racontait convenablement tout ce que nous autres Russes avons vécu durant les dix dernières années de notre évolution spirituelle, est-ce que nos réalistes ne crieraient pas à la fantaisie? Et pourtant, c'est là le vrai réalisme!... Avec leurs procédés réalistes on n'expliquerait pas le centième des faits qui se sont réellement produits. Tandis que nous autres, nous avons même prévu des faits, grâce à notre idéalisme. Oui, cela nous est arrivé. Ami, ne plaisantez pas de mon amour-propre; mais je suis comme saint Paul : « Puisqu'on ne me louange pas, je vais me louanger moi-même. »

Nous avons tenu à reproduire entièrement le long extrait de la lettre, bien que les lignes finales ne se rapportent pas directement au sujet; mais elles nous révèlent la conception de l'auteur du procédé réaliste employé et nous signifient ainsi l'authenticité des hommes et des choses vus par lui sous un jour « idéaliste ».

Enfin, dans sa lettre à Strakhov du 24 mars 1870, il dit, parlant cette fois de *La Vie d'un grand Pécheur* : « Il m'est impossible de vous le promettre pour cette année (la publication du roman dans la revue de Strakhov : *Zaria*). Ne me pressez pas, et vous recevrez une chose consciencieuse et bonne. Du moins, le but de toute ma future carrière littéraire est dans la réalisation de cette idée; car je ne saurais espérer vivre et écrire plus de six ou sept ans encore. »

On sait que Dostoïevsky ne s'est pas trompé de beaucoup, étant mort en février 1881, à l'âge de soixante ans. La mort l'a surpris à l'heure où il avait concrétisé sa vaste conception, tantôt en touches fortuites dans les romans *L'Idiot* et *Les Possédés*, dans le récit *Le Songe d'un Homme ridicule*, en d'autres pages du *Journal d'un Écrivain*; tantôt méthodiquement dans *La Confession de Stavroguine* et dans *Les Frères Karamazov*, qui semblent bien former l'un des cinq romans de *La Vie d'un grand Pécheur*, quant au fond tout au moins, sinon par le cadre.

Mais ses pensées, ses sentiments, sa personnalité entière sont « livrés » dans le « plan » de la quintuple œuvre projetée. Un parallèle entre quelques traits essentiels qu'il prête à son futur héros et ceux qui marquent l'auteur, de son propre aveu, l'établira.

La définition d'ensemble du caractère du héros, placée à la tête du plan, contient, on l'a vu, ces deux traits fondamentaux : « Accroissement de la volonté et de la force intérieure » puis : « Orgueil incommensurable et lutte contre la vanité. »

Certes, Dostoïevsky ne s'y peint point trait pour trait. Songeons qu'il s'agit d'une interprétation synthétique de la réalité, d'une création de types d'après d'autres modèles apparentés à sa personnalité. Ainsi, M. Brodsky, du « Centroarchive », voit dans un certain

Schidlovsky, ami de jeunesse de Dostoïevsky, le prototype à la fois du « grand pécheur » et de Stavroguine adolescents. Cela n'empêche pas Dostoïevsky d'avouer, à vingt-cinq ans, dans une lettre à son frère Michel : « J'ai un horrible vice : un amour-propre infini et une ambition illimitée. » Il le dit en constatant le succès foudroyant de son premier roman *Les Pauvres Gens* : « Ma gloire atteint son apogée. En deux mois, il a été parlé de moi dans trente-cinq publications. On me porte aux nues en certaines, on fait quelques réserves dans d'autres, on me vilipende dans les troisièmes. Qu'y a-t-il de plus beau et de plus haut? » Cependant, il est « tourmenté et chagriné » du fait que tous, les *nôtres* (dont Belinsky, lui-même, à l'appréciation autorisée duquel il doit le triomphe des *Pauvres Gens*) et le public, « tous, tous, comme se donnant le mot, trouvent Goliadkine (héros de sa deuxième œuvre : *le Sosie*) ennuyeuse et délayée au point qu'il est impossible de la lire! » « L'idée que j'ai trompé les espérances et gâté une chose qui pouvait être une grande œuvre me tue. » Et bien qu'il vive « dans un enfer », qu'il soit malade de chagrin, il ajoute, dans la même lettre : « Une foule de nouveaux écrivains apparaissent. Certains sont merveilleux. Parmi eux, Herzen et Gontcharov sont particulièrement remarquables... On les loue énormément; la primauté me reste quand même, et j'espère que c'est pour toujours. »

Voici pour « l'orgueil incommensurable et la lutte contre la vanité ».

Quant à « l'accroissement de la force intérieure », ou « l'exercice de la force de volonté » du « grand pécheur », nous les retrouvons chez Dostoïevsky dans les moments décisifs de sa vie — sur l'échafaud, au bagne — mais l'aveu direct ne se manifeste dans sa correspondance que fortuitement : « J'ai imaginé un nouveau genre de délices — assez étrange — : me faire languir », écrit-il à son frère Michel en 1840. « Je prends ta lettre, je la tourne plusieurs fois dans mes doigts, je la tâte, je la soupèse et, après avoir bien contemplé l'enveloppe cachetée, je la mets dans ma poche... Tu ne saurais croire quelle volupté cela procure à l'âme, au cœur!... »

Le « grand pécheur » est « insociable », « passionnément exclusif », tout renfermé dans ses pensées. Dostoïevsky l'est autant dès ses années de l'École d'Ingénieurs de Saint-Pétersbourg, à en croire les souvenirs de ses camarades. Et plus tard, en 1854, il écrit à son frère Michel, de Sibérie, après sa libération du bagne : « Je vis ici en isolé; je fuis le monde comme à l'ordinaire. »

Il le fuit par un sentiment de dédain pour l'état de médiocrité où vivent les hommes, autant que « le grand pécheur » les mésestime, voire en ressent du dégoût.

Dès l'éveil de la conscience du petit héros, celui-ci « éprouve du dégoût pour les gens », et cela « par un sentiment d'orgueil de sa nature dominatrice ». « Il est frappé de voir tous ces gens (les adultes), prendre au sérieux leurs balivernes et être plus bêtes et plus insignifiants qu'ils ne le paraissent. »

Dostoïevsky s'exprime de même dans sa lettre de 1847, à son frère Michel : « Dieu que de sages à barbe blanche, bassement bornés, connaisseurs de la vie, *fiers* de leur expérience, c'est-à-dire sans personnalité propre (car tous sont faits sur le même patron), prêchant constamment la nécessité d'être content de son destin, de savoir se limiter dans la vie, d'être content de sa situation, et cela sans se préoccuper du sens de ces mots, le contentement qui fait penser à la restriction et à la mise à l'épreuve monastique, des misérables qui, avec une mesquine méchanceté inlassable, condamnent une âme forte et ardente parce qu'elle ne sait se soumettre à leur règle quotidienne, à leur calendrier de l'existence. Ce sont bien des misérables, avec leur comique bonheur terrestre! Des misérables! »

Le « grand pécheur » (comme Stavroguine, son double) aimait étonner de ses grossièretés soudaines envers ses proches, passe pour « un monstre ». Dostoïevsky avoue ses insolences envers ses professeurs et, dans la lettre que nous venons de citer, il dit notamment : « J'ai un caractère si repoussant! Je t'ai toujours apprécié plus haut que moi. Je suis prêt à donner ma vie pour toi et les tiens; mais, parfois, alors que mon cœur est saturé d'amour, il est impossible d'entendre de moi un mot de tendresse. On dit que je suis sans cœur... Que de fois je me suis montré grossier envers Émilie Fedorovna (la femme de son frère Michel), la plus noble des femmes, mille fois meilleure que moi!... »

Trait de caractère assez tolérable chez un homme névrosé, mais qui, chez le romancier comme chez son héros, s'exacerbe quand survient la crise de la « descente dans l'abîme ». « Partout et en tout, j'atteins la dernière limite; toute ma vie, je n'ai fait que de la franchir », écrit Dostoïevsky à Maïkov, en 1867. Il le confessait à propos d'une perte au jeu pendant son séjour à l'étranger : « Passant à proximité de Baden-Baden, j'ai eu l'idée de m'y arrêter. J'étais tourmenté par l'idée de risquer dix louis dans l'espoir de gagner deux mille francs : c'étaient quatre mois d'existence avec tous mes Pétersbourgeois (sa femme, son enfant et sa belle-mère). Le plus vilain de cette affaire est qu'il m'était déjà arrivé de gagner. Mais le pire est que ma nature est vile et excessivement passionnée. »

Finalement, il perd tout son argent et, contraint de mettre en gage ses vêtements, puis ceux de sa femme, il ne s'arrête que lorsqu'il n'a plus rien à engager. Au reste, cette aventure est contée avec une sincérité édifiante dans son roman *Le Joueur*.

La question d'argent préoccupe fort aussi « le grand pécheur » : « J'aurai à mon service l'argent; alors, qu'ils le veuillent ou non, ils viendront tous se prosterner devant moi », se dit-il. « L'argent résoudra *toutes* les questions. »

Le même souci ne cesse d'absorber Dostoïevsky durant sa vie, dans l'espoir de pouvoir travailler en paix et suivant son inspiration. « Toute ma vie je n'ai travaillé que pour l'argent, et tous les instants de ma vie sont remplis par ce besoin; aujourd'hui plus que jamais »,

écrit-il à Strakov, en 1870. Et dans une autre lettre : « Comment puis-je écrire quand j'ai faim?.. Mais que le diable me prenne avec ma faim. Elle, ma femme, nourrit son enfant, et elle est obligée d'engager son dernier jupon en laine... Et on me demande des œuvres d'art et de poésie pure, sans effort, sans brouillard, on me cite l'exemple de Tourguéneff, de Gontcherov! Qu'ils viennent voir dans quel état je travaille... » Et chaque fois où il touche à cette question, que ce soit à Strakov, à Maïkov ou à son frère Michel, il a « besoin d'argent plus que jamais ». Pourtant il en gagnait assez, mais jamais à temps et était constamment endetté auprès de ses éditeurs, parce que « nature large », — telle qu'il décrit la nature russe dans les pages consacrées à Vlass, — il ne savait pas garder l'argent gagné.

L'amour ou, plus exactement, la passion charnelle, joue un plus grand rôle encore dans « la vie d'un grand pécheur » : « Lambert et lui : tableau complet de la débauche », lit-on dans le plan. « Mais Lambert s'y plonge avec délice et goûte le suprême plaisir, tandis que l'autre s'y adonne, avec une soif irrésistible certes, mais aussi avec angoisse. La vanité, la boue et la stupidité de la débauche le confondent. »

On ne trouve guère d'aveu direct de Dostoïevsky sur ce point, sauf en un post-scriptum à la lettre à son frère, le 16 novembre 1845. Lisons : « Les petites Mina, Clara, Marianne et les autres deviennent diablement jolies, mais coûtent énormément d'argent. Ces jours-ci, Tourguéneff et Belinsky me chapitrèrent d'importance pour ma vie dissolue. »

Mais son ouvrage *Le Sous-sol* [1], écrit la même année et publié en 1846, nous renseigne amplement à ce sujet, tous les biographes de Dostoïevsky et ses amis intimes étant d'accord pour y voir des scènes vécues; et elles sont telles qu'il est permis de les affilier non seulement à la caractéristique qu'on vient de lire concernant « le grand pécheur », mais encore à ceux où il est dit de celui-ci : « Il se jouait de Katia », « l'a couverte de honte », la forçait de l'adorer, alors qu'il tyrannise « la petite boiteuse », parce qu'il l'affectionne profondément, la bat, « pour ne pas l'embrasser », lui confie ses rêves les plus secrets, ceux qui « entraîneraient sa mort, si quelque autre les surprenait ».

Nous arrivons enfin au problème qui domine toutes les autres préoccupations du héros et de son auteur : l'existence de Dieu, problème dont la solution déterminera la raison de vivre de l'un et de l'autre. Rappelons ici encore la phrase de la lettre de Dostoïevsky où celui-ci parle de l'idée maîtresse de *La Vie d'un grand Pécheur* : « Le principal problème, traité dans toutes les parties, est celui-là même qui m'a tourmenté toute ma vie, consciemment ou inconsciemment : l'existence de Dieu. » A l'exemple de son héros, il fut « tantôt croyant,

1. Traduit partiellement en français sous le titre de *l'Esprit souterrain* (Plon, éditeur). Une autre traduction a paru chez E. Fasquelle.

tantôt athée, sectaire fanatique ensuite, athée encore, pour finir en croyant éprouvé ».

« Il est terrible de voir l'homme posséder le sens de l'impénétrable, l'homme ne sachant ce qu'il doit faire, et jouer avec un jouet qui est Dieu ! » s'écrie-t-il en 1838, dès l'âge de dix-sept ans. « S'ils savaient quelle effrayante négation de la personne de Dieu j'ai mise dans ma conception du Grand Inquisiteur » (des *Frères Karamazov*), écrit-il dans son carnet à l'adresse des libres penseurs », ses détracteurs.

Pourtant, affirme-t-il dans sa lettre à Maïkov, du 16 août 1867 : « Le Déisme nous a donné le Christ, c'est-à-dire une incarnation de l'esprit humain si haute, qu'on ne saurait la comprendre sans une pieuse vénération et il est impossible de ne pas croire que cet idéal de l'humanité ne soit fixé pour l'éternité ».

On perçoit le sens dans lequel Dostoïevsky affirme avoir reçu et gardé dans son cœur Tikhon Zadonsky, émanation du Christ, et comment son héros athée, qui voulait « détrôner Dieu », évolue, sous l'influence du Tikhon du roman, jusqu'à la foi en Dieu aussi absolue. Alors, il deviendra « le plus grand des hommes » parce que la foi lui inspire la volonté de vaincre, non le monde, mais soi-même, comme Tikhon a triomphé de lui-même .« Triomphe de toi et tu triompheras du monde. »

***

Le parallèle moral que nous avons cherché à établir entre l'auteur du plan et le héros est suffisamment révélateur du caractère autobiographique du roman. Le commentateur du « Centroarchive » pousse cette confrontation jusqu'à vouloir démontrer la similitude du milieu des jeunes années de Dostoïevsky avec celui où il projetait de situer son dernier roman. Il nous semble que cette démonstration est d'une importance bien secondaire. Mais, ne voulant rien négliger pour faire ressortir le haut intérêt du document, jetant une si vive clarté sur l'œuvre entière de Dostoïevsky, nous allons reproduire le passage le plus probant des explications de M. Brodsky.

« Tout le fond du roman, dans sa première partie, écrit-il, est saturé de vie authentique, de souvenirs personnels de l'auteur. « Le frère Micha » n'est-ce pas Mikhaïl Mikhaïlovitch, l'un des frères de l'écrivain? Souchard est le professeur de langue française qui venait donner des leçons aux jeunes Dostoïevsky (ajoutons, pour notre part, qu'ils avaient fréquenté ensuite l'école de Souchard); Tchermak c'est Léonty Ivanovitch Tchermak, dans le pensionnat duquel Fedor Dostoïevsky a fait ses études de 1834 à 1837. Oumnov, l'un des camarades des frères Dostoïevsky et qui les fréquentait souvent, leur portait des livres à lire.

» La liste d'auteurs et les livres que connaissait le héros de *La Vie d'un grand Pécheur*, nous transporte vers les années d'enfance et

d'adolescence de l'auteur : Évangile, Bible, Gogol, Pouschkine, Walter Scott, Karamzine, ouvrages historiques et géographiques, les contes des Mille et une nuits, etc., tout cela confirme l'authenticité des aveux de Dostoïevsky sur ses jeunes années, ainsi que les souvenirs sur lui de son frère André.

»... D'après celui-ci, Pouschkine était lu et relu dans les réunions de famille et fut pour ainsi dire appris par cœur. Gogol était aussi un auteur préféré de Dostoïevsky. Quant à l'Évangile, Dostoïevsky a écrit : « Je suis né dans une famille russe et pieuse... Nous connaissions l'Évangile dès notre première enfance. »

Ces quelques faits des années d'enfance et d'adolescence de Dostoïevsky, le rappel de sa fréquentation des milieux monastiques, où il introduit par la suite son héros, confirmeraient, s'il en était besoin, le caractère autobiographique de son « plan ». Il est donc certain, l'auteur étant lui-même hautement représentatif de sa race, que sa manière « idéaliste » de décrire, selon son mot, celle qui déconcertait par l'apparence d'irréalité, s'avère la plus « réelle » des descriptions de la vie russe, voire l'annonce du cours des destinées russes.

De cette prévision, Dostoïevsky avait d'ailleurs pleinement conscience, il l'a dit, et les événements trop réels auxquels nous assistons la vérifient terriblement.

On se rend compte de la valeur du document retrouvé : il illumine d'une clarté nouvelle toute l'œuvre de Dostoïevsky.

E. HALPÉRINE-KAMINSKY

UNE PAGE D'HISTOIRE GRECQUE

LA CHUTE DE M. VENIZÉLOS ET LA RESTAURATION CONSTANTINIENNE

Les événements qui se sont déroulés en Grèce au mois de novembre 1920 dépassent de beaucoup l'importance ordinaire d'un revirement politique et même celle de la transformation d'un régime. Ils ont atteint le pays d'un coup mortel, dont nous ne voyons pas encore tous les effets, mais dont ceux qui ont suivi l'évolution de l'histoire hellénique en ces dernières années peuvent mesurer, sans crainte d'erreur, les immenses répercussions. Et c'est en ce sens que M. Lloyd George a pu dire au Patriarche œcuménique que, depuis la prise de Contantinople par les Turcs en 1453, l'hellénisme n'avait pas connu de journée aussi néfaste que celle qui a été marquée par la chute de M. Venizélos.

L'œuvre que cet homme d'État a accomplie, de 1909 à 1920, est assez connue, au moins dans ses grandes lignes, pour qu'il soit tout à fait superflu d'en retracer le tableau, une fois de plus. Ce que je voudrais indiquer ici, ce n'est point ce qu'il a fait, mais, chose plus ignorée, ce qu'il comptait faire encore, les projets, les plans, le vaste ensemble des conceptions qu'il portait en lui quand le suffrage universel l'a abattu. Je rappellerai seulement comment il avait disposé, dès son arrivée au pouvoir, les phases successives de son effort. Car la supériorité de cet homme n'avait pas sa source uniquement dans son intelligence ou son habileté, qui sont d'ailleurs incon-

testables. Il possédait en outre une qualité fort rare en matière politique : il savait ce qu'il voulait et où il allait. Quand, après les élections triomphales de 1909 qui balayèrent tous les anciens partis, il se sentit sûr de l'avenir, il prépara la trame d'une œuvre immense. Cette œuvre, en effet, ne tendait à rien moins qu'à une réorganisation complète de la Grèce, tant au point de vue diplomatique qu'au point de vue administratif, économique et intellectuel. Il considéra, avec raison, que tout était à faire, dans tous les domaines, et qu'il fallait profiter de l'espèce d'unité momentanée qui venait de se constituer sur les ruines des anciennes dissensions pour entrer résolument dans cette vaste entreprise de régénération. Ce qu'il voulait, c'était arracher définitivement la Grèce à ses divisions intestines, à ses mœurs à demi orientales, à son exclusivisme, à son isolement, et la transformer en un État moderne, construit à la manière occidentale, avec des rouages nouveaux, un esprit rajeuni, et capable désormais de prendre une place, et une grande place, dans la vie de l'Europe.

Il n'est pas douteux qu'en cela M. Venizélos n'était point en accord avec le peuple grec. Il heurtait des habitudes séculaires, des habitudes qui ont leurs racines dans le tempérament même de la race. Peut-être ne se méprenait-il pas lui-même sur cette sorte de désaccord entre ses compatriotes et lui. Mais, persuadé de la nécessité de cette grande réforme, entraîné par le vertige de sa puissante conception, il pensait qu'au moyen de la popularité dont il jouissait, il parviendrait à imposer ses vues et à les faire accepter jusqu'au jour, où, passées à leur tour à l'état de tradition et de fait acquis, elles n'auraient plus besoin, pour subsister, d'être soutenues par son influence personnelle.

Le programme comprenait deux parties. Il fallait d'abord résoudre les problèmes extérieurs, auxquels on se trouvait tout naturellement amené par la marche des événements, question crétoise, guerres balkaniques, guerre européenne; édifier, à la faveur des événements, l'unité nationale; aller, en définitive, assez loin pour que la grande idée hellénique fût considérée comme réalisée et que, débarrassée de cette hantise, la nation pût s'atteler à d'autres tâches. Il fallait ensuite aborder les problèmes intérieurs, qui n'étaient pas

les moins ardus : transformer la mentalité politique du peuple hellène, modifier de fond en comble l'administration, le régime économique, la législation agraire, l'enseignement. Il n'y avait pas un seul domaine où l'indifférence fût permise, car tout cela se soutenait et s'entremêlait comme les pièces d'une architecture bien conçue, et oublier ou négliger l'une des parties, c'était compromettre l'édifice tout entier.

On sait comment, de 1912 à 1919, M. Venizélos, à travers mille péripéties, parvint à mener à bien la première partie de son programme. Habile, prudent, patient, il obtint finalement de l'Europe une part territoriale considérable, pour une collaboration en somme assez modeste aux charges et aux sacrifices de la guerre. La Grèce, qu'il avait reçue si petite en 1909, était devenue entre ses mains, après moins de dix années, un État dont la superficie et la population avaient triplé, dont l'influence rayonnait maintenant sur quatre mers, et qui, chose particulièrement précieuse, se trouvait désormais installée aux portes mêmes de Constantinople. Tout le reste, extension de la zone grecque d'Asie, annexion de Rhodes, annexion de Chypre, conquête même de Constantinople, apparaissait dès lors comme des rêves non plus chimériques, mais plus qu'à demi réalisés, et qui, comme des fruits mûrissants, allaient, un jour ou l'autre, tomber d'eux-mêmes dans les mains tendues du peuple hellène. La grande œuvre était accomplie, et on conçoit que l'ouvrier pouvait en ressentir quelque orgueil.

En provoquant la consultation électorale de 1920, M. Venizélos voulait à la fois faire approuver et consacrer le passé, et s'assurer, par le renouvellement de la confiance populaire, une pleine liberté d'action pour l'avenir, c'est-à-dire pour la solution des problèmes intérieurs. Il était alors si bien persuadé de sa victoire, qu'il avait échelonné les diverses étapes de ces réformes intérieures jusqu'à l'année 1927, époque de la célébration du centenaire de l'indépendance hellénique, qui devait offrir au monde le spectacle d'une Grèce reconstruite, glorieuse et prospère.

Laissons de côté les questions purement administratives, qui n'ont pour nous qu'un intérêt médiocre, et qui tendaient à la disparition de divers abus, pour nous arrêter aux quatre

points principaux de cette multiple réorganisation : réforme agraire, construction d'un vaste réseau de voies ferrées, transformation de l'outillage et des aménagements des ports, enfin refonte complète de l'enseignement public, notamment de l'enseignement supérieur et de l'enseignement secondaire.

***

La réforme agraire est le seul de ces projets qui ait atteint sa réalisation. Il faut dire, du reste, que c'est aussi celui qui a l'origine la plus lointaine, puisqu'il remonte, dans sa forme primitive, à l'année 1911, de telle sorte que, malgré les lenteurs, les hésitations, les polémiques, les obstacles de toute nature, il a eu, en neuf années, le temps d'évoluer, de trouver sa forme définitive et de se fixer dans un texte de loi.

La Grèce, malgré ses riches provinces de Thessalie et de Macédoine, ne produit qu'une partie relativement minime des céréales qui lui sont nécessaires. Chaque année, il faut importer du blé de l'étranger en quantités énormes, dont le coût total n'est pas inférieur à 200 millions de drachmes, calculées au pair. Cette situation est grave à plusieurs points de vue : elle est une cause d'appauvrissement pour le pays, elle compromet le change, et, en cas de guerre, il suffirait d'un blocus maritime de quelques semaines pour affamer la Grèce. M. Venizélos estimait qu'il fallait à tout prix que la Grèce parvînt, dans ce domaine, à se suffire à elle-même. Il allait plus loin : il pensait qu'avec une réforme sérieuse la Grèce pouvait, non seulement produire tout le blé nécessaire à sa propre consommation, mais encore en exporter. Pour atteindre ce résultat, il fallait naturellement qu'aucune parcelle de terre arable ne fût laissée en friche et que, partout où cela était possible, la culture fût transformée et intensifiée par tous les moyens. Il s'attaqua donc délibérément aux grandes propriétés, qui, pour la plupart, restent incultes, sortes de domaines de chasse stériles et abandonnés. La nouvelle loi agraire qu'il fit voter prescrivait le morcellement de ces grands domaines au profit des petits cultivateurs et des ouvriers agricoles, avec, bien entendu, une compensation équitable au propriétaire dépossédé, qui, outre cette compensation,

avait le droit de conserver une partie de ses terres, à la condition que cette partie ne dépassât pas 100 hectares, chiffre considéré comme le maximum théorique qu'un propriétaire puisse efficacement administrer. Ainsi M. Venizélos espérait multiplier à l'infini le nombre des petits propriétaires, multiplier la production agricole dans les mêmes proportions, et, en fin de compte, donner à la Grèce le blé dont elle avait besoin.

Sans doute, une loi de cette sorte, malgré tous les ménagements dont elle était entourée, devait être accueillie par les grands propriétaires ruraux avec une hostilité assez vive, et elle le fut en effet. Mais, en définitive, le droit d'expropriation de l'État, quand l'intérêt public est en jeu, n'est pas contestable; et l'opposition ne fut pas de longue durée. Du côté des petits cultivateurs, elle fut accueillie au contraire avec joie. Et cependant, par un résultat assez paradoxal, elle fut, en Thessalie, la pierre d'achoppement des candidats venizélistes aux élections de 1920. Ceux-là mêmes qui en avaient profité votèrent contre son auteur, parce que les candidats constantiniens, par une surenchère démagogique dépourvue d'ailleurs de toute sincérité, avaient fini par persuader aux paysans thessaliens que la loi était injuste, puisque au lieu d'assurer la distribution gratuite des propriétés morcelées, elle exigeait des nouveaux acquéreurs le montant de leur acquisition, tandis qu'eux, disaient-ils, quand ils seraient au pouvoir donneraient les terres sans rien demander en échange. Ils obtinrent ainsi une majorité surprenante; mais quand, le lendemain même du vote, les naïfs électeurs vinrent demander aux Constantiniens triomphants la confirmation de leurs promesses de la veille, ils furent reçus avec tant d'ironie qu'ils comprirent tout de suite qu'ils avaient été joués. En effet, le nouveau régime essaya très vite de tenir la loi agraire pour lettre morte et de réinstaller les grands propriétaires dans leurs domaines. Il en résulta des troubles d'une extrême violence. Pendant près d'un mois, la Thessalie fut en révolte ouverte; les autorités locales, impuissantes, furent réduites à capituler et à renoncer à toute arrestation. Finalement, le gouvernement dut promettre de respecter et d'appliquer la loi, telle que M. Venizélos l'avait fait voter, car les paysans

thessaliens, éclairés désormais sur la valeur des programmes électoraux des constantiniens, ne demandaient plus rien autre que l'exécution de la loi.

***

Le deuxième des grands projets économiques que M. Venizélos rêvait de mener à bien consistait dans l'établissement d'un réseau rationnel et complet des voies ferrées. Jusqu'alors on avait construit, un peu au hasard, et suivant les nécessités du moment, des tronçons isolés, qui, fort utiles sans doute pour les déplacements et les transactions de région à région, ne répondaient presque en rien aux besoins des grandes communications internationales. L'agrandissement territorial de la Grèce, en la rendant maîtresse de deux au moins de ces voies de grande communication, devenait naturellement le point de départ d'une conception de grande envergure. Il s'agissait à la fois de raccordements à établir entre les lignes déjà existantes, et de nouvelles lignes à construire tout entières. On envisagea le problème sous tous ses aspects, et on dressa un plan d'ensemble.

Le plus urgent, et aussi le plus facile, des travaux à accomplir était la jonction de Salonique avec le réseau thessalien, afin de mettre la Grèce en contact avec l'Europe. Une société française fut chargée de l'entreprise, qui se trouve être aujourd'hui la seule réalisée de tout ce vaste programme. Les autres projets comportaient : le prolongement de la ligne de Thessalie de manière à la relier au chemin de fer Salonique-Monastir; le prolongement de la même ligne dans la direction de Janina; la construction d'une ligne mettant en communication le port de Cavalla avec Drama; enfin la construction d'une nouvelle ligne qui, contournant le golfe d'Orfano, aurait abrégé de 70 kilomètres environ le parcours de Salonique à Drama.

Outre ces projets, complètement étudiés et mis au point, et qui n'attendaient plus que l'ouverture des chantiers, une deuxième série de projets était à l'étude, formant, pour ainsi dire, la seconde étape du programme. Cette deuxième série avait trait principalement aux régions de l'ouest, les plus

déshéritées jusqu'à maintenant, en raison surtout des difficultés du terrain. On hésitait encore entre plusieurs tracés, qui tous avaient pour but de mettre en communication le port albanais de Valona avec le réseau grec et avec le Pirée, mais qui, pour des raisons diverses, présentaient les uns et les autres des avantages et des inconvénients contradictoires.

En dernière analyse, le programme ferroviaire, dans son ensemble, tendait à faire participer la Grèce à trois grandes lignes internationales de premier ordre. L'une, partant du Pirée, passant par Athènes, Larissa, Guevghéli, Belgrade, Budapest et Vienne, mettrait, et met effectivement aujourd'hui, Paris à 3 180 kilomètres du grand port de la mer Egée, trajet qui pourra être accompli en soixante-quatre heures, quand les services internationaux auront repris leur marche normale. La deuxième de ces grandes lignes était celle du Pirée à Valona, qui devait se prolonger ensuite au delà de Valona par un service de bateaux transbordeurs ayant son point terminus à Otrante, et qui, en reliant le réseau hellénique au réseau italien, eût permis aux voyageurs de faire le trajet du Pirée à Paris en cinquante-quatre heures pour 2 610 kilomètres. Enfin, la troisième ligne était celle de Rome à Constantinople, par Otrante, Valona et la ligne de Macédoine.

Depuis la chute de M. Venizélos, tout cela est passé dans le domaine des rêves. Les missions d'ingénieurs étrangers, auxquelles le gouvernement hellénique était lié par des contrats, ont continué tant bien que mal les études préliminaires; mais les difficultés financières sont devenues telles que personne ne se fait plus d'illusion sur la réalisation, même partielle, du programme de M. Venizélos.

***

Les questions économiques sont d'une telle nature qu'aucune d'entre elles ne peut être envisagée isolément. La réorganisation des chemins de fer conduisait tout droit à la réorganisation des ports, et particulièrement à celle du plus important d'entre eux, le Pirée. En réalité, même indépendamment de la question des chemins de fer, le port du Pirée exigeait

une transformation sérieuse. Non seulement l'encombrement y devenait excessif, mais l'outillage, lui aussi, ne répondait plus aux besoins. Avant même que le problème eût été étudié tout entier, dès le mois de février 1918, il avait fallu procéder en toute hâte à des améliorations urgentes, comme l'agrandissement des entrepôts et celui de la Douane centrale. En même temps, on achevait, pour tout le reste, les études préliminaires. Pour que Le Pirée fût mis, comme le souhaitait M. Venizélos, au niveau des grands ports modernes, il fallait prévoir des dragages, la construction de nouveaux quais, la construction de nouveaux hangars et magasins, la construction de nouveaux bâtiments pour le service de la douane, le service sanitaire, la capitainerie du port, l'établissement d'appareils de manutention, pour les marchandises (grues fixes, ponts-grues, grues flottantes), enfin la construction de nouvelles voies ferrées de raccordement.

En décembre 1919 le projet était prêt. La première série de travaux à exécuter comportait la construction des quais et des môles, et le dérochement et l'approfondissement de certaines parties du port, pour les rendre accessibles aux navires du plus gros tonnage. M. Venizélos montra une fois de plus, en cette occasion, qu'il savait admirablement comprendre les besoins économiques de la Grèce. Ce fut lui-même qui expliqua aux ingénieurs et à la commission supérieure des transports ce que devait être le port du Pirée et quel rôle tout particulier il devait jouer dans la vie commerciale du pays. Il fit remarquer que la réorganisation de ce port devant être suivie, dans un délai plus ou moins bref, de la réorganisation du port de Salonique, et ensuite de celui de Smyrne, il fallait dès ce moment envisager la question dans son ensemble, afin que, loin de se faire concurrence, les trois grands ports grecs de la mer Égée eussent chacun une destinée spéciale, avec laquelle l'effort et les moyens de développement devaient rester en concordance.

En fin de compte, le programme des travaux étant définitivement arrêté, on allait se mettre à l'œuvre, quand, là encore, la chute de M. Venizélos vint tout compromettre. Pour tout le monde, il fut évident que, sans lui, l'entreprise s'effondrait d'elle-même. Les premiers qui le comprirent

furent les ingénieurs étrangers chargés de la direction des travaux. C'étaient des ingénieurs anglais. Ils ne demandèrent aucune explication, n'engagèrent aucune conversation. Dès le lendemain des élections, ils préparèrent leurs bagages, et une semaine ne s'était pas écoulée qu'ils reprenaient placidement le chemin du retour, sachant parfaitement que M. Venizélos disparu, rien ne se ferait ni ne pouvait se faire. Depuis lors, en effet, le nouveau gouvernement, qui n'a même pas cherché à les retenir, n'a jamais témoigné une intention quelconque de reprendre le projet à son compte. Il faut ajouter d'ailleurs que le régime constantinien ayant, presque tout de suite, par la crise du change et celle du commerce, paralysé l'essor de la marine marchande hellénique, les raisons qui avaient motivé le projet de réorganisation du port du Pirée cessèrent d'exister, car, avec une marine somnolente et un commerce diminué, le port du Pirée apparaît encore comme très suffisant.

***

Quelque grandes que fussent pour lui les préoccupations d'ordre économique, M. Venizélos en avait une plus grande encore : celle de la réorganisation de l'enseignement et des établissements scientifiques. Il apportait à cette idée une telle passion que jamais il ne consentait à ajourner, même d'une heure, l'examen de l'une ou de l'autre des questions qui s'y rattachaient. Un de ses collaborateurs, M. Eginitis, ancien ministre de l'Instruction publique, m'a raconté qu'étant venu, un soir, conférer avec lui sur l'un des projets relatifs à l'enseignement, il le trouva harassé par une longue journée de travail; et, comme il insistait pour obtenir une audience, sans avoir préalablement expliqué le motif de sa visite, M. Venizélos s'excusa : « Je suis absolument à bout de forces, dit-il. Il m'est impossible de vous écouter. Revenez demain. » L'ancien ministre s'apprêtait à partir. Il ajouta seulement : « Il s'agit de la réforme de l'enseignement. — Ah! répondit M. Venizélos, il s'agit de l'enseignement? Alors, je ne suis plus fatigué. » Et, pendant des heures, il écouta, s'intéressant au moindre détail et formulant son avis sur chaque point.

Dans sa pensée, la réorganisation de l'enseignement devait être une refonte totale de tout l'organisme universitaire. Au haut de l'échelle, un Institut archéologique, créé de toutes pièces, et où auraient été invités à venir professer les plus illustres savants des Universités étrangères. L'enseignement supérieur devait être donné dans trois Universités : celle d'Athènes, reconstituée et complétée par l'établissement de nouvelles chaires et de nouveaux laboratoires, de manière à être mise au niveau des plus grandes Universités occidentales; et deux autres, qui devaient être fondées, l'une à Salonique, l'autre à Smyrne. Là encore, il se souciait de ne pas laisser naître entre les trois villes une rivalité néfaste. Aussi, tandis que l'Université d'Athènes, dans ses projets, gardait son caractère général, les deux autres, celles de Salonique et de Smyrne, devaient être spécialisées, la première devenant un centre d'études balkaniques, avec des chaires d'ethnographie et de géographie humaine, la seconde consacrée plus particulièrement aux études d'histoire, de langue, de géographie de l'Asie Mineure, et aux études économiques et commerciales.

Comme l'enseignement supérieur, l'enseignement secondaire devait être complètement remanié, notamment par la création d'une École normale supérieure, établie sur le modèle de celle de Paris, avec une section de lettres et une section de sciences, et destinée à assurer le recrutement et la formation des professeurs grecs. A côté de cette École normale devait fonctionner une École de langues vivantes, limitée au début à l'enseignement du français et de l'anglais. A l'exception des professeurs de langue anglaise, qui étaient naturellement demandés en Angleterre, M. Venizélos et ses collaborateurs ne faisaient appel, pour tout cela, aussi bien dans l'ordre des lettres que dans celui des sciences, qu'à des professeurs français; et, malgré les sollicitations des professeurs anglais, ce fut à un professeur français que fut donnée la direction de l'École des langues vivantes. De ces professeurs français installés ainsi à Athènes on ne songea à aucun moment à exiger une connaissance quelconque de la langue grecque. Les cours devaient être faits en français, comme les méthodes d'enseignement devaient être françaises, c'est-à-

dire que les jeunes enfants désireux de suivre les cours de ces professeurs étaient tous dans la nécessité absolue de connaître et de pratiquer couramment la langue française. Ainsi la connaissance du français était placée comme une condition primordiale à la base de toute la réforme scolaire, et le triage qui devait se produire dans le recrutement des élèves du lycée modèle d'Athènes, et par conséquent dans celui des futurs professeurs grecs, allait s'effectuer de manière à n'y laisser pénétrer que ceux auxquels le français était une langue aussi familière que leur propre langue nationale. On voit quels avantages considérables pouvaient en découler pour l'expansion de notre littérature et de nos idées.

Tout cela était déjà en voie de réalisation. Les professeurs français étaient sur place, leurs engagements dûment signés par le gouvernement hellénique. L'ouverture de l'École des langues vivantes était annoncée pour la fin de 1920. Bien entendu, dans ce domaine comme dans les autres, les élections du 14 novembre n'ont laissé que des ruines. Seul, le directeur français de l'École des langues vivantes garda quelque illusion, tellement était imminent le fonctionnement de ses services. Il dut se rendre, lui aussi, à l'évidence. Toutes ses sollicitations, toutes ses démarches furent vaines. Elles eurent du moins le bon résultat d'obliger le gouvernement de M. Gounaris à préciser son attitude et à déclarer qu'il n'encouragerait aucune œuvre utile à l'influence française. Il suivait en cela l'exemple du roi Constantin lui-même, qui, ayant à disposer d'un don, l'employa à la fondation d'un Institut microbiologique, afin de concurrencer, et de ruiner, si possible, l'Institut Pasteur d'Athènes, œuvre française.

Enfin, pour donner un tableau complet du plan de réforme de M. Venizélos dans l'ordre intellectuel, il faudrait encore signaler les projets relatifs à la construction de nouveaux musées et à la réorganisation des anciens, et énumérer toute une série d'initiatives dans le domaine de la littérature, du théâtre et des arts. Mais le sujet serait trop abondant, et il suffit de dire qu'il n'était resté indifférent à aucune des formes de l'activité scientifique ou littéraire, à rien de ce qui pouvait rendre à la Grèce moderne un peu de la gloire des temps passés.

***

C'est donc plus encore, peut-être, par ce qui restait à faire que par ce qui avait déjà été fait, que l'on peut juger de la profondeur de la transformation nationale qu'il avait conçue. La Grèce agrandie, c'était beaucoup; mais la Grèce reconstruite, revivifiée, replacée dans un cadre digne d'elle, devenue un foyer d'activité économique et intellectuelle, c'était plus encore. L'ampleur de ses projets, la précision de sa pensée, l'effort multiple qu'il fournissait dans toutes les directions à la fois faisaient de lui un chef d'État à peu près unique et qu'on peut comparer aux plus grands. Lui-même avait l'ingénuité de croire que les résultats qu'il avait obtenus sur le terrain diplomatique lui seraient comptés pour quelque chose par le peuple grec. Et quand ses amis, alarmés parfois par la violence de la propagande constantinienne, lui exprimaient leurs craintes, il les rassurait en disant : « Comment pourrait-on voter contre moi? Je leur montrerai ma carte! » Sa carte, c'était la carte de la nouvelle Grèce, de cette Grèce qu'il avait faite, et qui maintenant, d'étape en étape, embrassait toute la Macédoine, toute la Thrace, la Crète, les plus grandes îles de l'Archipel, Smyrne et toute la face occidentale de l'Asie Mineure. Il allait à la bataille électorale avec cette arme unique, persuadé qu'à l'évocation de cette œuvre miraculeuse, toute l'opposition s'effondrerait.

Mais, pendant qu'éloigné d'Athènes par les négociations diplomatiques, il perdait le contact avec le peuple grec, ses adversaires travaillaient contre lui avec une patience, un acharnement et une méthode incomparables. Ils avaient organisé tous les mécontentements, discipliné et canalisé toutes les rancunes, associé tous les intérêts, avouables ou non, dans leur ligue et à leur cause. On voyait venir se ranger sous le même drapeau un Rhallys, l'homme qui s'est exprimé dans les termes les plus méprisants à l'égard du roi Constantin, un Gounaris, dont la seule raison d'être sur la scène politique grecque est d'avoir été le serviteur le plus dévoué et le plus passif du même roi Constantin, un Calogéropoulos, qui, tout en protestant de son amitié pour la France, travaillait avec ardeur à ramener à Athènes le souverain et les hommes qui

furent les meilleurs propagandistes de l'influence allemande, un Stratos, transfuge du parti venizéliste, qui transformait ses ressentiments personnels en principes politiques. Un seul des chefs antivenizélistes, M. Dimitracopoulos, refusa de se joindre à la coalition, qu'il qualifia durement de « coalition d'intérêts infâmes », et, ne voulant ni de ce parti-là, ni de celui de M. Venizélos, préféra se retirer de la lutte.

Organisée d'une façon assez nonchalante et maladroite du côté des venizélistes, trop sûrs de la victoire, la campagne électorale fut menée par l'opposition constantinienne avec une minutie singulière. Les dix-huit cents officiers constantiniens qu'il avait fallu chasser de l'armée furent tous utilisés comme agents électoraux. De même tous ceux qui, pour une raison ou une autre, avaient à se plaindre du régime. Dans chaque village, l'un ou l'autre de ces agents venait s'installer pour quelques jours, quelques semaines ou quelques mois. Dans les longues stations au petit *kafeneion* de l'endroit, il racontait ses malheurs personnels, finissait par émouvoir, étalait des arguments plus généraux, et, quand il sentait le terrain conquis, allait poursuivre sa tâche un peu plus loin.

Les principaux arguments de l'opposition étaient les suivants :

D'abord la mobilisation, qui se prolongeait sans fin et qui, d'une manière ou d'une autre, retenait loin de leur famille les jeunes soldats depuis plus de huit années, avec de courts intervalles de démobilisation. Cet argument avait joué un rôle énorme dans les campagnes, et parlait beaucoup plus aux électeurs que les grands thèmes des triomphes diplomatiques.

Autre argument : la vie chère. Évidemment, dans cette recrudescence du prix de la vie, phénomène international, M. Venizélos n'était pour rien. Mais, plus que tout autre, le peuple grec fait remonter volontiers à l'homme au pouvoir toutes les responsabilités et se plaît à exprimer son mécontentement par un acte d'opposition sans prendre la peine d'en mesurer d'avance la portée.

Autre argument encore : les abus commis par quelques hommes du parti venizéliste, hommes politiques, parlementaires ou fonctionnaires. Là, incontestablement, le reproche n'était pas sans fondement. Il est certain qu'il y eut des abus,

des prévarications, dont M. Venizélos ne pouvait, ni directement ni indirectement, être tenu pour responsable, mais qui n'en diminuaient pas moins, de la manière la plus grave, sa position électorale.

Enfin, on ramassait tous les prétextes, bons ou mauvais, et on parvenait même, comme dans l'exemple de la loi agraire, à retourner contre le président du Conseil ceux-là mêmes qui avaient été les bénéficiaires de ses réformes.

Mais tout cela, c'étaient les arguments publics, ceux qui alimentaient les polémiques des journaux, ceux qu'on discutait à haute voix. Il y en avait d'autres, dont on parlait peu, parce qu'ils étaient d'une nature plus particulière, et qui exercèrent une influence plus décisive encore. C'étaient les arguments locaux, ceux qui mettaient en œuvre tel ou tel incident où l'intérêt de quelque village était engagé, ceux qui touchaient à des faits visibles, ceux qui pouvaient soulever et grouper, sur un point déterminé, une corporation ou une classe. C'est ainsi qu'à Ménidi, grosse agglomération rurale de l'Attique, M. Venizélos eut contre lui la presque totalité des électeurs, parce qu'on avait interdit aux paysans de ce village de déboiser les montagnes voisines. Pour eux, la chute de M. Venizélos ne signifiait pas autre chose que la liberté de couper des arbres, et les élections n'avaient pas d'autre effet. Si bien que, dès le lendemain du vote, ils se mirent en route, armés de haches, pour célébrer leur victoire par le massacre d'une forêt. Il fallut de nouveau interdire cette fantaisie dangereuse; et, depuis lors, les électeurs de Ménidi estiment que le nouveau régime ne vaut pas mieux que l'ancien.

A Athènes, la redoutable corporation des cochers de fiacre menait contre M. Venizélos une guerre acharnée. Pourquoi? Parce que le gouvernement venizéliste, désireux de mettre un peu d'ordre dans les rues, avait, conformément à l'usage pratiqué dans toutes les capitales civilisées, établi des règlements de circulation qui prescrivaient aux cochers de tenir leur droite. Ils n'admettaient pas que le « tyran » les obligeât à passer à droite. Ils voulaient passer où bon leur semblait. Et M. Venizélos eut contre lui cette armée tumultueuse et vindicative. Or, là encore, dès le lendemain des élections, on célébra la victoire sur la « tyrannie » par la suppression

des écriteaux qui, à l'entrée des voies principales, portaient l'indication criminelle : *dexia*. Mais ce fut alors un tel désordre, un tel chaos dans la circulation des véhicules, que, sous le poids de la nécessité, il fallut rétablir presque tout de suite le règlement odieux. La joie des cochers d'Athènes ne fut pas moins éphémère que celle des villageois de Ménidi.

Je pourrais multiplier ces exemples à l'infini, raconter comment les marchands de lait se plaignaient d'être « tyrannisés » parce que la police les empêchait de mettre de l'eau dans leur lait; comment les cuisinières et les femmes de chambre d'Athènes participèrent avec ardeur à la campagne contre M. Venizélos, auquel elles reprochaient de maintenir sur le front d'Anatolie la garnison de la capitale; comment les électeurs de Patras votèrent contre M. Venizélos parce qu'une habitante de cette ville avait trop complaisamment et trop librement raconté qu'elle était parvenue à faire mettre en liberté son mari emprisonné, en versant à un magistrat une somme dont elle précisait d'ailleurs le chiffre; comment les avocats d'Athènes se liguèrent également contre le gouvernement venizéliste par opposition au ministre de la justice, auquel ils reprochaient beaucoup de choses. Ces éléments-là, ces éléments à côté, qui ne touchent en rien au domaine politique, sont, dans des circonstances comme celles-ci, des éléments déterminants, qui assurent finalement le succès ou la défaite d'une cause.

Quoi qu'il en soit, tous ces motifs divers sont venus converger vers le même résultat : celui des élections du 14 novembre. Jusqu'à la dernière minute, les manifestations venizélistes s'étaient déroulées dans les rues, sans contre-partie apparente. L'opposition était silencieuse, mais elle avait tenu la partie avec une discipline remarquable, obstruant les bureaux de vote pendant des heures pour lasser la patience des électeurs venizélistes, dont beaucoup, en effet, ne votèrent pas, éteignant volontairement sa certitude du triomphe pour endormir plus sûrement la vigilance des libéraux. Mais on a beaucoup exagéré la duplicité des Athéniens, quand on a raconté, à diverses reprises, que les manifestants venizélistes n'étaient en fait que des royalistes déguisés. Il est certain que quelques incidents de ce genre ont pu se produire, et

j'ai été moi-même témoin de l'un d'entre eux. Mais, dans l'ensemble, il n'est pas douteux que les deux partis ont gardé jusqu'au bout une attitude sincère. Du reste, chacun d'eux disposait de forces suffisantes pour organiser par ses propres moyens des manifestations imposantes sans avoir besoin de l'appui fallacieux du parti opposé. La manifestation gounariste du 7 novembre et la manifestation venizéliste du 11 novembre, en groupant l'une de 20 à 25 000 personnes, l'autre de 30 à 35 000, n'avaient rien de disproportionné avec les forces réelles des partis. L'ensemble de l'agglomération urbaine Athènes-le Pirée restait en majorité venizéliste. Ce sont les suffrages des villages de l'Attique et de la Béotie qui ont assuré l'échec de la liste venizéliste.

Dans le reste du pays, la totalité des suffrages libéraux fut légèrement supérieure à la totalité des suffrages constantiniens; mais la majorité parlementaire passa néanmoins à l'opposition, parce que, si les candidats antivenizélistes élus obtinrent des majorités plus faibles que les élus de l'autre parti, ils furent victorieux dans un plus grand nombre de circonscriptions, ce qui leur assura une majorité parlementaire, qui ne correspondait pas à la majorité réelle du corps électoral.

***

M. Venizélos battu, les vainqueurs se saisirent du pouvoir avec l'appétit qui suit un long jeûne. Tout en protestant de leur dévouement à l'Entente, ils s'empressèrent de remettre en place les hommes de 1916 et 1917. On réinstalla au gouvernement militaire de la place d'Athènes le même officier qui détenait ce poste au moment du massacre des marins français en décembre 1916. On installa dans un des postes de confiance du Ministère des Affaires étrangères un des agents du baron Schenk, et dont le principal mérite était d'avoir servi d'agent de liaison aux heures difficiles, entre la cour d'Athènes et celle de Berlin. Comme par une sorte de défi, on nomma à l'une des plus importantes préfectures de province un homme si compromis dans les relations avec l'Allemagne que le gouvernement français avait dû lui retirer la Légion d'honneur, qui lui avait été décernée antérieurement.

Mais tout cela n'était encore qu'un préambule. Il fallait maintenant préparer la rentrée triomphale du roi lui-même. On organisa donc cette prodigieuse comédie du plébiscite, sur laquelle il ne semble pas que l'opinion occidentale ait été bien éclairée, car, à diverses reprises, j'ai constaté qu'on a vraiment cru, dans quelques milieux, que ce plébiscite représentait, dans une mesure quelconque, une consultation sincère. Or, non seulement elle a manqué de toute espèce de sincérité, mais le gouvernement n'a même rien fait pour en masquer la bouffonnerie. C'était simplement une parade sans portée, destinée uniquement à l'exportation, c'est-à-dire à influencer l'opinion étrangère en lui laissant croire que le peuple grec s'était prononcé. Mais, pour ceux qui ont été témoins de cette journée plébiscitaire, et qui, comme j'ai essayé de le faire, en ont suivi toutes les péripéties, il n'est pas douteux qu'on ne peut, à aucun degré, en tenir compte.

Tout d'abord, le décret royal relatif au plébiscite et la circulaire du Ministre de l'Intérieur qui en précisait les détails sont des documents qui suffiraient, à eux seuls, à montrer à quel point cette consultation fut peu sérieuse. Nous y voyons, par exemple, que chaque électeur pouvait voter dans l'endroit où il se trouvait, sans qu'il y eût par conséquent aucune possibilité de vérifier ses droits civiques. Tout au plus, les commissions électorales pouvaient-elles exiger de ceux qui se présentaient la garantie du serment; mais, comme le faux serment est, il faut bien, hélas! le reconnaître, une chose fort répandue en Grèce, presque normale, et qui ne trouble en rien la conscience de ceux qui le prêtent, la précaution des commissions électorales ne pouvait offrir qu'une garantie relative. D'ailleurs, tous ceux qui, non inscrits sur les registres électoraux, se présentaient aux urnes avec des papiers militaires en règle, ou mieux encore, même sans papiers, mais vêtus d'un uniforme militaire, étaient admis à voter, sans aucune vérification complémentaire. Enfin le bulletin pouvait être mis ou non sous enveloppe. Quant aux urnes, elles pouvaient être, dit la circulaire ministérielle « fabriquées avec n'importe quelle matière et de n'importe quelle façon ». Ce dernier point était sans doute d'une importance particulière aux yeux du ministre, car il y revenait une seconde fois à la fin

de sa circulaire : « Nous ajoutons, disait-il, que peuvent tenir lieu d'urnes, en dehors de celles employées pour les élections législatives et municipales, toutes sortes de boîtes fabriquées de n'importe quelle façon. »

Avec des instructions qui laissaient une aussi grande place au zèle et à l'ingéniosité des autorités administratives et militaires, le scrutin allait naturellement prendre un caractère tout particulier. Le préfet d'Achaïe, allant jusqu'à la conclusion logique de cette méthode, n'hésita pas à avertir ses administrés que ceux d'entre eux qui émettraient ouvertement un vote négatif ou feraient de la propagande dans ce sens se rendraient coupables d'insurrection contre leur roi légitime et s'exposeraient en conséquence aux rigueurs du code pénal.

Mais ce qu'il fallait assurer, ce n'était pas seulement une majorité en faveur du retour du roi Constantin, chose facile puisque les venizélistes avaient décidé de s'abstenir; il fallait aussi que le nombre des votants fût assez grand pour que le plébiscite pût être présenté à l'opinion publique européenne comme l'expression unanime du peuple grec. On eut donc recours aux moyens les plus divers pour grossir démesurément le nombre, sinon réel, du moins apparent, des votants. Par ce qui s'est passé à Athènes, où le vote eut vraiment un caractère vaudevillesque, on peut juger ce que dût être le plébiscite dans les campagnes. De l'enquête que j'ai faite et des témoignages que j'ai recueillis se dégagent des impressions et des faits dont voici quelques exemples.

Plusieurs jours avant le vote on exerçait les soldats dans les casernes, de manière à les amener aux urnes comme à une parade. Aucun d'eux n'eut la liberté d'être absent et aucun d'eux, il faut le dire franchement, n'eut la liberté de son vote. Ils reçurent des bulletins pliés et les déposèrent dans les urnes sous les yeux de leurs chefs. Quand ils venaient voter isolément, ayant à la main un bulletin fermé sur le contenu duquel on pouvait avoir quelque doute, le président de la commission électorale n'hésitait pas à ouvrir ce bulletin avant de le déposer dans l'urne, afin de vérifier si le suffrage n'était pas contraire aux ordres donnés. Dans l'une des sections d'Athènes, un aviateur protesta énergiquement contre

ce procédé et demanda au président de la commission en vertu de quel droit il se permettait d'ouvrir les bulletins avant de les déposer dans l'urne, à quoi le président répondit en riant : « Croyez-vous vraiment que nous allons mettre des bulletins dans les urnes sans les avoir ouverts auparavant? » Le malheureux aviateur fut finalement conduit au poste de sa caserne, car, outre la protestation dont il s'était rendu coupable, il avait commis le crime de voter *non*.

Il est inutile, sans doute, d'ajouter que, dans toutes les sections, les nombre de bulletins trouvés dans l'urne dépassa démesurément le nombre des votants. On craignait, en effet, que la note des puissances, connue à Athènes dès l'avant-veille du scrutin, n'influençât les électeurs, et, dans cette crainte, il était nécessaire, pour atteindre le but que l'on poursuivait, de bourrer de bulletins constantiniens des urnes qui se prêtaient d'autant mieux à cette pratique qu'elles étaient, selon les conseils du ministre de l'Intérieur, « fabriquées de n'importe quelle façon ». La précaution n'était pas inutile. Il est certain que la note des puissances a eu sur beaucoup de constantiniens pondérés et réfléchis une réelle action, et qu'en fait, malgré les chiffres hyperboliques publiés par le gouvernement, le nombre réel des votants du 5 décembre a été, dans l'ensemble, inférieur, non seulement au nombre total des votants du 14 novembre, mais même simplement au nombre des suffrages donnés aux candidats constantiniens. Voici, à ce sujet, un exemple caractéristique. Dans une section athénienne, où l'on avait compté, le 14 novembre, 980 votants, il n'y en eut, en réalité, le 5 décembre, que 240, chiffre très sensiblement inférieur à celui qu'avait obtenu l'opposition, dans la même section, aux élections législatives. Bien entendu, ce chiffre de 240 n'est pas celui qui fut avoué par la commission électorale et annoncé dans la proclamation du résultat. Mais c'est celui qui fut certifié par le président de cette commission à l'un de ses amis, de qui je tiens l'anecdote. On peut dire, sans doute possible, que si le scrutin avait été rigoureusement sincère, effectué avec une loyauté absolue, et surtout si les électeurs grecs avaient tous eu connaissance de la note de l'Entente et des menaces qu'elle faisait peser sur la Grèce, les résultats eussent été bien différents.

En ce jour mémorable du 5 décembre, il y eut une catégorie de gens pour lesquels le vote représenta un travail fort absorbant. Le soir, sur la place de la Constitution, dans un groupe de constantiniens qui se faisaient les uns aux autres le récit de leurs exploits de la journée, l'un se vantait à haute voix d'avoir voté neuf fois, un autre quatorze fois. Ils n'ajoutaient pas, et personne d'ailleurs ne songeait à le leur demander, s'ils avaient chaque fois prêté le serment prévu par la circulaire ministérielle. Le ministre d'Angleterre procéda, dit-on, de son côté, à une expérience amusante, qui, lorsque les résultats en furent connus, mit tout Athènes en gaieté. Il envoya dans les diverses sections de vote des gens à lui, et qui n'avaient, ni les uns ni les autres, le droit de prendre part au scrutin. Partout, sauf dans une seule section, présidée par un venizéliste, on les accueillit sans difficulté, sans rien leur demander, et ils purent tous voter à leur aise, chacun dans plusieurs bureaux.

A Salamine, on fit voter des enfants de huit ans; au Phalère, les cadets de la marine, âgés de dix-sept ans. Enfin, voici un dernier fait, qui n'est pas, je pense, le moins éloquent. Vingt officiers venizélistes décidèrent, pour se rendre compte de la sincérité du scrutin, d'employer le moyen suivant. Ils prirent chacun un bulletin sur lequel ils écrivirent : *ochi* (non), ils se rendirent ensemble à la même section et déposèrent ensemble leur vingt suffrages négatifs. A la proclamation des résultats le président annonça triomphalement qu'il n'avait été trouvé dans l'urne aucun *ochi*. L'expérience, comme on le voit, était concluante.

Par ces quelques exemples, on peut se représenter ce qu'a été en réalité le plébiscite du 5 décembre. Personne, et vraisemblablement pas même ceux qui l'ont organisé, ne l'a pris au sérieux, car pour tous il ne s'agissait que de dérouter, plus ou moins, l'opinion européenne. Si l'on songe en effet que le parti venizéliste tout entier s'est abstenu, et qu'en outre le parti socialiste, qui avait voté avec l'opposition aux élections législatives, avait décidé, cette fois, de s'abstenir lui aussi, il était mathématiquement impossible que le roi Constantin pût obtenir plus de la moitié des suffrages. Jamais le vieux proverbe : « Qui veut trop prouver ne prouve rien »

n'a été mieux applicable qu'en cette occasion, et, pour avoir voulu faire croire à un mouvement unanime du peuple grec, le gouvernement hellénique n'est parvenu qu'à mettre en lumière l'excès de son zèle constantinien.

***

La restauration de l'ancien régime devait, dans la pensée des nouveaux ministres, être si complète que tous les événements survenus entre le départ du roi, en juin 1917, et les élections du 14 novembre 1920, étaient considérés comme inexistants. M. Rhallys, le premier président du Conseil après la chute de M. Venizélos, se présentait, non pas comme le successeur de ce dernier, mais comme le successeur immédiat de M. Zaïmis, le président du Conseil de juin 1917. Dans l'intervalle, la nuit. De ce qui avait pu être fait et dit pendant ces trois années, on voulait tout ignorer. Tactique absurde, d'ailleurs, puisqu'il aurait fallu, en ce cas, renier tous les traités signés par M. Venizélos, y compris ceux qui avaient donné à la Grèce la Thrace et Smyrne.

On finit par le comprendre. M. Rhallys fut morigéné par ses amis pour sa politique dangereuse. Et, en dernière analyse, il fut convenu qu'on accepterait l'héritage de M. Venizélos en matière de politique extérieure, qu'on ne repousserait rien de ce qu'il avait fait dans ce domaine, mais qu'en matière de politique intérieure on s'acharnerait à tout détruire. Ce qui fut fait. Tous les fonctionnaires, professeurs, instituteurs, magistrats, qui avaient été nommés par le gouvernement venizéliste furent, les uns purement et simplement destitués, les autres nommés de nouveau pour bien marquer que leur nomination précédente était considérée comme nulle. Tous les officiers germanophiles, chassés de l'armée par M. Venizélos, furent réintégrés d'office, avec, naturellement, des rappels de solde pour le temps pendant lequel ils avaient été privés de leur emploi. Tout fut bouleversé. La paisible société d'archéoogie elle-même fut le théâtre d'une lutte violente, qui se termina par l'expulsion de tous les éléments coupables de n'avoir point été persécutés par le « tyran ». A la Banque Nationale, le gouverneur général, M. Zaïmis, fut déposé

brutalement par la volonté du gouvernement, parce qu'il refusait de livrer les réserves de billets confiés à sa garde et dont les règlements lui faisaient un devoir de ne point se dessaisir sans l'autorisation de la Commission financière internationale. Bref, au bout de quelques semaines, le désordre était si complet qu'il n'y avait plus d'espérance de l'enrayer.

Depuis lors, cet état chaotique n'a fait que s'accentuer et, de quelque côté que l'on se tourne, on ne voit que des ruines accumulées. Il n'y a peut-être pas d'exemple, au cours de l'histoire, d'un peuple qui se soit suicidé si joyeusement, malgré les avertissements, qui ne lui ont pas manqué, et de la décomposition presque instantanée d'une situation exceptionnellement brillante.

Dans le domaine de la politique extérieure, c'est-à-dire dans le domaine où la coalition antivenizéliste proclamait sa volonté de maintenir la direction donnée par M. Venizélos, le terrain perdu est déjà immense : l'Épire du Nord et le Dodécanèse, promis à M. Venizélos, mais qu'il n'est plus question de donner à la Grèce constantinienne; le traité de Sèvres unanimement renié et virtuellement aboli; l'évacuation de l'Asie Mineure inévitable; la Thrace contestée, et destinée sans doute elle aussi, à échapper aux mains défaillantes de la Grèce. Bien plus : l'isolement diplomatique, le blocus financier, les liens qui unissaient la Grèce aux puissances occidentales désormais brisés; et, en particulier, l'alliance avec la Yougoslavie plus qu'à demi compromise. Au total, une triple menace : une menace turque contre Smyrne et contre Andrinople; une menace bulgare contre Cavalla et la Thrace occidentale; une menace yougoslave contre Salonique. Et, en face de tant de dangers, une Grèce désunie, découragée, désemparée, vidée de tout son sang par la guerre d'Anatolie, et ruinée par une politique financière qui touche au délire.

Avec une habileté presque inexplicable, M. Venizélos était parvenu à maintenir les finances, le crédit et le change grecs à un niveau anormal. Tant qu'il fut au pouvoir, la drachme grecque dominait très sensiblement, non seulement la monnaie des pays balkaniques, mais même la lire italienne, même le franc français. Sans doute, il y eut, à cette époque, des fluctuations dans le change, mais elles ne dépassaient

jamais certaines limites, et à aucun moment on n'assista aux soubresauts et à l'espèce d'affolement qui suivirent les élections du 14 novembre. A la veille de ces élections, le franc français ne valait à Athènes que 63 lepta (au lieu de 100 au pair). Dès le lendemain de la consultation électorale, le chute de la drachme amenait, en quelques jours, le franc à 80 lepta. Puis, avec des périodes de ralentissement ou d'accélération, mais sans aucun relèvement, la drachme s'est graduellement effondrée, sans que rien, ni les menaces gouvernementales, ni les efforts de la Banque Nationale, ni les mesures de contrôle, ni le resserrement de l'exportation monétaire, n'ait pu faire un contrepoids effectif à cette dépréciation. Si bien qu'en ces derniers temps, le franc français oscillait, à Athènes, entre 202 lepta, cours officiel, et 212, cours du marché libre.

Naturellement, avec un change si déprécié, la vie a renchéri, le commerce s'est trouvé paralysé, le pays souffre dans tous ses organes. C'est qu'en effet la Grèce, à l'exception de ses huiles, de ses raisins secs et de ses tabacs, n'exporte rien. Elle tire toute sa subsistance de l'étranger : matières premières, produits alimentaires, articles manufacturés. C'est donc pour elle, au point de vue économique, une question de vie ou de mort, que d'avoir un change favorable, puisque la moindre hausse des devises étrangères, en augmentant d'autant le prix des produits importés, augmente inévitablement le prix de la vie et, par suite, la crise commerciale.

Cette crise commerciale est devenue si évidente et si profonde qu'on n'en peut plus dissimuler les effets sur l'opinion publique. A tous les maux occasionnés par le marasme économique s'ajoute le mécontentement qui résulte de la prolongation de la mobilisation et de la guerre. Le public constate qu'aucune promesse n'a été tenue, qu'aucune espérance n'a été réalisée. Il constate que la coalition antivenizéliste lui avait promis la prompte reconnaissance du roi par les puissances étrangères et qu'à l'heure actuelle cette reconnaissance est plus problématique que jamais. Il constate qu'on lui avait promis l'abaissement du prix de la vie, et qu'à l'heure actuelle la vie est sensiblement plus chère que sous le régime venizéliste, alors que dans tous les autres pays du monde les prix tendent au contraire vers une baisse lente, mais

régulière. Il constate qu'on lui avait promis la paix intérieure, et la réconciliation des partis, et que jamais le pays n'a été plus déchiré par les divisions et les haines. Il constate qu'on lui avait promis la démobilisation immédiate et totale, et qu'au contraire on a rappelé sous les drapeaux toute une série d'anciennes classes déjà libérées. Il constate enfin qu'on lui avait promis un régime de tolérance et de liberté, et que jamais l'intolérance n'a été plus pesante, puisqu'il suffit d'exprimer dans un journal, sur la question dynastique, un point de vue contraire à celui du gouvernement, pour être immédiatement jeté en prison, comme cela est arrivé à l'ancien gouverneur de Chios, M. Papandréou, ou encore qu'il suffit de se dire républicain pour être aussitôt arrêté et poursuivi sous l'inculpation de haute trahison, comme cela est arrivé, en février dernier, à sept personnalités politiques, aussi respectables par leur caractère que par leur passé. Dès lors, comment s'étonner que le mécontentement fermente de tous côtés, aussi bien à Athènes, redevenue tout entière venizéliste, qu'à Patras, siège électoral de M. Gounaris, dont le maire faisait, il y a quelques mois, le voyage d'Athènes, uniquement pour déclarer au gouvernement que, si la situation ne changeait pas à bref délai de fond en comble, il fallait considérer Patras et l'Achaïe comme perdus pour la coalition constantinienne? Comment s'étonner que les mêmes signes de colère éclatent à la fois en Crète, qui est, à l'heure actuelle, en état d'insurrection ouverte, dans les Cyclades, que la paralysie du commerce appauvrit et affame, à Corfou, citadelle théotokiste qui attendait la baisse du prix du pain, et qui s'insurgea si nettement contre les derniers décrets de mobilisation que, dans toute l'île, personne ne répondit à l'appel, les Corfiotes se contentant de déclarer que, puisque l'un des leurs était ministre de la Guerre, c'était bien le moins que ses compatriotes fussent dispensés de répondre à l'ordre de mobilisation?

Enfin, comme pour mettre le comble à tant de déceptions, la guerre d'Asie n'a abouti qu'à un échec. Trois offensives successives n'ont pas pu briser la résistance ottomane, et elles ont causé à l'armée hellénique des pertes relativement énormes. Là encore, la comparaison avec la méthode venizéliste ne tourne pas à l'avantage du nouveau régime. M. Veni-

zélos faisait la guerre avec le minimum de sang et le maximum de diplomatie. Il obtenait beaucoup en échange de sacrifices minimes. Ses successeurs font au contraire la guerre avec le maximum de sang et le minimum de diplomatie. Beaucoup de morts, beaucoup de sacrifices, beaucoup de dépenses, pour des résultats diplomatiques à peu près nuls, ou, pis encore, pour des résultats désastreux.

***

Au milieu de tant de ruines, le seul auteur responsable de la catastrophe, le roi Constantin, reste impassible. Il semble que rien de tout cela ne l'intéresse. Deux préoccupations seulement le dominent : la consolidation de son trône et l'augmentation de sa liste civile. Il ne mesure la valeur d'un gouvernement qu'à son point de vue personnel : pour lui, le meilleur gouvernement n'est pas celui qui gèrera le mieux les intérêts nationaux, qui améliorera la situation économique, qui assurera l'apaisement et la prospérité du pays : c'est celui qui parviendra à le faire reconnaître par les puissances. Il s'en est ouvert très nettement à M. Gounaris lui-même, en le mettant en demeure d'obtenir cette reconnaissance tant souhaitée, et en ajoutant que si ce gouvernement ne réalisait pas ses espérances sur ce point, il n'hésiterait pas à faire appel à un cabinet plus sympathique à l'Entente. Et il en désignait déjà le chef, M. Sterghiadis, qui, consulté en effet, promit, dit-on, de faire loyalement l'essai d'une négociation avec les puissances, mais ajouta qu'en cas d'échec il ne resterait plus d'autre solution à la crise que l'abdication du roi. Le souverain aurait jugé l'enjeu un peu gros, et les conversations en seraient restées là. Plus récemment, elles auraient été reprises, si l'on en croit certains bruits, mais surtout parce que M. Sterghiadis paraît avoir beaucoup atténué son intransigeance et avoir accentué son loyalisme à l'égard du roi et de la dynastie.

Si le roi tient tant à son trône, ce n'est pas seulement par amour de la gloire et du pouvoir. C'est aussi pour des avantages d'un ordre plus utilitaire. Quand il revint à Athènes, les premiers mots qu'il adressa à M. Rhallys furent pour

réclamer l'arriéré de sa liste civile. M. Rhallys lui ayant répondu que cet arriéré lui serait versé sans délai, mais défalcation faite des sommes versées pour le même objet au défunt roi Alexandre, puisqu'on ne pouvait admettre le paiement simultané de deux listes civiles, le roi répliqua qu'il exigeait la totalité, et que, ne reconnaissant pas son fils Alexandre comme roi légitime, il ne pouvait accepter que les sommes reçues par lui vinssent en déduction de celles qu'il estimait lui êtres dues. Il fallait s'incliner. D'ailleurs, cet arriéré ne constituait encore qu'une partie de ses réclamations. Il présenta ses notes d'hôtel de Lucerne, il fit entrer en ligne de compte ses propriétés d'Achaïe, mises sous séquestre, et dont les revenus, par conséquent, ne lui avaient pas été servis. Il fallut tout payer. Quelques mois plus tard, il posait de nouveau la question de la liste civile, et, alléguant que l'ancien chiffre était insuffisant, demanda qu'il fût triplé, indépendamment, bien entendu, de tout ce qu'il avait fallu faire pour la reine mère, pour le diadoque, pour la dot des princesses, pour la réfection des palais royaux, etc. Quand il vint à Smyrne l'an dernier, pour « électriser les troupes par sa présence », suivant ses propres expressions, il accorda une entrevue à un journaliste anglais. Sollicité de faire connaître ses impressions, à un moment où la Grèce allait jouer en Asie une partie décisive, où tout l'avenir de la nation était en jeu, où le peuple attendait avec anxiété la victoire définitive qui devait fonder la Grande Grèce, on pouvait penser que le roi avait d'autres soucis que l'augmentation de sa liste civile. Non. Il ne parla ni de la victoire possible et espérée, ni de la guerre, ni des souffrances du peuple, ni de l'avenir du pays. Il avoua à son interlocuteur son grand sujet de contentement. C'est que sa liste civile allait être portée à 3 300 000 drachmes. Et il s'étendit avec complaisance sur l'emploi qu'il comptait faire de cette somme : tant pour lui, tant pour ses frères, tant pour ses domestiques. Ces déclarations, qui dévoilaient, à une heure si critique, le fond imprévu de l'âme royale, furent accueillies à Athènes avec une telle consternation que la presse royaliste, refusant d'y croire, exigea du gouvernement un démenti immédiat et formel. Le démenti était impossible. On sollicita le journaliste anglais pour qu'il déclarât s'être

trompé et avoir dénaturé les paroles du souverain. Le journaliste refusa et donna de nouvelles précisions, qui ne firent que confirmer les précédentes.

Alors que la Grèce agonise sous les charges financières, cette sorte de gaspillage, dont on pourrait donner tant d'autres exemples, n'a pas contribué à fortifier le prestige du roi. J'ai entendu plus d'une fois des Athéniens faire, avec amertume, sur ce point particulier, la comparaison des deux régimes. Un seul détail suffira : quand, après la mort du roi Alexandre, l'amiral Coundouriotis fut nommé régent, la Chambre prescrivit que l'amiral exercerait ces fonctions gratuitement; quand, après les élections, la régence fut remise entre les mains de la reine mère, elle demanda et reçut 300 000 drachmes pour avoir exercé ces mêmes fonctions pendant moins d'un mois.

***

Quand on l'examine dans son ensemble, le tableau de la Grèce constantinienne apparaît d'autant plus noir que la Grèce venizéliste avait fait naître plus d'espérances. C'est le contraste des deux situations qui provoque les impressions les plus pénibles. Ceux qui suivaient avec tant de sympathie l'évolution de ce jeune peuple vers un ordre de choses qui lui eût donné une grande place en Europe, qui eût fait de lui le régulateur de l'évolution orientale, qui l'eût associé aux plus grandes puissances, et qui, au point de vue intérieur, lui eût donné un essor, une force et une harmonie qu'il n'a pas connus depuis le monde antique, se sentent découragés, désespérés devant l'écroulement de tant de rêves dont la plupart touchaient déjà à leur réalisation. Aux immenses espoirs qui prenaient forme sous la main habile et vigoureuse de M. Venizélos, nous avons vu succéder, en quelques heures, un régime de terreur, d'abdication, de guerre civile, où il semble que tout sombre, même le patriotisme le plus élémentaire. Tous nos amis sont traqués, tous les éléments germanophiles relèvent la tête et reprennent de l'assurance, tout ce qui nous est cher est bafoué, tout ce qui nous est hostile est mis en honneur. Les expressions en usage dans les milieux de la cour et dans l'entourage du roi pour parler de la France,

de l'Angleterre et de l'Italie sont d'une telle grossièreté qu'il serait impossible de les reproduire ici. Faut-il rappeler encore tant de faits connus : le portrait de la reine Sophie, sœur de Guillaume II, accroché, le lendemain des élections, aux murs de la maison de M. Venizélos, pour bien marquer le triomphe de l'Allemagne sur l'Entente; la même reine Sophie déclarant que la restauration de son mari n'était que le prélude de celle de son frère; tous les professeurs francophiles nommés par M. Venizélos, chassés de l'Université d'Athènes; le portrait du roi Constantin en uniforme de maréchal allemand exposé dans les magasins de la capitale; la presse constantinienne répétant à chaque occasion que si on avait jeté à la mer les Français et les Anglais, en décembre 1916, on était prêt à recommencer; le chant populaire où l'on parla de massacrer, sous la conduite du roi Constantin, les Français, les Anglais et les Italiens, devenu une sorte d'hymne national chanté, braillé et applaudi pendant des mois; des fonctionnaires disant ouvertement à nos compatriotes : « Nous nous f... de la France! »; la fête nationale française du 14 juillet passant inaperçue, sans un seul drapeau aux fenêtres, tandis qu'il était d'usage, au temps de M. Venizélos, de la célébrer presque à l'égal de la fête grecque; notre Ligue franco-hellénique, qui comptait plus de 6 000 membres, disloquée par des démissions innombrables, provenant surtout de fonctionnaires terrorisés à la pensée qu'on pût les soupçonner de quelque sympathie pour la France?

Sans doute, tout cela n'aura qu'un temps. Les désillusions, déjà si profondes, amèneront une réaction. Le régime actuel n'est pas stable, parce qu'il est basé sur une popularité factice, qui s'effrite au contact des faits. Mais, quand le réveil viendra, le mal sera accompli, et, en cette matière plus qu'en toute autre, les fautes commises sont souvent irréparables. Ce sera d'ailleurs la juste rançon de la défaillance. Tout peuple doit comprendre qu'il ne peut pas frapper ses meilleurs amis sans en recueillir, en fin de compte, quelque préjudice. Plus vite il reconnaîtra son erreur, et plus vite le préjudice cessera.

CHARLES VELLAY

L'AMOUREUSE AVENTURE

DE

MADEMOISELLE DE PRÉFAILLES[1]

IV

On dit que le prisonnier s'accoutume à son cachot; en rentrant dans mon couvent, j'éprouvai quelque chose de ce sentiment. J'y trouvai je ne sais quoi de familier qui m'accueillait. Sans doute était-ce un effet de l'accablement où j'étais : l'âme qui a trop souffert se refuse à souffrir davantage; il y a comme une force obscure qui l'incline à plier son humeur à la nécessité.

Je demeurai plusieurs jours dans cette sorte d'insensibilité; je la prolongeais de mon mieux, en fuyant toute compagnie, en évitant les marques d'amitié ou de compassion qu'on voulait me donner, en un mot tout ce qui pouvait réveiller ma souffrance. Je demeurais sur ma chaise, un livre sur mes genoux, les yeux aux fenêtres, comme une statue de la langueur et de l'indifférence.

Environ dix jours après mon retour au couvent, je reçus un billet de madame de Tressans. Elle me disait qu'elle avait travaillé pour moi, et qu'elle espérait que je serais contente.

Elle vint le surlendemain; d'abord que je la vis, son visage aimable et fin me promit la joie que j'attendais. Mais, tout en me caressant, elle me regardait sans rien dire, avec un amusement un peu malicieux. Enfin je n'y tins plus, je lui demandai

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juillet, 1er août et 15 août 1922.

si elle n'avait point eu de nouvelles de M. d'Amblémont. « Oui-da, je vous attendais là, dit-elle; tout le reste ne compte guère, n'est-ce pas? Comme ils s'aiment! » ajouta-t-elle, en se parlant à elle-même. J'étais suspendue à ses lèvres et à ses yeux; il passa dans ceux-ci une joie véritable, et pour la première fois je compris qu'il y avait en elle une bonté naturelle qui s'accommodait avec l'esprit d'intrigue, qui le contrariait peut-être quelquefois, mais qui lui servait d'excuse et de récompense. Elle m'apprit donc qu'elle avait réussi à connaître la retraite de mon mari. Il s'était réfugié à Bouillon, petite ville assez proche de la frontière, qui était le siège d'une principauté; il y demeurait chez un de ses amis, qui était lui-même fort ami du gouverneur de la place; en sorte qu'il avait pu s'assurer la liberté de communiquer avec sa mère, et d'être ainsi tenu au courant de ce qui se passait à Paris. Madame de Tressans ne voulut point me dire comment elle avait eu connaissance de ces choses; mais elle mit le comble à ma gratitude en ajoutant que, si je voulais écrire à mon mari, elle trouverait des gens sûrs pour lui faire parvenir les lettres.

Je ne savais comment la remercier. Elle put juger du moins à mes larmes de l'étendue de ma reconnaissance. C'était la première fois depuis si longtemps que j'en versais de douces; je ne cherchai point à les retenir.

« Allons, remettez-vous, ma mignonne! dit-elle; j'ai encore quelques petites choses à vous apprendre. » Elle me dit alors qu'elle s'était fait instruire de tout le détail du procès; que l'affaire était trop engagée pour qu'il y eût quelque chance de l'arrêter; qu'elle s'était heurtée à des influences qu'on ne pouvait vaincre. Je ne devais point désespérer pourtant; au contraire elle avait fort bon espoir, quand on irait devant les juges d'appel.

Je ne compris qu'une chose, c'est que mes épreuves n'étaient pas près de finir. Mais l'idée que je pourrais désormais les partager avec mon mari, suffisait à me les rendre supportables: je me sentais tout le courage du monde...

Enfin, madame de Tressans tira sa montre et me dit: «Marie-Anne, je n'ai plus que quelques instants à vous donner : je pense que vous serez contente d'en profiter pour écrire un billet à M. d'Amblémont? — Ah! Madame, dis-je en rougis-

sant, je vous remercie; mais je crois que vous emporterez même plus d'un billet... — Et comment cela? dit-elle. — C'est que j'ai commencé d'écrire à mon mari tous ces jours passés, cela fait déjà un gros paquet... C'était pour soulager mon cœur; il y a là beaucoup de folies peut-être, mais j'imagine qu'il les lirait sans déplaisir. — Je le crois aussi, fit-elle en riant; donnez-moi vite tout cela. »

Quand je rentrai dans ma chambre, il me sembla que ma vie était changée. Même s'il ne devait être suivi d'aucun bon succès, le zèle de madame de Tressans m'était à lui seul une consolation bien douce. Celle qui a jamais connu l'horreur de se sentir seule au monde me comprendra.

Il me fallut attendre trois longues semaines pour avoir une réponse de mon mari. Enfin, un jour, l'abbesse me fit remettre une boîte de friandises, qui venait d'arriver, de la part de madame de Tressans. Je l'ouvris, j'y trouvai une lettre; la suscription était à une personne que je ne connaissais point, mais je distinguai sans peine le caractère... On devine avec quel tremblement je rompis le cachet.

Mon mari commençait par faire allusion à ce que je lui avais écrit, à toutes les folies qui avaient passé de mon cœur dans ma plume, et dont je n'avais pas eu le temps de m'excuser; il m'en remerciait avec une sorte d'attendrissement. Puis il me racontait avec plus de détail comment il n'avait pu s'empêcher de rompre la promesse faite à Fagnières, et de suivre la chaise qui m'emmenait, sous des habits de villageois; comment il avait perdu ma trace, ayant passé de nuit à Noisy, sans s'arrêter; comment enfin il avait dû s'enfuir, sous la menace d'une prise de corps. Puis il en venait aux traitements que j'avais subis; il frémissait de son impuissance à m'en venger, et il semblait se reprocher comme autant de crimes les avanies que j'avais reçues de mon oncle et des autres. Pour le procès, il déclarait ne point s'en occuper; il savait à l'avance que tout était perdu. Il continuait ainsi :

Si vous aviez pu voir comme moi, Marie-Anne, tout ce que l'ingratitude et la lâcheté des hommes ajoutent à la rigueur des circonstances, vous ne seriez point surprise que je ne puisse partager vos espérances. Je suis accusé, je suis malheureux : il suffit,

je n'ai plus que des ennemis. Tous les services que j'ai rendus, toutes les amitiés que j'ai observées — et sur ce point-là comme sur celui de l'honneur, je puis dire que j'ai été religieux jusqu'au scrupule — tout cela ne compte plus de rien. On me laissera condamner sur des preuves dérisoires, quand elles ne seront pas forgées de toutes pièces; on n'y regarde pas plus que pour le dernier des manants; aujourd'hui, je suis sans crédit, demain je serai sans ressources, et peut-être sans patrie. Pour moi, je n'ai garde de m'en plaindre : il y a beau temps que je sais qu'il ne faut pas plus attendre de la justice des hommes que de celle de la Providence, et l'estime de moi-même me tient lieu de tout le reste. C'est pour vous, ma chère Marie-Anne, que je ressens cruellement la rigueur d'une telle destinée. Vous n'avez écouté qu'un cœur généreux jusqu'à la folie; vous étiez trop jeune pour compter avec les obstacles qui nous attendaient : c'était à moi de le faire. Pardonnez-moi donc, Marie-Anne; ou plutôt, car je vous connais trop pour penser que vous me gardiez mauvais vouloir — oubliez-moi. La vie peut vous sourire encore; vous n'avez pas dix-sept ans, vous êtes la maîtresse de votre conduite, et tout à l'heure de votre fortune : renoncez à partager ma triste destinée. C'est le vœu de tous les vôtres, et je dirais c'est le mien, si j'étais sûr que vous l'entendissiez comme je fais. Ah! ne me dites pas qu'il vous en coûte trop, que vous ne sauriez le souffrir; il le faut pourtant, ce sera la fin de vos épreuves et de mes remords. J'ai songé plus d'une fois à me faire appréhender et à subir ma sentence; je n'attends encore qu'un mot de vous pour le faire, et je vous supplie de le prononcer. Si vous ne le vouliez point, je devrais chercher quelque autre moyen de vous rendre libre...

Hélas! disait-il en terminant, *je suis las d'une vie qui ne semble faite que pour connaître les traverses et les déboires. Partout où j'ai tenté la chance, elle m'a déçu. Il ne me reste même plus la ressource de mourir pour le service du Roi. Je mourrai donc n'importe comment, sans gloire et sans douceur, mais au moins sans déshonneur...*

Je ne puis dire dans quels tourments me jeta cette lettre, dont j'avais attendu tant de consolation. Sans doute, je ne pouvais rien souhaiter de plus noble et qui rendît un son plus fier. Sans doute aussi le conseil que me donnait M. d'Amblémont

marquait l'amour le plus désintéressé de soi-même. Mon mari n'avait d'autre pensée que de se sacrifier pour mon bonheur : mais, en vérité, croyait-il pouvoir l'assurer ainsi? Je ne lui demandais pas de l'héroïsme; je lui demandais, plus humblement, de l'amour... A tous les appels de ma tendresse, à tous mes élans, à toutes mes extravagances, je cherchais vainement la réponse que mon cœur eût souhaitée. Avait-il fait taire son amour par une délicatesse excessive? Oui, je croyais le voir; mais pourquoi ne s'était-il pas trahi davantage? Oh! comme il m'avait mal comprise! Et puis, me disais-je, eût-il paru si pressé de quitter la vie si elle eût été remplie pour lui, comme elle l'était pour moi, par une passion qui faisait compter tout le reste pour rien? Il fallait donc que je fusse bien peu de chose à ses yeux... Il parlait de la chance qui l'avait toujours déçu : ne lui avait-elle pas souri au moins une heure? Si malheureux que fût notre amour, le comptait-il parmi les déboires et non parmi les bénédictions de son existence? Ah! qu'on ne m'accuse pas d'un raisonnement subtil; il me semble que tous les vrais amants me comprendront... Enfin, cette lettre m'accablait d'une sorte de déception dont je n'étais pas la maîtresse, et je restais là, incapable de faire autre chose que de verser des larmes. Pourtant je parvins à me remettre; j'appelai la sœur Angélique pour lui demander si la personne qui avait apporté la boîte était partie; elle me dit que non, je la fis prier de demeurer encore un instant. Je relus la lettre de M. d'Amblémont; je n'y vis plus qu'une chose, à savoir qu'il était seul, découragé, malheureux; je pris la plume et je lui écrivis à la hâte à peu près ce qui suit :

O mon cher époux, est-il vrai que vous vouliez mourir? N'est-il rien qui puisse vous aider à supporter vos épreuves, rien qui vous fasse désirer de les voir finir heureusement, et pour tout dire, ne savez-vous pas que je vous aime? Que je vous aime encore plus d'être persécuté, et de l'être à cause de moi; que je vous aime pour vos amis et pour vos ennemis; que je vous aimerai sans crédit, sans ressources, sans patrie s'il le faut, partout et toujours, parce que c'est vous que j'aime? Souvenez-vous de ce que vous me disiez sous les arbres de Fagnières, il y a quelques semaines; ne sommes-nous pas à jamais l'un à l'autre, et si les hommes

réussissaient par hasard à nous séparer, empêcheraient-ils nos âmes de rester unies? Vous me dites que l'estime de vous-même vous tient lieu de celle du monde; si vous y joignez celle de votre femme, qui ne vous manquera jamais, tous vos désirs ne sont-ils pas comblés? Écoutez-moi, ce n'est plus une enfant qui vous parle, la souffrance m'a fait vivre en peu de temps toute une vie; c'est une femme qui vous exhorte et qui vous conjure de ne pas désespérer. Je sais que les choses ne sont pas à l'extrémité que vous pensez; je sais surtout, que s'il fallait qu'elles y vinssent, vous garderiez les seuls biens qui doivent vous être chers au monde : votre honneur et votre amour.

Pour ce qui est de moi, ne vous tourmentez pas. Je suis contrainte, il est vrai, mais on me traite fort bien, et ce n'est presque plus une prison, depuis que j'ai l'assurance d'avoir de vos nouvelles et de vous donner des miennes. Ne me parlez donc plus de remords; c'est un langage que je n'entends guère, et qui, si je l'entendais, ne me donnerait que du déplaisir. Je vous dois tout, mon cher époux, tout ce que j'ai eu de joies et de peines véritables depuis que je suis au monde, et je vous remercie des unes comme des autres. Si vous me devez quelque chose en retour, c'est le moment de le montrer, en me gardant votre esprit et votre cœur sans partage, et en ne livrant point au souci ce qui doit demeurer entièrement à l'amour.

J'ajoutai encore un post-scriptum qui ne fut pas sans me coûter beaucoup. C'était à l'occasion d'un passage de la lettre de M. d'Amblémont qui m'avait fort troublée.

Ah! disais-je, *que je voudrais effacer de votre lettre ce mot contre la Providence! N'avez-vous point pensé qu'il me ferait de la peine? Peut-être qu'elle nous fait expier en ce moment vos fautes et les miennes. Je voudrais vous voir le prendre ainsi, celà est si consolant! Puissent ces épreuves ramener votre esprit et votre cœur, vous savez que c'est mon plus cher désir...*

Je ne pouvais guère espérer de recevoir une nouvelle lettre de mon mari avant le mois suivant. Il devait se passer, pendant ce temps, beaucoup d'événements, dans le récit desquels je dois maintenant entrer.

J'attendais tous les jours que madame de Tressans se pré-

sentât pour me voir; et voici que ce fut mon oncle de Benauges qu'on m'annonça, certaine après-dînée.

Quand je descendis au parloir, je vis qu'il était accompagné de ma tante Peiresc. Il commencèrent de m'interroger sur la manière dont j'étais traitée au couvent; si les religieuses étaient bonnes pour moi, si j'avais des livres pour me divertir, et que sais-je encore? Je répondais aussi sèchement que la civilité le permettait; toute cette comédie de sollicitude m'agaçait fort. Ma tante voulut monter jusqu'à ma chambre avec moi; il fallut se rendre; et dans le temps que j'étais à la conduire, je me demandais ce que mon oncle méditait de fâcheux. Enfin nous allâmes le retrouver; ou plutôt j'y allai seule, ma tante m'ayant dit qu'elle voulait parler à l'abbesse. Je fus un instant à l'observer sans qu'il me vît, derrière les rideaux de la grille, qui étaient tirés un peu vers le milieu. Il se promenait à pas mesurés, une main dans son dos, et l'autre qui tenait son chapeau; qu'il inclinât la tête ou qu'il la relevât, c'était toujours cet air avantageux et fin, cette aisance de l'honnête homme qui porte avec lui sa bonne réputation, et qui compte sur elle, autant que sur sa bonne mine, pour prévenir les gens. Les yeux seuls — encore fallait-il les bien connaître — étaient perçants et froids, avec un je ne sais quoi qui démentait toutes les promesses de la physionomie. Je fis un léger mouvement; il m'aperçut; aucun changement de visage, mais venant vers moi : « Marie-Anne, dit-il, j'ai à vous parler; laissez-moi profiter du moment où votre tante n'est pas là. » Cela était dit d'un ton net, et qui ne s'embarrassait plus des flatteries par où il m'abordait à l'ordinaire. Il me mit sans tarder au fait de ce qui s'était passé depuis un mois : il y avait eu de nouveaux interrogatoires; Desnoyers s'était précipitée dans un abîme d'absurdités; après avoir reconnu (c'est lui qui parle) que des lettres avaient été échangées entre M. d'Amblémont et moi, par le moyen d'un petit panier de marli qu'on descendait la nuit, pendant à une ficelle; après avoir confessé que j'avais reçu de l'argent et un laquais de M. d'Amblémont (c'était Fortin) pour mon voyage, elle s'était avisée qu'elle s'accusait elle-même, puisqu'elle avait la garde de ma personne et de ma cassette; alors elle avait tenté de nier tout ce qu'elle avait dit précédemment;

d'autres témoignages encore étaient contradictoires; on avait vainement confronté les témoins, on parlait d'en chercher dans la province. Bref, pour sortir de ces incertitudes, les juges avaient décidé de déroger aux usages et, bien que je fusse partie civile, de me faire entendre comme témoin; une sentence venait d'être rendue à cet effet; je serais appelée prochainement au Châtelet.

Jusque-là, j'avais écouté le plus froidement possible. Devant cette nouvelle, qui au fond me comblait de joie, je sortis de mon silence : « C'est bien, mon oncle, dis-je, j'irai témoigner dès qu'on voudra.

— Vous irez, Marie-Anne, reprit-il en appuyant sur ses paroles; je suis aussi impatient que vous de voir votre déposition terminer enfin cette malheureuse affaire. Mais cela ne peut être qu'à une condition, qui est que vous ne jetiez pas les juges dans de nouveaux embarras. Vous ignorez les usages et les voies de la justice. Vous me permettrez donc de vous guider et d'arrêter avec vous ce qu'il conviendra que vous disiez : rien de plus, rien de moins... »

Il me regardait, en prononçant ces derniers mots; je soutins son regard. « C'est inutile, mon oncle, fis-je; je sais parfaitement ce qui s'est passé; je suis la seule à le savoir; je dirai la vérité, *rien de plus, rien de moins...* »

Il ne releva pas le défi de mes paroles. Mais il n'espérait plus de me séduire; il ne voulait plus désormais que se venger. « Pardonnez-moi, Marie-Anne, reprit-il, je tiens à être entendu de vous. Voici trop longtemps que cette affaire jette le discrédit sur notre famille, qu'elle fait de nous et de vous la matière de conversations fort désobligeantes... Si le scandale vous est indifférent, il ne saurait l'être à ceux qui vous entourent. Il importe qu'une sentence soit rendue au plus vite, et que l'oubli se fasse. Vous pouvez nous y aider, vous le devez. — Fort bien! dis-je en saisissant la balle, j'y suis toute prête. Tout ce bruit qui vous afflige, et qui m'afflige encore plus que vous, ne se serait point fait si l'on m'eût laissée parler il y a deux mois; j'aurais prévenu la calomnie. Il faut maintenant réparer le mal : je m'en charge. Je ferai toute la lumière nécessaire. »

Il fut un peu déconcerté, je crois; mais il était résolu de

l'emporter. « Vous êtes le jouet d'une illusion, Marie-Anne dit-il, votre mari n'est pas si aisé à blanchir. Puisque vous m'obligez de vous le dire, monsieur d'Amblémont sera déclaré coupable; tous les juges me l'ont affirmé. Il vaut mieux qu'il le soit sans tarder; quand le silence se sera fait, on pourra reprendre l'affaire en appel sur un meilleur terrain, et obtenir que l'arrêt soit cassé. Or il n'est pour cela qu'un moyen, c'est que votre déposition concorde entièrement avec celle de Desnoyers, j'entends avec celle qu'elle fit avant de se jeter dans d'absurdes dénégations... »

Il allait continuer; je l'aurais laissé parler; j'avoue qu'une telle impudeur me rendait muette. Il fit encore quelques phrases que je n'entendis point; enfin j'éclatai : « Ainsi vous voulez, dis-je, que je perde mon mari, et que je le perde par un mensonge! — Appelez-le comme vous voudrez, dit-il, je vous répète que c'est le seul moyen non pas de perdre votre mari, mais de lui donner ailleurs des juges moins prévenus. J'ajoute que ce n'est pas seulement l'intérêt de monsieur d'Amblémont, c'est aussi le vôtre. Votre obstination ne changera point la conviction des juges; elle n'aura pour effet que de lasser l'indulgence du Conseil de famille, qui dispose de votre sort et qui m'a paru enclin à vous le faire sentir. Si vous refusiez d'entrer dans ses vues, je crains que vous n'en éprouviez les conséquences... — Et lesquelles, je vous prie? dis-je. — On ne m'a point chargé de vous les dire; mais vous n'ignorez pas que jusqu'à vingt-cinq ans, la loi ne vous donne aucun pouvoir sur vous-même. Et, même à votre majorité, d'autres mesures peuvent être prises. — C'est-à-dire, fis-je, si je comprends bien ce que vous osez dire, qu'on me tiendrait enfermée toute ma vie pour avoir refusé de me prêter à une injustice et à un crime? Et si je m'y prêtais, qu'adviendrait-il? (entrant malgré moi dans une discussion qui me faisait horreur). — Je ne doute pas qu'on ne tînt compte de vos épreuves, dit mon oncle, et qu'on ne vous autorisât à rentrer dans la maison de votre mère. — C'est une infamie! m'écriai-je; ne vous attendez pas à moi pour la commettre. Vous pouvez me faire mourir; vous avez déjà commencé, achevez votre œuvre, mais cessez du moins de me tourmenter davantage... »

Je parlais ainsi dans une chaleur d'indignation que je n'ai pas besoin d'expliquer; je ne me possédais plus; je me serais perdue cent fois plutôt que de supporter un pareil affront. Hélas! si tant d'épreuves avaient avancé ma raison, elles avaient laissé mon cœur bien jeune et impétueux. Pourtant, dans le même moment que je m'indignais, je ne laissais pas de faire réflexion que j'étais encore une fois fort maladroite; que j'aurais dû laisser parler mon oncle, ne fût-ce que pour connaître la profondeur de sa bassesse; qu'on m'offrait enfin l'occasion tant souhaitée de m'expliquer devant les juges : il est vrai qu'on pouvait me faire la leçon, mais je pouvais toujours n'en répéter que ce qui me conviendrait. Ce fut au point que, mon emportement se changeant en douleur et en incertitude, je ne sentis plus qu'une grande torture d'esprit, et une impuissance affreuse à en sortir; je fis signe à mon oncle que je ne voulais plus rien entendre, et m'éloignant de quelques pas, je me mis à verser un torrent de larmes.

Ce fut à ce moment que ma tante rentra dans le parloir. Sans doute se tenait-elle à portée, car tout ceci n'était, j'en suis sûre, qu'une intrigue concertée entre eux. Elle vint à moi et me toucha doucement à l'épaule. « Vous pleurez, ma chère enfant, me dit-elle; je pensais bien que votre oncle vous tourmenterait; je lui avais dit pourtant de vous ménager. Mais peut-être y a-t-il entre vous quelque malentendu : voulez-vous m'écouter, il me semble que nous nous entendrons mieux. Qu'y a-t-il qui vous chagrine? Est-ce de paraître accabler votre mari? Ah! cela est affreux, mais vous sentez bien que ce n'est qu'une apparence, et que vous lui rendrez au contraire le meilleur service. Au lieu que si l'affaire ne se conclut point, c'est autant de semaines ou de mois pendant lesquels les soupçons et la calomnie s'acharneront sur lui; vous savez que l'imagination maligne va toujours plus loin que la réalité : il n'est pas d'infamie qu'on ne colporte à cette heure sur son compte... » Elle vit que je pleurais toujours. « Ajouterai-je encore une pensée qui me vient? dit-elle. C'est qu'il faut une victime, et que vous aiderez par là à la désigner : c'est votre gouvernante, cette vilaine femme, qui apparaîtra comme la plus coupable; elle subira la peine qu'elle a méritée par sa bassesse; l'opinion s'en contentera peut-être et sera

plus indulgente à votre mari. — Que dites-vous, ma tante! m'écriai-je; Desnoyers n'a fait qu'obéir à mes ordres, et j'irais l'accuser perfidement! — Vous ne l'accusez pas, mon enfant, c'est elle-même qui, en voulant perdre les autres, s'est perdue déjà. Hé! pourquoi seriez-vous plus généreuse qu'elle? Faut-il ménager celle qui ne vous a point épargnée? Allez, vous êtes bien dispensée de vous montrer reconnaissante... Il faut savoir se défendre dans la vie; un cœur haut placé n'est pas tenu pour autant de se faire le jouet des méchants... »

Ah! qu'elle était habile à glisser le poison de ses conseils dans un cœur haut placé peut-être, mais épuisé de constance, faible et déchiré! Ma tante sut trouver encore quelques paroles amollissantes; puis me ramenant doucement vers mon oncle : « Marie-Anne m'a promis de réfléchir, dit-elle; il est juste qu'elle prenne conseil d'elle-même. » La perfide, qui comptait assez sur l'effet de ses discours! Je faillis m'écrier : Non! non! vous n'obtiendrez rien de moi, je vous méprise et je vous exècre! Pourtant je me tus; mais cela seul me parut si lâche que je ne pus m'empêcher de rougir, comme si j'eusse en effet consenti l'infamie qu'ils me proposaient. J'étais rendue, j'abrégeai les adieux, ou plutôt je n'en fis point : un simple signe de tête et je disparus derrière la grille.

Jamais encore je n'avais éprouvé pareille torture. Il me semblait que c'était souiller mon imagination que de m'arrêter seulement à ce qu'on m'avait dit. Puis je vis bien que j'y penserais malgré moi, et qu'il faudrait toujours en venir à considérer le sujet de sens froid : autant prendre mon parti sans tarder.

Pendant les cinq ou six jours que j'attendis encore avant d'être appelée à Paris, ce furent des alternatives épuisantes, où je me jetais d'un parti dans l'autre, et chaque fois avec de nouveaux remords ou de nouvelles inquiétudes. Madame de Tressans, que j'avais consultée, me donnait les mêmes conseils que mon oncle. Peut-être n'était-elle pas fâchée de se prévaloir auprès de lui de m'avoir décidée. A l'égard de Desnoyers, elle ne s'embarrassait pas de mes scrupules, et elle abandonnait aisément la pauvre fille si elle voyait jour à me sauver par là. Pour moi, je me débattais vainement

parmi tant de ténèbres; et la seule lumière qui m'eût guidée jusqu'alors, celle de ma conscience, on voulait me persuader de la mettre sous le boisseau... Je ne le dis pas pour m'excuser; j'ai bien plutôt le désir de m'en accuser, et l'on verra de quel prix j'ai payé ma faiblesse. J'ai voulu seulement montrer dans quelles dispositions je vis arriver ce jour fatal, que j'avais tant souhaité depuis deux mois, et qui ne m'inspirait plus maintenant que de l'épouvante!

Ma tante vint me chercher un matin, et me dit que je serais interrogée dans l'après-midi. J'étais à peu près résolue de me conformer à ce qu'on voulait de moi. J'aperçus un instant madame de Tressans; elle s'appliqua de son mieux à me rassurer. Enfin, l'on me mena dans une salle du Grand Châtelet, où je devais attendre l'heure de l'interrogatoire. Je laisse à penser ce que la vue de ce lieu et cette attente mortelle ajoutèrent à mon angoisse. Quand les sergents vinrent me chercher, je crus un moment que je ne pourrais me soutenir; l'un d'eux fit mine de me prêter son bras; ce geste me rendit ma fierté. Enfin j'arrivai devant mes juges.

Ce qui se passa alors, aurai-je même le courage de le raconter? Au reste, je n'en ai plus qu'un souvenir confus. Je crois que je débutai bien : le sentiment du péril, qui m'a toujours animée, l'idée que j'allais peut-être sauver mon mari, un certain air de bonté sur la physionomie du juge, m'avaient aidée à me remettre. Je commençais presque de respirer, quand une question où je ne m'attendais point me déconcerte : je sens que je ne puis y répondre sans compromettre mon mari; autant ruiner tout le système que je viens de soutenir. Je prends le parti de me taire; mais le juge me presse, il m'embarrasse; je n'ai plus de ressource que dans un nouveau mensonge; mais cette fois on ne me l'a pas appris, c'est moi qui le fais, il me brûle les lèvres; il me semble que le Christ qui est étendu devant moi, les bras en croix, me regarde et que je lui ai percé le cœur... Alors, pendant un moment, je n'entends même plus les questions qu'on me pose; mes yeux sont voilés, mes oreilles closes; je ne sens plus que ma honte et mon désespoir. J'essaye pourtant de me rétablir; mais c'est pour tomber dans de nouveaux pièges et des remords plus cuisants. C'en est trop; enfin, je me réveille et je crie : « Non!

non! tout cela n'est pas vrai, on vous a trompés, et moi la première; je le jure sur mon honneur, écoutez-moi, messieurs les juges! » Hélas! je les en priais vainement. Par une sorte de punition plus affreuse que tout le reste, je m'efforce en vain de parler : ma gorge se serre, mes forces me trahissent, mon cœur semble cesser de battre. Il me reste assez de connaissance pour entendre le juge dire qu'on me soutienne, et bientôt après qu'on m'emporte; qu'au reste, l'interrogatoire est terminé. Ce fut dans ce bel état que je rentrai dans une petite salle voisine, où je fus près d'une heure à reprendre tout à fait mes sens.

Je fus reconduite à la maison de mon oncle. Je ne devais pas y demeurer longtemps; car, après une nuit où mes nerfs épuisés m'occasionnèrent de si grands accidents qu'on alla jusqu'à craindre pour ma raison, je me réveillai dans une chambre inconnue, me demandant où j'étais : j'appris — car je ne me souvenais de rien — qu'on m'avait transportée chez madame de Tressans.

Celle-ci m'avait attendue au sortir de l'interrogatoire. Voyant le triste état où je me trouvais, elle avait demandé à mon oncle de ne pas me renvoyer dans mon couvent, et de la laisser me prendre chez elle. Elle n'avait pas eu de peine à lui représenter qu'en abusant de la rigueur à mon endroit, il risquait de me faire plaindre et de retourner l'opinion contre lui. Enfin, la joie qu'il devait ressentir d'avoir la partie gagnée l'inclinait à l'indulgence. Les âmes de cette sorte ne sont pas accessibles à la pitié, mais elles se donnent parfois du relâche; madame de Tressans profita d'un de ces moments-là, et elle obtint de m'emmener.

Il paraît que pendant une quinzaine de jours la fièvre et le délire ne me quittèrent point. Je suis tentée d'en remercier la Providence : j'échappais ainsi à mes remords.

Lorsque j'eus retrouvé quelques forces, je suppliai ma bienfaitrice de m'apprendre tout ce qui s'était passé. Elle vit qu'il fallait me contenter; avec de grands ménagements, elle m'apprit la vérité. Environ huit jours après mon interrogatoire, une sentence avait été rendue. Mon mari était condamné à mort par contumace, pour séduction suivie de rapt et de mariage clandestin; Desnoyers au bannissement, le curé qui

nous avait mariés à être marqué d'un fer chaud et à servir dans les galères pendant trois ans; Fortin à je ne sais plus quelle peine, et je passe sur les autres condamnations.

Je soutins ces nouvelles avec une fermeté qui ne fut pas sans étonner madame de Tressans. Je la remerciai de ne m'avoir rien caché; elle se hâta d'ajouter toutes sortes de consolations, que je reçus comme si je n'en avais pas besoin. Mais ce qu'elle ne pouvait m'épargner, c'était la pensée qu'on avait réussi à me faire donner les mains à cette infamie, et à faire de moi l'un des instruments du malheur de mon mari et de Desnoyers. En vain mettait-elle toute son éloquence à me détromper : elle ne pouvait m'ôter de l'esprit que si j'eusse crié la vérité, si j'eusse obéi uniquement à ma conscience, sans m'occuper des conséquences, j'aurais peut-être sauvé l'un et l'autre. En tout cas, j'aurais été une victime, et non pas une coupable : il me semblait à ce moment que je n'aurais pas demandé davantage.

C'est pourquoi j'en voulais amèrement à celle même qui était ma bienfaitrice; toute ma reconnaissance en était comme tarie et empoisonnée. Je n'osais le lui dire, mais je sentais bien qu'avec toute sa bonté elle ne me comprendrait jamais; nos âmes n'étaient pas de la même espèce, et elle avait réussi à ravaler la mienne à son niveau. A certains moments, je la haïssais; j'aurais voulu ne rien lui devoir, et j'étais prête à retourner dans mon couvent plutôt que de rester chez elle.

Il nous arrive ainsi d'accuser les autres pour nous trouver moins coupables. Puisque j'avais cédé, je ne devais m'en prendre qu'à moi-même; mais j'aimais mieux lui en donner la faute; je me sentais moins humiliée de moi-même; cela est bien humain.

Tous ces tourments, qui ne s'apaisaient point, au contraire, avec le retour de mes forces, firent naître en moi un désir violent de revoir mon mari. Je résolus de m'en ouvrir à madame de Tressans. Au premier mot que je lui en dis, je vis que je la contrariais extrêmement. Sans doute elle avait promis à mon oncle que, sous les apparences de la liberté, je serais gardée chez elle aussi étroitement qu'ailleurs. Enfin je la suppliai si bien qu'elle parut se laisser fléchir. Elle m'assura

qu'elle allait chercher les moyens de me satisfaire. Je ne doutais point que son industrie ne les lui fît trouver.

En effet, elle me dit bientôt qu'elle avait quelque espoir de me contenter. Elle avait appris que mon oncle de Benauges devait aller passer quelques jours dans sa terre, pour recevoir ses arrérages. Si elle n'était pas contrainte de me renvoyer auparavant, elle me laisserait libre de partir, sous la condition qu'elle préparât tout pour mon voyage et que j'observasse à la lettre ses instructions; elle m'en demanda ma parole d'honneur.

Madame de Tressans se chargea d'écrire à madame d'Angecourt. Elle la priait de décider elle-même comment se ferait notre rencontre, soit qu'elle me fît conduire jusqu'à Bouillon, soit que mon mari pût venir à Fagnières sous quelque déguisement. Malheureusement le temps m'était fort mesuré; il fallait que je fusse de retour à Paris avant le 10 de novembre.

Il me parut bien bon de pouvoir cette fois remercier madame de Tressans sans arrière-pensée; car le service qu'elle me rendait devait lui coûter beaucoup.

Je me mis en route au jour dit, ou plutôt avant le jour. Le vent et la pluie avaient fait rage toute la nuit; mais ce n'était point ce qui m'avait tenue éveillée. Quand nous fûmes dans la campagne, le soleil se leva, pâle et languissant, pour disparaître bientôt derrière l'épais rideau de nuées. Un vent furieux balayait la route et semblait vouloir emporter notre équipage; puis c'étaient des averses qui battaient les pavés comme une grêle. Dans les accalmies, je faisais un peu baisser les glaces du carrosse pour regarder au dehors : le ciel bas, les guérets inondés, les arbres qui perdaient leurs dernières feuilles, tout respirait la tristesse; la nature semblait frissonner dans l'attente de la mort. Je me ressouvenais d'une matinée de printemps où j'avais parcouru la même route, sous un clair soleil, dans une saison pleine de riantes espérances. Hélas! point n'était besoin de ce changement pour me faire sentir la différence de mes pensées d'alors à celles d'à présent.

J'avais espéré d'arriver vers le matin du troisième jour; mais la pluie avait rompu tous les chemins; nous avancions lentement, et la nuit tombait quand j'aperçus la hauteur de Fagnières. Nous pénétrâmes dans le bois de sapins; je

reconnus l'endroit où je m'étais arrêtée, six mois auparavant; puis les vieux toits d'ardoises, les fossés, la cour, où régnait un air d'abandon. Madame d'Angecourt parut, à peine j'étais descendue; je voulus me jeter à ses pieds, mais elle me releva tout de suite et me montra qu'elle ne croyait pas avoir de pardon à me faire. Elle avait sur son visage une sérénité qui semblait être au-dessus du malheur comme du bonheur; rien qu'à regarder cette noble femme je me sentais moins malheureuse. Elle me dit qu'elle avait reçu le matin même la lettre de madame de Tressans. Elle avait envoyé aussitôt un courrier pour avertir son fils. Elle était certaine qu'il voudrait venir à Fagnières; il l'avait déjà fait deux fois, en prenant les habits d'un paysan et en suivant les chemins de la forêt.

Tout en me parlant, elle me faisait réchauffer auprès d'un bon feu, car j'étais transie. Le soir, après un léger souper, je demandai à me retirer; mais au lieu de monter à ma chambre, j'allai m'enfermer dans la chapelle du château, où l'on se souvient que notre mariage avait été célébré.

Là, je me mis à rêver plus encore qu'à prier. Les souvenirs me pressaient. Je revoyais la figure du curé de Cergnies, simple et grossière; j'entendais les paroles sans art, mais si élevées, qu'il nous avait adressées. Et c'était ce vieillard innocent que nous avions fait traîner dans les prisons, en attendant l'affreuse rigueur des galères, pour avoir obéi trop docilement à nos imprudentes volontés; j'avais beau m'excuser sur mon ignorance : ne sommes-nous responsables, pensais-je, que des fautes que nous avons vraiment voulu commettre? A ce compte, il serait trop aisé. Puis je revoyais Desnoyers, pleurant de joie ou de crainte, dans un coin de la chapelle. Ah! pour celle-là, je n'avais pas besoin de me consulter : ma conscience parlait assez clairement.

Toute cette bonne idée qu'on a de soi-même, et qui fait qu'on ne craint pas le jugement du monde, enfin cette fierté d'une âme qui ne s'est jamais abaissée, voilà ce que j'avais perdu, et que je ne retrouverais peut-être jamais. Ah! Dieu ne me le rendrait-il pas un jour? Dieu devant qui j'étais, qui me voyait et m'entendait... Il distingue le crime de la faiblesse, pensais-je, et je ne pouvais croire qu'il voulût me punir avec rigueur. Mais n'avait-il point ses vues, pour me faire une des-

tinée si étrange? Je me croyais le jouet des hommes, mais les hommes sont-ils autre chose que les instruments inconscients de la Providence? Je fis ma méditation là-dessus; j'avais de quoi la pousser assez loin, et je me demandais, avec une sorte de tremblement, quels étaient les desseins de Dieu sur moi?

La porte s'ouvrit dans le fond de la chapelle; je crus qu'on venait me chercher. Je me levai brusquement; il n'y avait personne; j'écoutai un instant : rien que le silence; apparemment que j'avais mal fermé la porte, dont la serrure ne jouait pas bien.

Soit que ce petit incident eût suffi pour distraire mon esprit de sa méditation, soit que je ne voulusse guère la poursuivre, mes pensées prirent un autre cours, et je me mis à songer à mon mari. Dans quelles dispositions allais-je le retrouver? On me l'avait dépeint comme fort découragé; madame d'Angecourt était restée à son endroit dans une grande réserve; ce découragement allait-il jusqu'à le détacher de moi? Ainsi j'aurais tant souffert, j'aurais été jusqu'au mensonge et au crime, pour une telle récompense? Pendant une demi-heure, toute mon agitation d'esprit recommença. Puis voilà qu'insensiblement j'en eus honte; elle me parut venir d'une vue bien étroite et bien humaine de mon amour. Ah! comme il était encore rempli d'égoïsme et de faiblesse, cet amour que je croyais si pur! Quand je songeais à quelles complaisances j'étais descendue pour le sauver, j'aurais donné toutes mes joies pour le laver de cette souillure! Ne voudrais-je pas du moins l'élever au-dessus de moi-même, l'établir dans la paix et la sérénité? Peu à peu je m'exaltais, une chaleur me montait dans l'esprit et dans le cœur, qui m'animait aux résolutions les plus hautes. Je me ressouvins du mot de saint Paul disant que la femme fidèle convertirait l'époux infidèle. Ah! qu'était devenu ce beau feu? N'avait-il servi qu'à me donner à moi-même une excuse pour suivre mon penchant? Sans doute, le temps m'avait manqué, mais aussi le zèle... Et que pouvais-je faire à présent? Offrir à Dieu mes traverses, lui offrir ma vie; ah! peut-être plus encore, lui faire un sacrifice qui dépasserait infiniment tous les autres, pour qu'en retour il touchât de sa grâce et de sa lumière l'âme de mon cher époux...

Quand cette pensée me vint, je sentis une angoisse affreuse, comme si j'allais être prise au mot tout à coup... Je me rassurai bien vite en me disant que c'était impossible, que Dieu ne me demanderait pas une pareille chose, que c'était folie d'y songer seulement. Pourtant, j'y avais songé... J'en eus un tel ébranlement que j'éclatai en sanglots.

Dans le silence du petit oratoire, j'entendis soudain un timbre lent et grave : minuit sonnait à l'horloge du vestibule.

Alors, mon esprit, effrayé par une image qu'il ne pouvait supporter, se jeta pour ainsi dire à l'opposé; je n'eus plus qu'une pensée : Pourquoi ce courrier qu'on avait envoyé ne revenait-il point? Je me levai et je quittai la chapelle. Puis, une lumière à la main, j'errai dans le château, espérant surprendre quelque bruit; j'écoutai près d'un quart d'heure l'aboiement d'un chien dans la cour, et le vent dans les sapins qui rendait un son funèbre. Le frisson me prit; je finis par remonter à ma chambre, où je recommençai de pleurer. La fatigue vint au milieu; je passai, presque sans m'en apercevoir, des larmes au sommeil.

Il était près de deux heures du matin; aussi ne m'éveillai-je que longtemps après le jour. A peine étais-je debout que madame d'Angecourt entra : « Voici Damelot qui revient, mon enfant, me dit-elle; habillez-vous vite. » En deux minutes je fus prête, et l'on introduisit cet homme; il nous fit le récit suivant.

Quand il s'était présenté chez la personne qui donnait asile à mon mari, on lui avait dit que M. d'Amblémont était parti pour une promenade à cheval. Il attendit donc; mais la nuit vint, on ne vit rentrer personne. La fatalité avait voulu qu'au moment où mon mari était le plus éloigné de Bouillon, son cheval s'était embarrassé dans des branchages qui couvraient un chemin de la forêt, et il était tombé si malheureusement qu'il avait pensé broyer son cavalier. Le choc et la douleur avaient fait perdre connaissance à mon mari. Revenu à lui, il s'était traîné jusqu'à la chaumière d'un bûcheron; puis il avait dépêché l'homme jusqu'à Bouillon pour prévenir son hôte et demander qu'on lui envoyât une chaise avec un chirurgien. Ainsi fut fait; à peine rentré à Bouillon, mon mari avait vu Damelot, et l'avait envoyé sur-le-champ à Fagnières, en disant qu'il allait le suivre, aussitôt pansé et bandé, malgré

la défense des chirurgiens. Damelot pensait qu'il pourrait être rendu dans deux heures.

Malgré les inquiétudes que fit naître en moi ce récit, je repris quelque espoir. Le temps était redevenu beau, les chemins seraient meilleurs; je n'étais tenue de repartir qu'à la nuit, ou, à l'extrême rigueur, à l'aube du lendemain. J'avoue même que je m'abandonnai à une joie, qui pourtant n'était guère justifiée. Après mes beaux élans, mes renoncements de la veille, je cédais au transport de revoir l'homme dont j'étais séparée depuis si longtemps, que j'aimais toujours à la folie, et qui me le rendait peut-être... Car enfin, cette hâte à venir me trouver malgré ce fatal accident, contre les ordres des médecins, n'était-elle point pour me rassurer? J'en voulais un peu à M. d'Amblémont d'être si téméraire, mais en même temps, combien j'étais heureuse! Je tremblais et je riais tout ensemble. Ah! quand on a cru perdre la joie d'être aimée, que les moments où on la retrouve sont délicieux! Je priai madame d'Angecourt de me pardonner l'imprudence que je faisais faire à son fils; puis je voulus descendre dans le parc et les jardins, où m'invitaient la douceur de la journée, et surtout celle des chers souvenirs que j'espérais d'y retrouver.

Après la tempête des jours précédents, une accalmie avait rendu comme un dernier sourire à la nature. Les hêtres et les chênes gardaient encore une parure éclatante. Le ciel était presque tel que je l'avais vu au printemps; au-dessus de la large vallée, au-dessus des bois, il s'étendait jusqu'à se confondre avec l'horizon, il semblait emplir tout le paysage de sa tendresse. Je ne me lassais pas de le contempler et de me rappeler en même temps les beaux rêves que je m'étais laissé aller à faire sur cette terrasse. Cœur imprudent! pensais-je. J'attendais tout de la vie, alors : m'avait-elle jamais rien refusé? A présent, elle semblait vouloir tout me reprendre, et je me demandais ce qu'elle allait exiger encore. Pourtant, je ne me révoltais plus; mes désirs s'étaient éteints comme la lumière de ce beau paysage; je n'éprouvais qu'une résignation douce, pareille à la mélancolie de la nature. Un moment je m'aperçus que des larmes roulaient au long de mes joues; je ne les avais pas senti monter de mon cœur...

Je demeurai un assez long temps sur la terrasse, jusqu'à ce

que la fraîcheur qui s'élevait de la rivière et des prairies me fît frissonner. En rentrant vers le château, je songeais que je n'avais plus que quelques heures à demeurer. Quel destin contraire empêchait encore mon mari d'arriver? Je fis venir Damelot; il était aussi surpris que moi. Je retournai tristement au salon, où madame d'Angecourt eut la bonté de me tenir compagnie; mais, quoiqu'elle fît tous ses efforts pour faire bon visage, son inquiétude s'ajoutait à la mienne, et les minutes nous semblaient bien longues.

La nuit approcha; je sentis comme un manteau de plomb qui descendait sur mes épaules avec l'ombre. J'avais envie de sortir, d'aller fouiller les chemins, ne fût-ce que pour échapper à cette attente mortelle. Puis, tout à coup, le pressentiment me vint qu'elle était inutile, et que ne je reverrais jamais mon mari. Il s'empara de moi au point que je n'en cherchais plus la raison : c'était l'inévitable; une fatalité s'acharnait contre nous. Je résolus que le départ se ferait à minuit. Remettre au matin n'était pas prudent; demeurer m'était impossible : j'avais engagé ma parole à madame de Tressans. Je donnai les ordres, je fis tous mes préparatifs; puis, le souper terminé, je demandai à madame d'Angecourt la liberté de retourner à la chapelle.

C'est là que je pris la résolution qui devait décider de ma vie, et dont l'accomplissement m'a conduite ici. Elle étonnera peut-être de la part d'un cœur qui semblait jusqu'alors moins sensible aux impressions divines qu'à celles de la tendresse humaine. Je ne voudrais pourtant point qu'on l'attribuât au dépit ou au désespoir : on serait fort loin de compte. Dieu m'y avait acheminée par toutes sortes de traverses où je reconnaissais sa main; il m'y décida par un attrait véritable et des consolations où je la reconnus mieux encore. J'ai toujours eu une âme assez fière, qui n'aime point à faire les choses à demi. Dans les conjonctures présentes, lasse d'être le jouet des autres, j'aspirais à me posséder enfin; dégoûtée des basses intrigues où j'avais été mêlée jusqu'à y tremper moi-même, il n'y avait qu'un peu d'héroïsme qui pût me satisfaire. Je repassai toute ma vie : elle me parut bien pauvre, en dépit de son faux luisant, jusqu'au jour où j'avais aimé et souffert. Et mon amour même, j'éprouvais le besoin de le relever par

quelque endroit. J'avais tout sacrifié, pour l'homme que j'aimais : il restait à me renoncer moi-même. Il y a dans le don complet et absolu une grandeur qui satisfait toute l'âme, qui l'enivre, et qui ne lui laisse pour ainsi dire plus d'attention ou de regret pour ce qu'elle quitte.

Quand j'eus quitté la chapelle, je revins vers madame d'Angecourt. L'ayant trouvée qui veillait encore, je pris ses mains, que je portai à mes lèvres : « Il ne m'est pas possible de demeurer plus longtemps, Madame, dis-je, avec un calme qui dut la surprendre. Laissez-moi vous remercier de toutes vos bontés, et vous demander pardon des disgrâces dont j'ai été la cause pour vous et les vôtres. A l'égard de monsieur d'Amblémont, puisque le ciel ne veut point que je le voie, je veux laisser une lettre pour lui, et je vous demande la permission d'aller l'écrire. » Elle m'attira dans ses bras : « Ma chère fille! » dit-elle d'une voix lente et grave; et ce seul mot m'émut plus que tous les discours; il me semblait que j'avais renoncé aussi à un nom si doux; je ne voulais pourtant pas lui dire ma résolution; je contins les larmes qui m'étouffaient, et nous restâmes embrassées un long moment, sans pouvoir parler l'une et l'autre. Enfin, me laissant aller : « Vous pouvez écrire ici, me dit-elle; vous trouverez dans ce cabinet tout ce qu'il faut. »

A ce moment, les chiens se mirent à aboyer furieusement dans la cour. Je dressai l'oreille, et j'entendis un bruit de voix. Malgré moi, je me jetai vers la fenêtre qui donnait sur la cour. Il n'y avait pas de lune, mais une nuit assez claire : je distinguai deux ombres qui se dirigeaient vers la porte d'entrée. « C'est mon mari! » criai-je, et je m'élançai vers le vestibule. Hélas! dans quel état parut-il à mes yeux! Des vêtements grossiers et souillés de boue, un bras serré dans des bandages, le visage défait et mortellement pâle, il semblait à la dernière épreuve de ses forces. Quand il me vit, il eut une sorte de mouvement de honte; je lui souriais, il essaya de sourire à son tour; puis il devint plus pâle encore, et je crus qu'il allait chanceler. Je l'obligeai doucement de s'appuyer à mon bras : « Mon cher amour, dis-je, dans quel état je vous vois! Vous êtes blessé, vous souffrez, reposez-vous sur moi... » Il fit un signe pour me rassurer; mais il n'avait pas la force d'articuler une parole.

Madame d'Angecourt, qui nous avait rejoints dans les entrefaites, l'aida aussi à marcher jusqu'au salon, où nous l'étendîmes sur un sopha, avec des coussins pour le soutenir, ce qui n'alla pas sans lui arracher des plaintes. Il pressa ma main puis celle de sa mère, sans pouvoir nous remercier autrement; puis son regard se voila, la lumière pâle de ses beaux yeux parut s'éteindre. « Ah! Madame, m'écriai-je, il se meurt! » Mais il entendit mon cri, car il rouvrit les yeux et les tourna vers moi; je reçus son regard, chargé de l'ancienne tendresse; ah! que réveillait-il en moi!

Au bout de quelque temps, lorsque nous lui eûmes fait prendre un cordial, il parut aller mieux. Les frissons qui l'avaient secoué jusqu'alors s'apaisaient insensiblement; les traits se détendaient; enfin il soupira et murmura : « Excusez-moi, Marie-Anne, j'ai fait toute la diligence possible. Mais avec ce funeste accident, j'ai cru n'arriver jamais... » Il commença alors à nous faire le récit de sa triste équipée. Après avoir été soigné par les chirurgiens, et malgré leur défense, il s'était fait conduire en carrosse jusqu'aux bois du Dos de Loup; et là, muni seulement d'un bâton, il s'était jeté dans les halliers, dont il connaissait à peu près les sentiers. Il était obligé de s'arrêter souvent, tant la fièvre qui battait ses tempes l'étourdissait. Pour comble de malheur, les ténèbres l'avaient égaré; il avait erré pendant deux heures, jusqu'au moment où, le ciel s'étant découvert, il avait pu se guider sur les étoiles. Bref, il avait marché près de six heures, et l'on jugera de son courage, si je dis que chaque pas lui causait une douleur.

Mais bientôt il s'interrompit : « Ah! c'est assez parler de moi, dit-il. C'est vous, Marie-Anne, que je veux entendre; je veux savoir par quelles épreuves cent fois plus cruelles vous avez passé... » Il m'obligea de lui en faire le récit; ses yeux ne quittaient pas mon visage; je sentais bien qu'ils me trouvaient encore plus touchante et plus belle; j'y lisais tour à tour la pitié, la colère, le remords, jusqu'à ce qu'enfin il prît son front dans sa main en s'écriant : « Ah! comment me pardonnerez-vous, Marie-Anne, d'avoir attiré sur vous tant de souffrances? Car j'aurais dû les prévoir, ou plutôt je les avais prévues. Vous en êtes témoin, ma mère, dit-il

en se tournant vers madame d'Angecourt. Je vous ai dit ce qui m'attendait, vous m'avez voulu retenir, et j'ai cédé à ma folie... Ah! je suis un misérable! » Il fut pris de sanglots; je sentis sur mes mains ces larmes brûlantes, ce visage abandonné, cette douleur d'un homme qui nous surprend et nous émeut jusqu'au fond de nous-mêmes. En vain je lui répétais que j'étais la seule coupable et que tout le mal était venu de ma démarche aventureuse; je me laissais gagner à ses larmes; c'était si doux de pleurer ensemble; pendant un moment nous ne parlâmes plus, on n'entendait que nos sanglots qui se mêlaient. Pouvais-je me défendre contre la douceur de ces impressions? Non, me disais-je, Dieu lui-même ne saurait m'en faire un reproche. Et pourtant je sentais qu'elles amollissaient mon courage; je m'attachais à tenir ma résolution devant mes yeux, je m'en rappelais les raisons, mais j'avais beau faire, des mouvements plus tendres m'entraînaient, une langueur se répandait de mon cœur dans mes membres, j'avais peur de moi-même, je ne savais plus que penser ni que faire : avais-je pu prévoir un pareil supplice?

Je compris enfin qu'il fallait absolument sortir de là; je me levai, sur le prétexte d'essuyer mes yeux, et me tournant vers madame d'Angecourt : « Qu'en pensez-vous, madame, voilà bien des larmes pour des gens qui devraient être heureux? » Elle répondit qu'elle était de mon avis, que c'était assez d'attendrissement. Alors, je revins vers mon mari, et je me mis à lui parler de madame de Tressans, des appuis qu'elle lui cherchait, de l'espoir qu'elle avait que le procès prît une meilleure tournure devant le Parlement. M. d'Amblémont secouait la tête d'un air mal convaincu; enfin m'arrêtant : « N'y comptez pas, Marie-Anne, n'y comptez pas. Je suis un homme perdu; il n'est point de justice ni de clémence qui puisse me rétablir; même une sentence d'acquittement n'y suffirait point : il est des biens qu'on ne peut recouvrer, quand une fois la calomnie vous les a ravis. Sans doute, je la souhaiterais pour les miens; mais pour moi; tout est fini, je ne rentrerai jamais en France. Un de mes amis est allé faire des propositions de ma part au prince Eugène; c'est un grand capitaine et un honnête homme; il prépare, dit-on, une nouvelle campagne contre le Turc pour le printemps : si ma capacité et

mes faibles mérites ne le décidaient point, il n'importe, je m'engagerais comme volontaire; j'ai hâte de finir une vie qui ne saurait plus être que misérable... »

Il continua sur ce ton pendant quelque temps; j'avoue que je restais muette; ce n'était point qu'il m'eût convaincue, mais quelle protestation pouvais-je faire désormais, et quelle consolation pouvais-je lui offrir? Je retrouvais dans ses discours l'amertume et la tristesse de ses lettres; mais alors du moins je pouvais leur opposer ma tendresse et mon amour; maintenant que j'en avais fait le sacrifice à mon tour, je sentais toute mon impuissance... Ah! je n'avais pas imaginé qu'elle serait si cruelle! Je voyais mon mari qui s'interrompait parfois pour me regarder : sans doute cherchait-il malgré lui à suivre l'effet de ses paroles sur moi. Attendait-il un mot de pitié que mes lèvres ne prononçaient point? S'étonnait-il de ma froideur? Commençait-il de l'attribuer à l'indifférence ou à la lâcheté d'un cœur égoïste? Cette pensée, à peine elle me fut venue, me déchira. Oui, sans doute, j'avais beau lui montrer mon amour par mes larmes (encore ai-je dit que je m'en défendais), ne devait-il point penser que je n'avais pas le courage de le lui prouver autrement? Parlais-je de le suivre, de partager son exil et sa pauvreté? C'eût été pourtant le premier mouvement d'une véritable amante. La fièvre le dévorait, la souffrance avait épuisé son courage; j'entendais sa voix trembler; des silences coupaient maintenant ses paroles : ah! comme il était malheureux! Un moment vint où il quitta ma main, sa tête retomba sur les coussins avec un sanglot qui me brisa le cœur. Je n'y tins plus, je sentis que l'épreuve était au-dessus de mes forces : j'aimais mieux être parjure qu'insensible, et pour tout dire, il y eut une minute où je doutai vraiment si l'honneur, la religion, le ciel même valaient seulement une heure d'amour. « Arrêtez! m'écriai-je, je ne saurais vous entendre parler ainsi. O mon cher amour, cessez d'être malheureux, de vous accuser ou de vous tourmenter : je suis à vous, je l'ai juré devant Dieu, rien ne saurait m'en faire dédire. Je vous suivrai partout, dans l'exil, dans le dénuement, que m'importe? Tout cela n'est rien auprès de la joie de vous appartenir, et je ne saurais concevoir désormais d'autre bonheur que celui-là... »

Mais alors, mon mari, se dressant sur sa couche et me regardant avec une sorte de transport mêlé d'épouvante : « Est-il vrai, Marie-Anne, et deviez-vous encore me donner une telle preuve d'amour? Ah! voilà qui met la couronne à votre grandeur d'âme... » Il ferma les yeux, puis les rouvrit au bout d'un moment; l'angoisse avait fait place dans son regard à quelque chose de plus doux et de plus résolu : « Mais je ne saurais l'accepter, dit-il; ma résolution est prise, il faut m'écouter et m'obéir. Le ciel ni les hommes ne veulent que nous soyons unis : ce serait folie de s'obstiner et de courir à de nouveaux malheurs. Retirez-vous, Marie-Anne, le temps vous est mesuré, ne risquez point de nouvelles représailles. Je vous le demande, et je l'exige au besoin; si vous ne vouliez point partir, c'est moi qui viderais ces lieux. N'est-ce pas, Madame, dit-il en s'adressant à sa mère, dites-lui qu'elle m'écoute, qu'il faut s'incliner devant la nécessité... »

Son visage était redevenu calme; il me regardait avec une sorte de résignation tendre et grave, qui avait quelque chose de solennel. Quant à moi, tant d'émotions contraires avaient fini par me briser : je me laissai tomber sur un sopha, où je fus un quart d'heure presque insensible. Madame d'Angecourt et son fils me prodiguaient leurs soins; à peine m'en apercevais-je. Cependant, au-dedans de moi-même, je sentais la lumière se faire; je comprenais que le Dieu que j'avais trahi, loin de m'en punir, venait encore au secours de ma faiblesse : il m'obligeait doucement de lui garder la parole que je voulais lui retirer. Il me rendait en même temps un peu de paix et de courage. Quand je me sentis la force de parler, je pris les mains de mon mari, je les joignis dans les miennes, et inclinant la tête : « Je vous obéirai, dis-je; je m'en vais, puisqu'il le faut, mais je veux du moins que vous en sachiez les motifs, et qu'ils ne sont point ceux que vous pourriez croire. En acceptant de vous quitter, c'est à Dieu que j'obéis, à qui j'ai promis de consacrer ma vie dans le cloître. Tandis que je vous attendais ici, en méditant la leçon de toutes ces épreuves, il m'a inspiré cette résolution, il a su m'y résoudre, il m'a persuadé qu'elle était la meilleure pour vous comme pour moi. O mon cher époux, ajoutai-je en m'agenouillant auprès du sopha où il était étendu, laissez-moi vous parler avec la

hardiesse d'un cœur qui s'apprête à dire adieu à ce monde, et qui vient de faire pour vous le plus grand sacrifice qu'il pût faire. Depuis le jour où je suis venue vous trouver, j'étais résolue de n'aimer que vous, je la suis encore, et c'est en vous aimant mieux que moi-même que j'ai pris le parti d'entrer dans le cloître. J'ai offert à Dieu ce que j'avais de plus cher au monde, pour qu'il voulût effacer nos fautes, pardonner à mes faiblesses comme aux vôtres, et ramener à sa lumière votre esprit et votre cœur qui s'en sont éloignés. Je vous supplie de ne pas vouloir rendre vain mon sacrifice. J'emporterai votre pensée dans ma retraite; elle ne me quittera point; je vous aimerai d'une passion plus qu'humaine; je sens qu'elle remplit déjà mon cœur et qu'elle me donne le courage, que je n'aurais jamais eu, de vous dire adieu... »

Il m'avait écoutée dans un profond silence. Quand j'eus fini, il me contempla un moment; puis des larmes coulèrent lentement de ses yeux. « Marie-Anne, dit-il enfin, comment vous dire ce que j'éprouve? En vérité, je me sens indigne de juger seulement votre sacrifice. Je vous conjurerais d'y renoncer, si je ne craignais de faire injure à cette grandeur d'âme dont vous me donnez encore une fois la preuve. Puisque je dois vous perdre, je veux du moins entrer dans vos sentiments et conformer mon sacrifice au vôtre. Oui, c'est vrai, j'ai raillé ou méconnu bien souvent Celui qui vous l'a commandé : j'ai trouvé qu'il abandonnait la conduite du monde au hasard des événements et aux passions des hommes, autant dire à l'injustice des uns et des autres. Mais je ne saurais le méconnaître à la grandeur des sentiments qu'il inspire : en voyant les vôtres, je sens qu'ils dépassent la mesure humaine. Votre vœu sera exaucé, Marie-Anne, je le désire et je le veux. Quelle que soit la mort qui m'attend — car, puisque je vous perds, rien ne saurait m'empêcher de la souhaiter, — j'espère rendre à Dieu une vie que vous aurez purifiée et rachetée... »

J'arrêterai là mon récit; le reste est connu de vous, madame. Vous savez la malheureuse issue du procès d'appel, qui ne vengea aucun des coupables injustement condamnés. La sentence du Châtelet fut confirmée pour chacun d'eux; ceux qui n'avaient pu se mettre à couvert comme mon mari durent

subir leur peine. Je ne puis songer sans frémir à tant de tourments immérités; il me semble que j'en porterais éternellement la peine, si je n'avais offert ma propre vie par une expiation volontaire.

J'avais reçu plusieurs lettres de M. d'Amblémont. Il m'y marquait toujours les sentiments d'une reconnaissance extrêmement triste, et pourtant sans amertume. J'y lisais aussi, bien qu'il ne m'en parlât point, les progrès que la religion faisait dans son âme. Une de ses lettres m'apprit un jour qu'il allait rejoindre l'armée du Prince Eugène pour la guerre du Turc. Il n'avait pu, faute de ressources, lever lui-même une compagnie, mais au dernier moment, le Prince, touché de ses instances et sans doute de son mérite, l'avait appelé au commandement d'une compagnie que son propriétaire ne pouvait conduire à l'armée. Pendant plusieurs mois, je n'en eus plus aucune nouvelle. Enfin, un jour, on me fit appeler au parloir, sans me nommer la personne qui m'attendait. Je descendis en hâte et je trouvai un officier, vêtu d'un uniforme étranger, qui me salua en disant qu'il venait de la part de M. d'Amblémont. Il ajouta aussitôt qu'il avait fait toute la campagne aux côtés de mon mari; qu'il n'y avait eu personne de plus déterminé que lui, et aussi de plus heureux, dans toutes les actions; mais qu'en menant sa compagnie au feu, dans la journée de Peterwardein, il avait reçu une grave blessure. De retour au camp, il avait confié à son ami une lettre, pour qu'elle me fût remise. Tout en parlant, l'officier m'avait tendu la lettre; je la pris en tremblant. Je ne sais quel embarras dans sa physionomie me fit comprendre qu'il ne disait pas toute la vérité; mon cœur devina le reste. « Vous venez me dire qu'il est mort! » m'écriai-je. Pour toute réponse, l'officier baissa la tête. Mon sang s'arrêta, mes yeux se voilèrent; on me porta jusqu'à ma chambre, où je demeurai deux heures dans un évanouissement, qui différait peu de la mort.

Quand je fus revenue à moi, je me hâtai d'ouvrir la lettre de mon mari. Il avait commencé de l'écrire à la veille de la bataille, dans le pressentiment qu'il y trouverait la mort et sans doute dans le dessein de l'y chercher. Quand on l'avait rapporté au camp, il avait ajouté quelques lignes, d'une main

déjà glacée, pour me faire ses adieux. Il me retournait, disait-il, la petite croix d'or que je lui avais donnée, en m'assurant qu'il l'avait portée fidèlement et qu'elle lui avait valu, avec l'aide de mes prières, de mourir réconcilié avec le Ciel. Puis, repassant brièvement sur sa vie, il assurait qu'on n'y eût guère trouvé de bon, en dehors des principes qu'il avait reçus de sa mère, et des sentiments que mon amour lui avait fait connaître. Il oubliait tout ce que l'honneur, l'attachement à sa province, le dévouement au Roi, la fidélité en amitié, lui avaient inspiré d'excellent; et jusqu'à ses folies mêmes, qui venaient d'un sang emporté mais toujours généreux. Je relus plus de vingt fois la lettre, et je la garde aujourd'hui comme un témoignage précieux de ses sentiments. A la douleur qu'elle m'apportait, elle joignait donc des consolations bien douces; il ne me reste qu'à demander à Dieu d'apaiser l'une et de me laisser les autres.

PAUL RENAUDIN

AU LENDEMAIN DE L'ÉVASION DE HAM

L'exposition des souvenirs du Second Empire, qui vient d'obtenir un si grand et si légitime succès au Pavillon de Marsan, a naturellement donné un renouveau d'actualité aux hommes et aux choses de cette époque. Le moment me paraît donc propice pour évoquer certains faits quelque peu relégués dans l'ombre et dans l'oubli et mettre en pleine lumière, grâce aux documents qu'on est autorisé à consulter depuis l'ouverture des Archives des Affaires étrangères jusqu'à une date plus rapprochée de nous, les suites d'un événement qui, s'il peut paraître au premier coup d'œil assez insignifiant aujourd'hui, n'en fut pas moins gros de conséquences. Bien que les défenseurs et les adversaires de Napoléon III aient versé des flots d'encre sur tout ce qui a trait à l'évasion de Ham, que la légende même se soit emparée de sa préparation et de son exécution, qu'il soit d'autre part assez facile de se reporter aux séances du Parlement et de relire les plaidoiries des avocats, il m'a semblé que la question n'était pas épuisée. Aussi la contribution que je me propose d'apporter à l'histoire de cet épisode consistera-t-elle uniquement à faire mieux connaître à mes lecteurs, d'une part, les mesures prises par le Gouvernement de Juillet avant la fuite du prince, de l'autre, certains détails relatifs aux derniers jours et aux dispositions du comte de Saint-Leu, l'attitude adoptée à ce moment par l'ex-roi de Wesphalie et son fils, le prince Napoléon, enfin les démarches et les notes du Gouvernement français, qui ne laissent aucun doute sur la crainte qu'inspirait au Cabinet des Tuileries l'apparition en Toscane de l'homme de Strasbourg et de Boulogne. On sait que, dès le mois d'août 1845, l'ex-roi de Hollande avait tenté, sans s'illusionner sur leur sort, quelques démarches en faveur du prisonnier qui, de son côté, avait, en raison de l'état de santé de son père, adressé une première requête au comte

Duchâtel (25 décembre 1845), puis une seconde au Roi lui-même, le 14 janvier 1846.

Dès le 16 février 1846, Guizot mettait en quelques mots le comte de La Rochefoucaud [1], notre ministre à Florence, au courant de la situation, en lui communiquant la réponse faite par le Gouvernement :

« Il y a quelques temps, le prince Louis Bonaparte a sollicité la permission de se rendre à Florence auprès de son père, promettant de revenir ensuite se constituer prisonnier au château de Ham. Mais la situation actuelle d'une partie de l'Italie et le peu de confiance que les antécédents du prince sont faits pour inspirer à l'égard de ses promesses, nous ont paru des motifs suffisants pour ne pas acquiescer à cette demande. »

Deux mois plus tard, La Rochefoucauld était de son côté en mesure de faire connaître au Département les raisons, assez bizarres du reste, pour lesquelles le Cabinet Grand-ducal avait décidé que : « Le prince Louis Bonaparte ne serait en aucun cas admis en Toscane ». Notre ministre n'avait naturellement pas manqué de faire remarquer que le comte de Saint-Leu était loin de témoigner un bien vif désir de revoir un fils, « dont il a, disait-il, vu avec déplaisir les diverses équipées [2] ».

« Votre Excellence me faisait l'honneur de me mander par sa dépêche n° 11 [3], que le Gouvernement du Roi n'avait pas cru devoir acquiescer à la demande du prince Louis Bonaparte, tendant à obtenir la permission de se rendre momentanément à Florence auprès de son père. Les motifs de ce refus sont parfaitement sages et fondés, car il est plus que probable que le prince Louis aurait été exposé, s'il ne l'avait pas cherché, à

1. Toscane. Volume 179, n° 11, folio 53. Paris, 16 février 1846, Guizot à La Rochefoucauld.

La Rochefoucauld (Hippolyte, comte de) (1804-1873). Attaché à Vienne (mars 1824) ; à Berlin (décembre 1825) ; 3e secrétaire à Saint-Pétersbourg (août 1826) ; 2e secrétaire à Londres (août 1829) ; 1er secrétaire à Berlin (janvier 1831) ; à Vienne (mars 1833) ; chargé d'affaires à Darmstadt (mai 1838) ; ministre plénipotentiaire sur place (août 1840) ; en disponibilité (décembre 1843) ; ministre plénipotentiaire à Florence (avril 1845) et à Lucques (mai 1845).

2. Il convient cependant de rappeler ici ces phrases que j'extrais de la lettre que, le 19 septembre 1845, le prince Louis adressait à son père en réponse à celle que le roi Louis lui avait écrite le 19 août : « Ce qui m'a le plus touché le plus remué, *c'est le désir que vous manifestez de me revoir*. Ce désir est pour moi un ordre et dorénavant je ferai tout ce qui dépendra de moi pour rendre possible *cette réunion que je vous remercie de désirer*, car elle a toujours été le vœu le plus ardent de mon cœur. » (F. Giraudeau, *Napoléon III intime*, page 109.)

3. Toscane. Volume 179. Direction politique, n° 41, folios 116-117. La Rochefoucauld à Guizot, Florence, 19 avril 1846.

jouer un rôle en Italie et que le parti exalté, qui est sans chef éminent, l'aurait entouré de séductions.

» Quant à ce qui est de son désir de revoir son père, je ne veux pas aller jusqu'à considérer ce désir comme un prétexte, mais toujours est-il que le comte de Saint-Leu ne témoigne pas, m'assure-t-on, la même impatience à l'égard de son fils, et je sais même que d'ordinaire il s'exprime sur son compte d'une façon qui n'a rien de très affectueux.

» Le comte de Saint-Leu, qui mène ici une vie très retirée et parfaitement honorable, n'a pu voir qu'avec un profond déplaisir les diverses équipées de son fils et je m'étonnerais fort si, à sa sortie de Ham, il obtenait de son père de venir en permanence s'établir auprès de lui. Au surplus, sa délivrance et cette autorisation fussent-elles accordées, j'ai appris hier de M. de Humbourg[1],

1. « M. de Humbourg, mandait La Rochefoucauld à Guizot le 19 novembre 1845, que le Grand-Duc vient d'appeler au ministère des Affaires étrangères, est d'une famille originaire de l'Alsace. Son père vint en Toscane avec Pierre-Léopold (Léopold Ier) dont il fut le secrétaire intime. Alexandre de Humbourg, né en 1779, fut employé très jeune au ministère des Affaires étrangères où il occupa successivement le poste de commis de 2e et de 1re classe. En 1808, par les bons offices du général Clarke, duc de Feltre, son parent éloigné, il fut attaché au conseil de liquidation de la Dette publique de Florence et de là envoyé à Lucques en qualité de Directeur de la Dette publique de ce duché. En 1815, il fut nommé secrétaire du ministre des Affaires étrangères sous le comte Fossombroni, où il resta à la grande satisfaction de ce ministre jusqu'en 1824, où il fut promu au poste de surintendant général des Postes ; en 1828 à celui de surintendant des Révisions et Syndicats ; en 1832 à celui d'administrateur général des Revenus royaux ; en 1838 à celui de gouverneur de Pise. En 1844, sur sa demande, il lui fut permis de se retirer et mis en disponibilité, le Grand-Duc ayant voulu se réserver d'utiliser plus tard ses lumières et son expérience.

« J'ai fait connaître en peu de lignes la carrière administrative de M. de Humbourg. Son caractère jouit d'une estime que lui ont value sa droiture, sa probité, son zèle dans les différents postes qu'il a occupés. Malheureusement il arrive un peu tard aux fonctions éminentes qui viennent de lui être confiées et j'entends dire que lui-même semble se méfier du ralentissement que l'âge et une santé faible apportent à son ancienne activité. M. de Humbourg passe pour être dans des opinions religieuses bien prononcées. En somme, c'est un choix plus administratif que politique, et c'est justement, je crois, le motif de la préférence dont il a été l'objet. Un nom plus significatif eût gêné le Grand-Duc dans ses rapports difficiles avec Vienne et Rome, et, si la capacité de M. de Humbourg n'apporte pas au Cabinet, auquel on l'associe, une force ou une couleur bien prononcée, son accession du moins n'est pas de nature à entraver sa marche et à modifier ses principes, en même temps qu'elle ne donne pas prétexte aux inquiétudes de quelques susceptibilités étrangères. M. de Humbourg a encore reçu, de l'héritage de don Neri Corsini, la direction du département de la Guerre. »

Le jugement que porte sur Humbourg Zobi (*Storia Civile della Toscana*, II,

à qui M. de Perruzzi[1] avait mandé les instances faites par le prince Louis pour obtenir sa liberté provisoire et qui ignorait sans doute le refus du Gouvernement français, j'ai appris, dis-je, de M. le ministre des Affaires étrangères que le Cabinet toscan avait décidé que le prince Louis ne serait pas admis en Toscane.

» Le moment serait mal choisi pour l'y admettre, m'a dit M. de Humbourg. Nous entrons, il est vrai, dans une voie meilleure et tout semble de nature à nous inspirer de la confiance ; mais il serait dangereux de compromettre cette situation, et cette considération a dû nous décider à interdire l'entrée de la Toscane au prince Louis. Nous avons déjà son cousin, le second fils du prince de Montfort [2], dont la tête est travaillée par l'ambition de jouer un rôle, et il ne faudrait pas que quelqu'un de sa famille vînt l'exciter encore.

» J'aurais pu facilement couper court au motif que M. de Humbourg voulait bien me donner du refus du Gouvernement toscan d'admettre le fils du comte de Saint-Leu, en lui faisant part tout de suite de la résolution prise par le Gouvernement du Roi ; mais j'étais curieux de connaître d'abord les considérations auxquelles ce refus se rattachait ici et ce n'est qu'ensuite que je lui ai dit, comme le tenant de bonne source, que la demande du prince avait été déclinée. »

Lorsque La Rochefoucauld reprend la plume pour revenir, dans sa dépêche du 9 juin, sur le même sujet, le sort en est jeté et, depuis une quinzaine de jours, le prince Louis, après avoir joué son va-tout, a recouvré la liberté. Aussi, après avoir fait remarquer que le Cabinet de Florence semble disposé à persister dans son attitude, se borne-t-il à dire deux mots de l'effet qu'aurait causé au vieux roi de Hollande la

517) est aussi bref que précis : « *Uomo di somma pieta, molto adattato agli offic della sagrestia.* »

« Le Grand-Duc confia les Affaires étrangères, lit-on dans Poggi (*Storia d'Italia* I, 168), à Alexandre Humbourg, brave homme et honnête fonctionnaire, mais qui était loin d'être à la hauteur de pareille fonction. Peut-être, en le préférant à d'autres plus qualifiés que lui, le Grand-Duc a-t-il voulu ménager l'Autriche qui tenait à avoir à Florence un ministre disposé à prêter l'oreille aux conseils de ses représentants. »

1. Représentant de la Toscane à Paris, Salvatore Peruzzi était, d'après Bianchi (*Storia della Diplomazia europea*, IV, 14), un ambitieux voulant arriver à tout prix, fin et rusé, mais fort médiocre diplomate.

2. Le prince Napoléon.

nouvelle de l'évasion de son fils [1], à appeler enfin l'attention sur le fait que l'absence subite du prince Napoléon coïncide précisément avec l'événement du 25 mai.

« M. de Humbourg [2], en me parlant ces jours-ci de l'évasion du prince Louis Bonaparte, m'a dit qu'il ignorait si son projet était de venir en Toscane, mais qu'en tout cas l'intention du Gouvernement toscan était de ne l'y point admettre. C'est la reproduction de ce qu'il m'avait dit en avril dernier.

» On m'assure que le comte de Saint-Leu a appris sans émotion l'évasion de son fils. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'a fait faire jusqu'ici aucune démarche auprès du Gouvernement Grand-ducal pour le faire revenir sur une décision qu'il ne peut ignorer et dont l'exécution est un obstacle à une entrevue avec son fils, car la paralysie dont il est atteint lui permettrait difficilement un voyage.

» Quant au prince de Montfort, on me dit qu'il ne livre à ses alentours aucune réflexion particulière sur l'évasion de son neveu ; mais je remarque que son second fils Napoléon est absent de Florence pour quelques jours sous le prétexte d'une excursion à l'île d'Elbe. Je saurai si cette absence se rattacherait par hasard à la circonstance de la fuite de son cousin... »

Bien que rien ne pût encore faire prévoir, ni la fin, pourtant si proche, du comte de Saint-Leu, ni la résolution qu'il devait, à la surprise générale, prendre quelques semaines plus tard en se rendant inopinément à Livourne, La Rochefoucauld n'exagérait rien lorsqu'il rendait compte de l'état lamentable de la santé de l'ex-roi de Hollande.

« Les peines morales, écrivait en effet de Florence, le 18 août 1845, le pauvre malade au prisonnier de Ham, m'ont réduit au point de ne plus pouvoir me tenir debout et

1. Il m'a paru curieux de relever à ce propos quelques lignes que j'emprunte à un avant-propos du tome II de la *Revue des Documents historiques*, et que je cite sous toutes réserves : « Le roi Louis sollicita la grâce de son fils, mais le Gouvernement de Louis-Philippe ne put accéder à cette prière. Après son évasion, le prince voulut rejoindre son père qui se rendit à Livourne pour avancer l'heure de cette entrevue. Mais le ministère anglais refusa au prince fugitif des passeports pour l'Italie. A cette nouvelle, le vieux roi désespéré fut frappé d'une attaque d'aploplexie qui l'emporta. »

2. Toscane. Volume 179. Direction politique, n° 50, folio 159. La Rochefoucauld à Guizot, de Florence, 9 juin 1846.

même me lever de ma chaise sans aide. Je ne puis même plus écrire et tu verras par ma signature comment je signe [1]... »

Quant au roi Jérôme, il allait au contraire sortir de la réserve sur laquelle il semblait s'être tenu dans le principe.

« J'ai su ces jours-ci [2] que le prince de Montfort avait fait une démarche personnelle auprès du ministre d'Autriche pour disposer par son entremise le Gouvernement toscan à admettre en Toscane le prince Louis Bonaparte, son neveu. M. de Neumann [3] doit avoir répondu très brièvement que, l'affaire ne le concernant pas, il n'avait pas à y donner suite.

» M. de Humbourg a voulu savoir si la Légation du Roi aurait quelque avis à émettre sur cette question. Je me suis borné à lui répondre qu'elle était de la compétence exclusive du Gouvernement Grand-ducal.

» Tout ce que j'ai appris, c'est que l'interdiction, qui avait été mise depuis le mois d'avril au retour éventuel du prince Louis, était maintenue et que son père, le comte de Saint-Leu, n'avait fait aucune démarche pour la faire rapporter. »

Deux mois bientôt vont s'être écoulés depuis le moment où le prince Louis a réussi à s'échapper. Loin de se calmer, l'émotion, que son évasion a causée dans les conseils du Roi, n'a fait que croître en dépit

1. Giraudeau, *Napoléon III intime*, page 107.

2. Toscane, Volume 179. Direction politique, nº 54, folio 176. La Rochefoucauld à Guizot, Florence, 29 juin 1846.

3. Neumann (Philippe, baron de), né à Vienne en 1788, entra d'abord dans l'administration des Finances qu'il quitta au bout de deux ans pour passer dans la diplomatie où il débuta à Paris sous Metternich. Employé assez fréquemment par lui, en 1813 et en 1814, comme courrier chargé de porter d'abord à Naples, puis à Paris, des dépêches de la plus haute importance et des instructions confidentielles, puis secrétaire de la légation à Londres (1815), il fut chargé en 1824 de conduire entre le Brésil et le Portugal les négociations qui amenèrent la réconciliation du roi Jean IV avec son fils D. Pedro, empereur du Brésil. Envoyé en 1826 au Brésil pour résoudre la question de la succession du Portugal et des prétentions de D. Miguel, il prend une part importante, en 1827, aux négociations qu'on suivit à cet effet à Vienne. Après avoir, en 1829, collaboré au traité de commerce entre l'Angleterre et l'Autriche, il est affecté bientôt après à l'ambassade de Londres en qualité de conseiller, y gère les affaires pendant les absences de son chef, le prince Paul Esterhazy, et ne quitte ce poste que lorsqu'il est nommé ministre à Florence. Créé baron en 1830, il épousa lady Augusta Somerset, fille d'Henry, duc de Beaufort, dont il devint veuf en 1850. Il resta jusqu'à la fin de sa vie un des intimes et des confidents du prince de Metternich.

des assurances, qui leur ont été données par les ministres anglais, de la surveillance qu'ils se sont engagés à exercer, du refus qu'ils semblent décidés à opposer aux demandes de passeport du fugitif, parce que, malgré tous les efforts qu'on a tentés (la note du Département et les dépêches de La Rochefoucauld et de Brenier vont nous en fournir la preuve), pas plus à Paris qu'à Florence et qu'à Livourne, on n'a pu parvenir à se procurer les renseignements positifs qui seuls ramèneraient le calme et la tranquillité en haut lieu. On est encore à se demander à Paris quels sont les projets et les plans du proscrit, quelle peut bien être la cause des faits et gestes, des mouvements et des déplacements des Bonaparte de Toscane.

« Malgré le refus que le Gouvernement du Grand-Duc a fait de laisser venir le prince Louis Bonaparte en Toscane et le peu d'empressement que le comte de Saint-Leu paraît mettre à le revoir, j'apprends que le prince ne persiste pas moins à vouloir s'y rendre.

» Un sieur Cipriani [1], Corse d'origine et agent d'intrigues bonapartistes, doit être parti pour l'attendre à Livourne. Je vous envoie copie d'une note que j'ai reçue de M. le ministre de l'Intérieur sur le compte de cet individu [2]. »

Brenier [3] à Guizot.

Livourne, 14 juillet 1846.

» Monsieur le Ministre,

» Le prince de Montfort, son fils Napoléon et un ami de la

1. Cipriani (Lionetto), d'origine corse, né en Toscane en 1814, voyagea dans sa jeunesse en Afrique et en Amérique où il se lia d'amitié avec le prince Louis Bonaparte. Rentré en Italie en 1847, nommé colonel par le Grand-Duc de Toscane, envoyé en 1849 en mission à Paris, il s'enrôla dans l'armée piémontaise, mais quitta l'Italie et se remit à voyager après le désastre de Novare. A l'avènement de Louis-Napoléon, il se rendit à Paris et ne cessa de jouir de l'amitié de son ancien compagnon de voyage. En 1857, lors du voyage de Pie IX dans les Légations, il vint à Bologne afin de se rendre compte sur place de l'état du pays. Après la paix de Villafranca, le pouvoir exécutif dans les Romagnes fut remis entre les mains d'une commission provisoire qui, le 19 août 1859, appela Cipriani à se charger du Gouvernement des Romagnes, fonctions dont il s'acquitta jusqu'au 9 novembre, époque à laquelle cette mission fut confiée au dictateur de Parme et de Modène, Farini, qui devint à ce moment Dictateur des provinces de l'Emilie. Après l'annexion, Cipriani retourna s'établir en Amérique.

2. Toscane. Volume 179, nº 20, folio 182. Le Département à La Rochefoucauld. Paris, 13 juillet 1846.

3. Toscane. Volume 179. Direction politique, nº 13, folio 183. Baron Brenier à Guizot, Livourne, 14 juillet 1846.

Brenier (Alexandre-Anatole-Henry-François, baron) (1808-1855). Surnumé-

famille sont arrivés en toute hâte de Florence avant-hier soir. La précipitation, qu'ils avaient mise dans leur départ, avait fait supposer qu'ils venaient ici pour prévenir ou pour favoriser le débarquement de Louis Bonaparte, dont on avait annoncé le départ de l'Angleterre sous le nom du colonel Crawford. Mais le motif réel de cette arrivée soudaine à Livourne paraît être un intérêt de famille différent de celui que les conjectures attribuèrent au prince de Montfort. Son fils Napoléon se rendrait en Suisse près du prince Jérôme, fils aîné du prince de Montfort, dont l'état de santé donne de vives inquiétudes à sa famille[1]. Le prince Napoléon de Montfort s'est en effet embarqué avant-hier sur le *Nuovo Colombo*, à destination de Gênes. »

Pendant que La Rochefoucauld et Brenier s'efforçaient infructueusement de s'orienter au milieu de ce dédale d'allées et venues, d'apparitions, en effet assez étranges, de personnages auxquels le Cabinet prêtait toutes sortes de projets et de visées, un événement aussi dramatique qu'inattendu vint encore augmenter les embarras et les appréhensions du Gouvernement français. Le vieux roi de Hollande, qui, quatre jours auparavant, s'était fait, au moment où l'on s'y attendait le moins, transporter à Livourne, y était frappé d'une attaque d'apoplexie qui l'enlevait en quelques heures. C'était là une complication qui risquait fort de créer une situation difficile et délicate au Gouvernement Grand-ducal. Le prince Louis allait très probablement saisir cette occasion et lui adresser une demande à laquelle il lui serait presque impossible de répondre autrement qu'en lui accordant l'autorisation de séjourner au moins temporairement en Toscane.

raire à la Direction politique (1825) ; attaché payé (janvier 1828) ; détaché à une mission en Grèce (juillet 1828) ; 2e secrétaire à Londres (1834) ; à Lisbonne (janvier 1836) ; 1er secrétaire et chargé d'affaires à Bruxelles (juillet 1836) ; consul à Varsovie (mai 1837) ; consul général à Livourne (août 1843) ; directeur des fonds et de la comptabilité (octobre 1847) ; membre du Comité consultatif du Contentieux (juillet 1848) ; ministre des Affaires étrangères (14 janvier 1851) ; ministre plénipotentiaire de 1re classe, chargé de la direction des fonds et de la comptabilité (août 1851) ; ministre plénipotentiaire à Naples (1855) ; rappelé de ce poste, il y retourna en 1859 et ne le quitta qu'en octobre 1861 à la chute du royaume ; sénateur le 24 mars 1861.

1. Le prince Jérôme-Napoléon, né à Trieste le 19 août 1814, mourut en effet le 12 mai 1847 à la « villa Bartolini in Castello », à Quarto, près de Florence. « Il était, comme le mandait La Rochefoucauld à Guizot, le 19 mai 1847, atteint d'une maladie de la moelle épinière qui depuis longtemps avait dérangé ses facultés intellectuelles. »

Baron Grenier à Guizot,

Livourne, 22 juillet 1846.

« J'ai eu l'honneur de prévenir Votre Excellence, par ma dépêche en date du 14, que le prince Napoléon Bonaparte, accompagné de M. Desloges, s'était embarqué à Livourne pour Gênes. Il annonçait l'intention d'aller en Savoie pour visiter son frère qui prend les eaux d'Aix [1]. Le mouvement que se donnent ici les amis de la famille Bonaparte et les démarches réitérées, qui ont été faites par les parents du prince évadé, sembleraient indiquer que ce voyage serait plutôt entrepris dans le but de favoriser l'arrivée clandestine du prince Louis en Toscane en lui faisant traverser les Provinces Rhénanes, la Bavière et la Suisse.

» Le comte Baciocchi [2], ami dévoué de la famille Bonaparte, est arrivé à Livourne. Sa présence, qui n'est motivée par aucune affaire personnelle, me fait supposer qu'il existe quelque projet à l'exécution duquel le comte Baciocchi doit être appelé à participer comme homme d'action fertile en expédients.

» Quels que soient les projets des amis du prince Louis, ils pourraient être facilement déjoués si le Gouvernement toscan avait pris la résolution bien arrêtée de lui fermer l'accès de ses frontières ; mais malgré les protestations de ce Gouvernement à cet égard, je sais que les ordres ne sont pas péremptoires. Les autorités de Livourne, point supposé de débarquement, doivent *en référer* à Florence avant de repousser le prince Louis, s'il se présentait. J'ai prévenu le comte de La Rochefoucauld de la nature équivoque de l'ordre.

» Par une coïncidence digne de remarque, le comte de Saint-Leu, qui montre toutefois, dit-on, peu de sensibilité pour la position de son fils, est à Livourne depuis quatre jours, tandis que le prince de Montfort est retourné à Florence pour être à portée d'intercéder directement auprès de

1. Ce n'était pas à Aix en Savoie, mais à Courmayeur, dans le val d'Aoste, que se trouvait le fils aîné de Jérôme Bonaparte, comme l'annonçait de Turin, le 19 juillet, Bourgoing à Guizot, en lui signalant dans la même dépêche (Turin, volume 319, folio 69) le passage par cette ville du prince Napoléon se rendant en Suisse.

2. Baciocchi (Félix, comte) devint, sous le règne de Napoléon III, premier chambellan, surintendant général des théâtres et sénateur. Mort en 1866.

M. de Humbourg, dans le cas où le prince Louis ferait une tentative sur laquelle le Conseil des Ministres serait appelé à délibérer.

» J'apprends que Lionetto Cipriani, propriétaire dans la province des Maremmes, s'est rendu en Angleterre pour combiner sans doute l'introduction clandestine du prince Louis. M. Cipriani possède un domaine qui s'étend presque sur le territoire toscan, près de Cecina. La connaissance parfaite qu'il a des localités, unie à l'esprit d'entreprise qui l'a souvent engagé dans des affaires compromettantes, favoriserait sans doute les projets qu'il aurait conçus pour amener le prince Louis en Toscane. La police toscane croit que celui-ci a l'intention d'y arriver sous le déguisement d'un domestique appartenant à une famille anglaise. »

Post-Scriptum.

24 juillet 1846.

» Le comte de Saint-Leu a été frappé hier soir d'une attaque d'apoplexie. Les secours qui lui ont été donnés ne l'ont pas rappelé à la connaissance. Le médecin, qui l'a soigné dès le premier moment, et est resté près de lui pendant l'accident, ne pense pas que le malade puisse survivre à cette attaque [1]. »

La Rochefoucauld à Guizot [2].

Livourne, 25 juillet 1846.

« Monsieur le Ministre,

» Le comte de Saint-Leu vient de mourir, il y a quelques heures, à Livourne. Frappé subitement dans la matinée d'hier d'un coup d'apoplexie, tous les secours ont été impuissants. Après un assoupissement léthargique de trente-trois heures, il a rendu l'âme ce matin sans convulsion, sans crise ; il s'est éteint. Il était âgé, je crois, de 67 ans.

» Son frère, le prince de Montfort, auquel un exprès avait été envoyé, n'est pas encore arrivé de Florence. Le comte de Saint-Leu n'avait auprès de lui au moment de sa mort qu'un jeune homme qu'il avait élevé, qui ne le quittait jamais et qui

1. Toscane. Volume 179. Direction politique, n° 15, folios 192-193. Brenier à Guizot, Livourne, 22 et 24 juillet 1846.

2. Toscane. Volume 179. Direction politique, n° 56, folios 194-196.

passe généralement pour son fils naturel [1]. L'affection qu'il lui témoignait portait ombrage à la famille du prince de Montfort et c'est ce qui explique les démarches qu'elle a faites en dernier lieu pour obtenir l'admission en Toscane du prince Louis. Elle espérait sans doute que sa présence auprès du comte de Saint-Leu retiendrait dans la famille Bonaparte la fortune, dont on craignait qu'il ne disposât de son vivant en faveur de ce jeune homme.

» J'ignore encore quelles sont ses dispositions testamentaires, mais il est probable que le prince Louis aura peu à s'en louer, car l'ex-Roi ne s'exprimait sur son compte qu'avec sécheresse et mécontentement. Il est notoire, entre autres, que depuis son évasion de Ham il n'a fait aucune démarche auprès du Gouvernement toscan.

» Au reste, le comte de Saint-Leu ne laisse qu'une fortune peu considérable, que j'ai souvent entendu estimer à 50 ou 60 000 francs de rentes. Encore prétend-on qu'elle est endettée. Il menait à Florence une existence très retirée, surtout dans les dernières années où son état paralytique avait fait de cruels progrès.

» Étranger à toute préoccupation politique, son nom n'a été mêlé à aucune intrigue et on peut dire qu'il a supporté avec dignité les vicissitudes de la fortune. Des frères de Napoléon, il ne reste plus que le prince de Montfort, l'ex-roi de Wesphalie, âgé de 60 ans.

» Il est probable que la nouvelle de la mort du comte de Saint-Leu va déterminer le prince Louis à tenter son retour en Toscane, et je serais disposé à croire qu'eu égard à cette circonstance, l'autorisation d'un séjour, du moins temporaire, sera accordée. Ce n'est qu'une simple conjecture de ma part. Au surplus, la parfaite tranquillité, dont jouit l'Italie en

1. Il s'agit là de Castelvecchio (François-Louis-Gaspard, comte de), né à Rome, le 26 août 1826, fils (d'après son acte de naissance) de Marco-Antonio Castelvecchio et d'Anna-Félicie Roland.

Attaché surnuméraire à la Direction politique le 15 février 1856, il passa, le 30 décembre de la même année, au cabinet du comte Waleswki, ministre des Affaires étrangères, et y resta jusqu'au moment de la chute de ce ministre et de son remplacement par Thouvenel. Nommé trésorier-payeur général des Alpes-Maritimes, puis d'Ile-et-Vilaine, il fut fait comte par Napoléon III en 1860. Il avait épousé à Florence, le 6 mai 1847, Elisa-Caroline Pasteur d Etreillis et mourut à Rennes le 27 mai 1869.

ce moment et l'enthousiasme, que produit partout l'armistice pontifical, écartent pour longtemps les chances d'intrigues auxquelles on pourrait supposer le prince Louis disposé à s'associer.

» Son cousin, le prince Napoléon de Montfort, doit être en ce moment à Gênes ou aux environs. Il serait assez probable que son séjour en Suisse se rattachât aux tentatives de retour du prince Louis en Italie. Que des intrigues soient nouées pour les favoriser, c'est indubitable et, sous ce rapport, j'ai lieu de croire exacts les renseignements émanés de la préfecture de Pise et que Votre Excellence a bien voulu me communiquer par sa dépêche n° 20. Mais la mort du comte de Saint-Leu aura, je crois, plus d'influence que l'intrigue pour faciliter une admission en faveur de laquelle j'ai lieu de croire qu'on inclinait déjà secrètement à Florence. »

Comme tant d'autres événements de même nature, la mort du comte de Saint-Leu semblait devoir passer presque inaperçue. Mais elle se produisit par un si étrange concours de circonstances au moment même où l'attention des hommes d'État français était mise en éveil par les intentions qu'on prêtait au prince Louis, qu'elle devint presque immédiatement, et ne cessa d'être, la cause de la recrudescence des préoccupations, des inquiétudes même, du Cabinet des Tuileries. C'est très probablement pour cette raison, et parce que, tout comme son chef, il n'ignorait pas la nervosité, l'impatience de son Gouvernement que, malgré la présence de La Rochefoucauld à Livourne, Brenier ne crut pas pouvoir se dispenser d'expédier le jour même à Paris les renseignements qu'il avait recueillis de son côté.

« Monsieur le Ministre, ce matin, à 10 heures 1/2 [1], le comte de Saint-Leu a expiré sans avoir repris connaissance depuis le coup d'apoplexie qui a causé sa mort. Il a été assisté à ses derniers moments par le curé de la paroisse des Dominicains, sur laquelle est situé l'hôtel San Marco, où il avait pris logement.

» Les membres de sa famille qui se trouvaient à Florence ne sont pas venus. Le prince de Montfort, sur l'avis qu'il a reçu de l'accident survenu à son frère, a envoyé son secrétaire particulier, mais n'est pas arrivé jusqu'à présent. Il règne peu

1. Toscane. Volume 179. Direction politique, n° 16. folio 197. Baron Brenier à Guizot, 25 juillet 1846.

d'harmonie dans la famille et l'on prétend que les dispositions testamentaires faites par le comte de Saint-Leu jetteront une nouvelle division entre les survivants qui aspiraient à un partage égal de la fortune laissée par le défunt.

» On dit que le comte de Saint-Leu a nommé, pour son légataire universel, non le prince Louis, son fils, mais un enfant naturel qui se trouvait près de lui à Livourne et pour lequel il témoignait depuis quelques années une préférence marquée.

» D'après les usages du pays, j'aurais été appelé, concurremment avec l'autorité locale, à apposer les scellés sur les objets et valeurs laissés par le défunt à l'hôtel San Marco. J'ai pensé que, dans la position exceptionnelle où se trouvait le comte de Saint-Leu vis-à-vis de nos lois, et en présence d'une succession qui peut donner lieu à des contestations de famille, je devais m'abstenir, comme consul du Roi, de faire l'acte conservatoire usuellement pratiqué... »

« Le testament du comte de Saint-Leu a été ouvert à Florence, mandait deux jours plus tard Brenier à Guizot [1]. Je ne connais pas les dispositions relatives aux legs que le défunt a laissés ; mais il a demandé que son corps soit transporté en France et inhumé à Saint-Leu. Le corps, qui avait été placé dans un bain d'alcool, en a été retiré ce matin pour être embaumé et conduit en France, selon le vœu exprimé par le comte de Saint-Leu. »

La Rochefoucauld n'était pas, lui non plus, resté inactif. Sa dépêche du 9 août, en même temps qu'elle complétait, en les modifiant sur certains points, les premières indications relatives aux dispositions testamentaires de l'ex-roi de Hollande, achevait de mettre le Gouvernement royal au courant des démarches que le prince Louis avait, croyait-on, déjà entamées auprès des puissances signataires du traité de Paris, des intentions qu'on lui supposait, enfin des dispositions probables du Grand-Duc à son égard.

« Le corps du comte de Saint-Leu est resté déposé à Livourne [2]. On attend, suivant ce qui a été dit, que l'autorisation de le

1. Toscane. Volume 179. Direction politique, n° 17, folio 199. Brenier à Guizot, Livourne, 27 juillet 1846.

2. Toscane. Volume 179. Direction politique, n° 57, folios 206-207 La Rochefoucauld à Guizot, Florence, 9 août 1846.

transporter en France soit venue de Paris. Son testament exprime le désir que ses restes mortels soient enterrés à Saint-Leu dans le caveau de famille qu'on dit lui appartenir et les exécuteurs testamentaires sont chargés des démarches à faire pour obtenir cette autorisation du Gouvernement du Roi [1]. Jusqu'ici on n'a pas réclamé mon intervention. Si on la réclame, je prendrai les ordres de Votre Excellence.

» Il paraît que la fortune du comte de Saint-Leu serait un peu plus considérable que je ne l'avais estimée dans ma précédente dépêche. Elle se monterait à 80 000 francs de rente, dont le prince Louis est l'héritier, à charge de payer divers legs, entre autres, un de 150 000 francs au jeune homme que l'opinion publique désigne pour le fils naturel du comte de Saint-Leu.

» Il laisse une villa près de Florence, au fils de son frère Lucien.

» Aux deux fils du prince de Montfort, une faible somme en argent comptant.

» Au prince de Montfort lui-même, il fait remise et cadeau des prêts d'argent qu'il lui avait faits à diverses reprises (disposition qui ne l'aidera pas beaucoup dans sa détresse financière et qui atteste le peu d'affection que son frère lui portait) [2].

1. Le vœu du comte de Saint-Leu ne tarda pas à être exaucé.

« Aujourd'hui 1er octobre, lit-on dans *le Moniteur* du 2 octobre 1847, ont eu lieu à Saint-Leu Taverny les obsèques du prince Louis Bonaparte, ancien roi de Hollande et de son fils, Napoléon-Louis, mort en 1831 à Forli pendant les troubles de Romagne. Cette solennité avait attiré une affluence considérable. Un grand nombre d'illustrations, soit civiles, soit militaires y assistaient. On y remarquait notamment, M. le duc Decazes, les généraux Gourgaud et Saint-Hilaire, l'abbé Coquereau, Marchand, valet de chambre de l'empereur, de Vatry, député, etc. Les seuls membres de la famille de l'empereur qui fussent présents étaient le prince de Montfort, fils du roi Jérôme, la comtesse Mathilde et une des filles de Lucien. Les cordons du poêle étaient occupés par le prince de Montfort, le duc de Padoue, le duc Decazes et un prince italien dont nous ignorons le nom. » (Cf, Thirria. *Napoléon III avant l'Empire*. I, 33.)

2. Quelques jours plus tôt, le 29 juillet 1846, le prince de Montfort avait adressé de Florence au prince Louis cette lettre qui figure au tome II, pages 165. 167, de la *Revue des Documents historiques*.

« Mon cher neveu,

» Comme je te l'ai écrit avant-hier, je te donne aujourd'hui des nouvelles de tes affaires.

» Ton père a laissé tout en ordre. Ses exécuteurs testamentaires, les avocats Lamposechi et Grifoglio, ont pris toutes les mesures de précaution pour assurer la conservation de tes intérêts et moi, pour que les papiers de famille ne soient vus que par toi ou celui auquel tu donneras ta procuration.

» J'ai écrit à mon cher Nap,oléon qui malheureusement n'est pas ici. Je crois

» A la paroisse de Saint-Leu, il lègue une rente peu considérable.

» Au Grand-Duc de Toscane, en reconnaissance de sa bienveillante hospitalité, il offre un buste de Napoléon par Canova et à la Grande-Duchesse, un vase de Sèvres.

» Enfin, une disposition assez curieuse de son testament est celle-ci : *Il lègue aux pauvres de la Hollande les diverses créances qu'il a à faire valoir contre le Gouvernement néerlandais*, créances qu'avec l'accumulation des intérêts il estime à 12 ou 14 millions de francs. Je doute que les légataires parviennent à tirer parti de ce legs, car il me semble que les États Généraux ont eu déjà à se prononcer négativement sur la validité de cette créance.

» Du prince Louis Bonaparte on n'a plus entendu parler depuis le premier refus opposé à son désir de venir en Toscane. M. de Humbourg croit savoir qu'il fait des démarches auprès des Cours signataires du traité de Paris pour que, conséquemment aux clauses qui obligent les membres de la famille Bonaparte, il obtienne de ces Cours l'autorisation de vivre en Italie. Toutefois je reste, pour ma part, dans l'idée que si, par suite de la mort de son père, il brusque son retour en Toscane, le Gouvernement Grand-ducal le tolérera provisoirement et lui donnera la faculté de mettre ordre à ses nouveaux intérêts. Mais en même temps je ne pense pas que l'autorisation d'un établissement définitif lui sera accordée. »

Si l'on s'en tenait, à la lettre, aux renseignements contenus dans la dépêche qu'on vient de lire et surtout aux termes dont La Rochefoucauld se servait dans son dernier paragraphe, on serait, non sans raison, porté à croire que le Gouvernement du Roi allait, en présence de ces nouvelles, être amené à considérer l'incident comme définitivement clos et que cette dépêche allait dissiper les doutes qu'on pouvait encore avoir sur les intentions du prince Louis comme sur l'attitude et les résolutions du Gouvernement toscan. Les dernières phrases de La Rochefoucauld étaient en effet formelles et positives. On n'avait plus entendu parler du prince Louis Bonaparte depuis le premier refus

qu'il a ta procuration et, dans ce cas, il est essentiel qu'il vienne le plus tôt possible.

» Ton père te laisse de libre à peu près 1 200 000 francs. Du reste, tu recevras demain le testament et une lettre détaillée des exécuteurs testamentaires que je viens de voir.

» Je vais renouveler auprès du Grand-Duc la démarche pour que tu puisses venir ici pour quatre semaines afin d'arranger tes affaires. J'espère être plus heureux. Ton père a fait un legs au Grand-Duc et à la Grande-Duchesse. »

opposé à son désir de venir en Toscane et, en admettant qu'il fît réellement des démarches auprès des puissances signataires des décisions prises dans les séances des 27 et 31 août 1815, il avait assurément bien peu de chances d'obtenir gain de cause. On avait donc toutes sortes de motifs pour envisager l'avenir avec plus de sérénité, et cependant, bien que pendant tout le reste de l'année 1846 et pendant les premiers mois de 1847 tout fût de nature à faire croire que le prince Louis avait renoncé aux projets qu'on lui avait prêtés lors de son arrivée à Londres, on se défiait tellement de lui qu'on n'avait pas un seul instant cessé de suivre avec une extrême attention les moindres mouvements de la famille Bonaparte. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'après avoir, le 19 avril 1847, rendu compte du retour de Londres en Toscane du prince Napoléon et de l'état désespéré dans lequel se trouvait son frère aîné, qui n'avait plus que quelques jours à vivre, La Rochefoucauld s'était empressé de communiquer à Guizot les bruits qui couraient à Gênes (lettre du 6 mai 1847). Mais il s'était, dès le 29 mai, trouvé en mesure de lui mander que ces bruits étaient « entièrement dénués de fondement ». Cette déclaration, aussi péremptoire que rassurante, avait été cependant bien loin de dissiper des inquiétudes que rien n'avait pu calmer depuis le moment où le prince Louis avait recouvré la liberté. Comme le prouvent et la note du Département en date du 5 juin et la dépêche de Brenier, de Livourne, le 22 août 1847, ces préoccupations, ces appréhensions étaient au contraire devenues plus vives que jamais. Elles avaient d'ailleurs complètement changé de caractère. On en était venu, en effet, à penser dans les Conseils du Gouvernement français que la question matérielle de la succession de son père n'occupait plus qu'une place tout à fait secondaire dans l'esprit du prince Louis ; que le règlement de ses affaires et le soin de ses intérêts en Toscane n'étaient à vrai dire qu'un prétexte derrière lequel il cachait l'objet pour lequel il tenait à pouvoir entrer et résider en Italie. On lui prêtait des visées bien autrement vastes ; on lui attribuait des plans bien plus grandioses. On le savait, ou tout au moins on se plaisait à le croire en relations, en correspondance, avec les sociétés secrètes dont il était disposé à devenir le chef. On s'attendait par suite à le voir, grâce au prestige de son nom, aider ces sociétés à reprendre et à réaliser les projets et le programme de la fameuse conjuration de Turin de mai 1814 et « tenter, comme on l'avait écrit alors, un nouvel effort pour relever de sa longue ignominie le front abattu de la Péninsule italienne » et, après le triomphe des idées d'affranchissement et d'indépendance, placer sur sa tête la couronne du « *Rinascente Impero Romano* ».

« Nous avons les yeux ouverts sur les intrigues de Louis Bonaparte, écrit le Département le 5 juin [1] et, à ce sujet, je dois

1. Toscane. Volume 180, n° 27, folio 98. Le Département à La Rochefoucauld, Paris, 5 juin 1847.

vous recommander de vous assurer s'il est vrai qu'un Corse, nommé Giappicone, ayant été arrêté à Livourne le 22 mai, on a saisi parmi ses papiers une correspondance entre lui et le prince, laquelle aurait été envoyée à Florence, et qu'on suppose se rattacher à l'existence et à l'organisation en Corse de sociétés secrètes dont le prince serait le chef.

» Dans le cas où cette correspondance se trouverait entre les mains du Gouvernement Grand-ducal toscan, vous voudrez bien en demander confidentiellement communication et me l'envoyer sans retard. »

Si, probablement parce qu'elle n'existait pas, La Rochefoucauld ne parvint pas à obtenir communication de la correspondance de Giappicone[1], Brenier, mieux servi par les circonstances, se trouva, vers la fin d'août, en mesure de réduire à néant les craintes qu'avait fait naître la note du Procureur Général de Bastia et d'affirmer que rien ne permettait de prévoir l'arrivée du prince Louis à Livourne.

Baron Brenier à Guizot.

Livourne, 22 août 1847[2].

« Monsieur le Ministre,

» M. le Procureur Général du Roi en Corse m'a informé de menées qui s'organisaient contre le Gouvernement et la personne du Roi dans l'intérêt du prince Louis Napoléon et m'a signalé deux individus, Jacobi (de Venaco) et Cristini (de Venzolasca)[3] dont le voyage coïnciderait peut-être avec une tentative qui serait faite, pour ramener, soit ouvertement, soit clandestinement, le prince Louis en Toscane. M. le Pro-

1. Il ne se trouve aux Archives nationales aucune pièce relative à Giappicone et à sa correspondance, pas plus qu'à la présence en territoire toscan de Jacobi et de Cristini.

2. Toscane. Volume 180. Direction politique, n° 7, folio 60.

3. Grâce à la bienveillance de M. Piccioni, l'aimable Directeur des Archives des Affaires étrangères, M. Ambrosi, secrétaire général de la Société des Sciences historiques de Bastia, a eu l'obligeance d'entreprendre des recherches qui lui ont fait trouver dans les Registres du barreau de Bastia la trace de deux Giaccobi : 1° Giaccobi (Joseph-Marie), né à Lugo de Venaco le 9 août 1801, a prêté serment comme avocat le 5 décembre 1825; 2° Giaccobi (Charles-Joseph), né à Cerrione, admis au serment le 26 mai 1810.

« Quant à Cristini, de Venzolasca, ajouta M. Ambrosi, il n'a laissé aucune trace au greffe et je n'ai jamais rien trouvé sur son compte. »

cureur Général m'invitait à prendre des informations à cet égard.

» Je l'ai fait sans délai, et il en est résulté que les deux individus signalés n'ont point été portés sur les registres d'arrivée et de débarquement tenus au bureau de police, mais qu'il est possible qu'ils soient venus sous un nom supposé et avec un passeport emprunté, ou qu'ils aient réussi à s'introduire clandestinement à Livourne. L'autorité locale ne néglige aucun soin pour s'assurer de la présence, soit à Livourne, soit à Pise, des deux individus et en prend occasion pour redoubler de surveillance autour des personnes qui peuvent se livrer à des intrigues ou à des tentatives hostiles au Gouvernement du Roi par attachement à la famille Bonaparte.

» D'ailleurs les conjectures de M. le Procureur Général sur l'arrivée prochaine à Livourne du prince Louis ne paraissent pas justifiées. L'autorité locale n'a reçu aucune information qui puisse lui donner des inquiétudes sous ce rapport. Elle se trouve de nouveau prévenue par ma communication et j'ai reçu l'assurance qu'elle apporterait la plus grande vigilance, tant à Livourne que sur le littoral, pour empêcher le débarquement clandestin d'une personne que des ordres positifs repoussent du territoire toscan. »

Les événements n'allaient pas tarder à démontrer brutalement aux ministres de Louis-Philippe qu'ils avaient fait fausse route. Ce n'était pas vers l'Italie que se tournaient les regards de celui que Montalembert appelait *un conspirateur de profession*, de l'évadé de Ham qui, soutenu par sa foi fataliste et inébranlable en « sa nébuleuse étoile », devait, un peu plus d'un an après la dépêche de Brenier, être appelé par un retour inattendu de la fortune à la Présidence de la République et devenir l'arbitre des destinées de cette France dont, depuis la déclaration du 13 mars 1815, depuis la fin des Cent-Jours, l'accès était interdit aux membres de sa famille.

COMMANDANT WEIL

LA FIN D'UNE LÉGENDE

ÉTUDE SUR LA « CONDUITE DE LA GUERRE » EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE PENDANT LA CAMPAGNE 1914-1918

Maintenant que la victoire a auréolé nos drapeaux, il y a quelque piquant à rappeler une opinion si répandue avant 1914 dans certains milieux qu'elle y était passée à l'état de truisme : « S'il y a la guerre, la République ne peut nous mener qu'à la défaite. » Le régime, au dire de ses ennemis, devait trouver fin dans un désastre militaire comme il y avait trouvé naissance en 1870. Et les prophètes de malheur ne manquaient pas, pour appuyer leurs sinistres prédictions, d'opposer à la France démocratique, l'Allemagne impériale. Celle-ci n'avait-elle pas sur nous, dès le temps de paix, et *a priori* une énorme supériorité, du fait seul de la continuité de vues et d'actions que donnait à sa politique la stabilité de son personnel gouvernemental? Cette supériorité ne serait-elle pas plus écrasante encore en temps de guerre, et la victoire n'était-elle pas acquise d'avance à un adversaire chez lequel le souverain centralisait tous les pouvoirs, les pouvoirs militaires comme les pouvoirs civils?

Le raisonnement, du reste, paraissait confirmé par les leçons de l'histoire.

La Première République n'avait-elle pas mis la France à deux doigts de sa perte? Ses armées auraient-elles jamais

pu empêcher nos frontières d'être violées si Bonaparte n'avait pas, pour se substituer à lui, jeté bas le régime comme un édifice vermoulu?

Remontant plus loin encore dans le cours des siècles, on prouvait, textes en main, que dans la plupart des cas où l'ennemi menaçait leur territoire et leur liberté, Grecs et Romains n'avaient dû leur salut qu'à un dictateur.

La légende peu à peu s'était donc établie chez nous que si, un jour, la guerre éclatait, l'unique moyen d'éviter la défaite était de confier tous les pouvoirs à un seul et même chef. Au surplus, puisque la guerre n'était — du moins on se l'imaginait — que le choc d'armées contre armées, il apparaissait comme indiqué que ce chef fût le Général dont l'énergique volonté devait conduire nos soldats à la victoire. L'opinion semblait si juste qu'elle avait persuadé beaucoup de républicains eux-mêmes de la nécessité d'une sorte de dictature militaire dès l'ouverture des hostilités.

La guerre de 1914-1918 a définitivement coupé les ailes à la légende. Elle a prouvé d'éclatante manière qu'il n'est pas indispensable à une république défendant sa liberté d'aliéner celle-ci entre les mains d'un dictateur pour vaincre une monarchie.

Bien plus, une rapide étude des faits suffit à montrer que la « conduite de la guerre » fut infiniment mieux comprise et organisée en France qu'en Allemagne, malgré la supériorité en la matière que devait soi-disant assurer à celle-ci la forme de son Gouvernement.

***

Comment nos ennemis, au cours de la campagne, ont-ils résolu ou cru résoudre le problème?

Chez eux, le Kaiser est le Chef de la guerre, « *Kriegsherr* ». Mais Guillaume II, pas plus que son « inoubliable grand-père » en 1866 et en 1870, n'exerce de commandement.

Une vieille tradition prussienne veut en effet que le souverain délègue la totalité de ses pouvoirs *militaires* à un *Chef d'état-major des armées en campagne.* Celui-ci est donc le véritable et le seul commandant en chef. Si, théorique-

ment, il doit conduire les opérations d'après la volonté du Kaiser, en fait il est absolument indépendant dans l'exécution. Il règle directement avec les ministres de la Guerre des royaumes confédérés l'emploi des contingents prussien, bavarois, saxon et wurtemburgeois. Il correspond sans intermédiaire avec les attachés militaires près des puissances neutres. Ses relations enfin avec les armées alliées — austro-hongroise et bulgare — sont assurées par des plénipotentiaires respectifs. Quant à l'armée turque, elle a un chef d'état-major allemand!

Les pouvoirs *civils* sont entre les mains du *Chancelier d'Empire*, haut fonctionnaire nommé par l'Empereur en dehors de la volonté du Reichstag.

Dans cette organisation, pouvoirs *militaires* et pouvoirs *civils* sont donc juxtaposés et, en théorie, égaux. Ils communiquent entre eux au moyen d' « agents » accrédités.

En pratique, l'élément militaire, qui fut toujours si puissant dans la monarchie prussienne, exerce une véritable dictature favorisée d'ailleurs par la constante présence du Kaiser aux armées. Non seulement le G. Q. G. prétend partager la responsabilité du Chancelier, mais encore il parle et agit en maître devant lequel chacun doit plier. En toutes choses — que ce soit en matière de stratégie navale, de politique extérieure ou intérieure — il donne son avis et cherche à l'imposer : « C'était le droit et le devoir du G. Q. G., écrit Ludendorff à propos de la guerre sous-marine à outrance, comme c'était le droit et le devoir du Chancelier, de faire valoir son opinion sur cette importante question. »

Pour éviter, dans ces conditions, le conflit perpétuel entre le pouvoir militaire et le pouvoir civil, il eût fallu au Kaiser une éclatante supériorité d'intelligence et de caractère, lui permettant d'assurer la haute coordination de l'ensemble.

Or, à cette tâche, fort délicate à vrai dire, le « Seigneur de la Guerre » se montrera toujours impuissant, et l'ancien Quartier-Maître général des armées allemandes le constatera lui-même avec amertume : « Je ressentis vivement l'absence d'un pouvoir impérial vraiment fort [1]. » La person-

1. Erich Ludendorff, quartier-maître général des armées allemandes, *Souvenirs de Guerre*, 1er volume, p. 289.

nalité si marquée d'un Hindenbourg et surtout d'un Ludendorff écrase visiblement ce descendant dégénéré du grand Frédéric. Il apparaît dans l'effroyable drame comme un acteur de second plan, se plaignant parfois du reste que son nom ne figure pas en assez bonne place sur l'affiche.

Aussi les heurts entre G. Q. G. et chancelier sont-ils incessants. La tension s'accentue dès l'arrivée à la *direction suprême* de la guerre de ces deux hommes, Hindenbourg et Ludendorff, dont la rigide volonté ne veut point connaître d'obstacles : « Le gouvernement avait salué notre arrivée au commandement suprême. Nous allions à lui en toute confiance. Mais bientôt deux mondes d'idées commençaient à se heurter, représentés par les vues du gouvernement et par les nôtres. Cette opposition a été pour nous une grosse déception, et, en même temps une source de grosses difficultés [1]. »

Dans cette lutte sourde entre pouvoir civil et pouvoir militaire, c'est toujours au pouvoir militaire que demeure le dernier mot. Se soumettre aux injonctions du G. Q. G. ou se démettre, voilà les deux seules alternatives entre lesquelles est placé le Chancelier. Bethmann essaie de résister : il est brisé comme verre et obligé de résilier ses hautes fonctions. « Je ne pouvais plus considérer le Chancelier, écrit Ludendorff, comme l'homme propre à remplir la tâche que la guerre imposait. »

Michaëlis, qui lui succède, préfère se soumettre et se faire l'homme lige du G. Q. G. Dès son arrivée au pouvoir il invite le Chef d'État-major général et son puissant adjoint à prendre part à des « conversations parlementaires ». Hindenbourg et Ludendorff, condescendent à « répondre à son désir »! Mais cette totale abdication entre les mains du G. Q. G. a l'heur de déplaire au Reichstag, si habitué pourtant à toutes les servilités et Michaëlis tombe, « victime de son activité » au dire du parti militaire.

Hertling le remplace. Il n'est pas encore entré en fonctions qu'il est déjà jugé par Ludendorff : « Après avoir fait la connaissance du comte Von Hertling, je dus me convaincre

1. Erich Ludendorff, quartier-maître général des armées allemandes, *Souvenirs de Guerre*, 1er vol., p. 23.

que cet homme n'était pas non plus un chancelier de guerre, et prendre mes dispositions[1]. » Quant à Max de Bade, le Chancelier de l'armistice, pas plus qu'Hertling, il ne trouve grâce, on le pense bien, auprès du Quartier-Maître Général. Il semble, à vrai dire, que l'entente était impossible, de l'autre côté du Rhin, entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire. Non pas que l'un et l'autre ne fussent d'accord sur le but à atteindre — l'écrasement de l'adversaire et la réalisation de l'hégémonie allemande — mais leur conception des moyens à employer différait.

Pour s'en convaincre, il n'est que de parcourir ce qu'ont écrit depuis trois ans sur la guerre militaires et hommes politiques allemands. Les accusations réciproques qu'ils se lancent à la tête sont aussi curieuses qu'instructives; la moins amusante n'est pas celle de « manque de psychologie! » « Il y a toujours des gens à qui l'on ne peut rien apprendre! » Ainsi s'exprime Ludendorff avec une candeur désarmante en parlant de Bethmann-Hollweg.

Quoi d'étonnant, la machine gouvernementale fonctionnant avec de pareils grincements, à ce que la conduite de la guerre telle qu'elle a été mise en œuvre par nos ennemis apparaisse comme ayant été des plus médiocres? L'incommensurable docilité et l'indifférence politique des masses allemandes peuvent seules expliquer que ces masses s'en soient, si longtemps, contentées!

***

Notre État démocratique, en regard, que jadis d'aucuns croyaient totalement incapable par essence de nous mener à la victoire, sut, lui, éviter le redoutable écueil de la confusion des pouvoirs et du déplacement des responsabilités. L'élément militaire, il est vrai, n'y constituait pas, comme en Allemagne, une caste à part dans le sein de la Nation.

Peut-être, pendant les premiers mois des hostilités, notre G. Q. G. a-t-il parfois fait montre de trop d'indépendance et outrepassé ses attributions. Encore qu'il n'en soit pas entièrement responsable, faut-il le lui imputer à crime?

1. *Souvenirs de Guerre*, 2e volume, p. 140.

Nous ne le croyons pas. L'essentiel, en ces temps où les minutes n'avaient pas de prix, était évidemment d'agir et de ne pas hésiter à prendre les plus lourdes responsabilités. Ne blâmons donc pas le commandement d'avoir, durant cette période, péché par excès d'initiative.

Une fois passée d'ailleurs la crise initiale, où les tâtonnements étaient excusables [1], et dès qu'il fut avéré que les hostilités allaient se prolonger, notre sens de l'ordre et de la clarté prévalut et les choses ne tardèrent pas à être remises en place. On se rendit compte que la guerre n'était, somme toute, qu'une des formes de la politique générale du pays. « Conduire la guerre » au sens le plus élevé du terme, incombait donc au Gouvernement, conduire les opérations militaires au Commandement.

L'un avait un rôle de *direction*, l'autre d'*exécution*, rôle assez nettement déterminé du reste par le décret du 28 octobre 1913 sur la conduite des Grandes unités : « Le Gouvernement, qui assume la charge des intérêts vitaux du pays, a seul qualité pour fixer le but politique de la guerre. Si la lutte s'étend à plusieurs frontières, il désigne l'adversaire principal contre lequel doit être dirigée la plus grande partie des forces nationales. Il répartit en conséquence les moyens d'action et les ressources de toute nature, et les met à l'entière disposition des généraux chargés du commandement en chef sur les divers théâtres d'opérations.

» La conduite des opérations militaires est le domaine où ces généraux fixés sur le but politique de la guerre exercent leur autorité en toute indépendance et sous leur propre responsabilité. »

D'après notre Constitution, on le sait, c'est au Président de la République et à ses Ministres qu'il appartient de « gouverner ». Les actes du Gouvernement, tout au moins les plus essentiels, découlent des décisions prises par le *Conseil des ministres* siégeant sous la présidence du chef de l'État.

En temps de paix, le système ne présente, aucun inconvénient. En temps de guerre, où la « conduite de la guerre »

1. « On ne traverse pas un cyclone comme cette guerre, a écrit un ancien Président du Conseil, M. Painlevé, sans hésiter parfois sur le coup de barre à donner. »

est évidemment la tâche principale du Gouvernement et où la rapidité des décisions s'impose, il ne peut y avoir que des avantages à charger spécialement de cette tâche une sorte de *Conseil* réduit formé des seuls ministres dans les attributions desquels elle rentre plus particulièrement ou dont l'autorité politique et morale est la mieux établie.

Dès novembre 1915, M. Briand réalise cette idée en réunissant le *Conseil supérieur de la défense nationale* comprenant, sous la présidence de M. Poincaré, le ministre des Affaires étrangères, président du Conseil, les ministres de la Guerre, de la Marine, des Finances, des Colonies, de l'Intérieur, trois ministres d'État et le général Commandant en chef les armées du Nord et du Nord-Est.

En décembre 1916 le Conseil de la Défense nationale fait place à un *Comité de guerre*, organe nouveau présidé par le chef de l'État et qui subsistera jusqu'à la cessation des hostilités.

Ce comité ne comprend, comme membres, que le Président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, et les quatre ministres de la Guerre, de la Marine, de l'Armement et des Finances. Le maréchal Joffre, désigné pour y remplir les fonctions de conseiller technique, ne les occupe que pendant fort peu de temps.

Lorsque, en mars 1917, M. Ribot remplace M. Briand tout à la fois à la tête du Gouvernement et au Quai d'Orsay, il modifie — guidé par des considérations politiques — la composition du Comité de Guerre en portant le nombre de ses membres à neuf : ministres des Affaires étrangères, de la Guerre, de la Marine, de l'Armement, des Finances, de la Justice (M. Viviani), du Travail (M. Léon Bourgeois), des Colonies (M. Maginot) et de l'Intérieur (M. Malvy).

Les services que peut rendre un organe ainsi alourdi risquant d'être très diminués, M. Ribot prend l'habitude de conférer presque chaque jour avec les seuls ministres de la Guerre et de l'Armement; ils constituent ainsi à eux trois une sorte d'émanation du Comité dont ils préparent les décisions.

Sous le ministère Painlevé, le comité comprend 10 membres : les cinq ministres de la Guerre, de la Marine, de l'Armement,

des Affaires étrangères, des Finances et les cinq ministres d'état : MM. L. Barthou, Doumer, Bourgeois, Franklin Bouillon et J. Dupuy. Il est ramené à neuf lors de la démission de M. Ribot et de son remplacement au quai d'Orsay par M. L. Barthou. Le général Foch, chef d'État-major général de l'Armée et l'amiral de Bon, chef d'état-major général de la Marine, en sont les rapporteurs.

A l'exemple de ce qui existe au *War-Committee* anglais, il est créé un secrétariat du Comité de Guerre, dirigé par un officier supérieur appartenant au cabinet du Président du Conseil, ministre de la Guerre.

Nouvelle modification dans la composition du Comité, à l'arrivée au pouvoir de M. Clemenceau en novembre 1917. Dorénavant et jusqu'à la fin de la guerre, le Comité ne compte plus que six membres : le président du Conseil, ministre de la Guerre, les ministres de la Marine, de l'Armement, des Affaires étrangères, du Blocus et des Finances.

Le sous-secrétaire d'État à la Présidence du Conseil, M. Jeanneney, en est le secrétaire général.

La composition du *Comité de guerre*, comme la nature même des affaires qui lui furent soumises, a donc été très variable; mais son rôle est toujours resté le même : donner à la politique de guerre du gouvernement une direction et une impulsion supérieures.

Ajoutons que, quoi qu'on en ait pu dire ou écrire, le *Comité de guerre* ne fut jamais un *conseil aulique*; à aucun moment il n'est intervenu dans la conduite des opérations et n'a apporté d'obstacles à l'exercice du Commandement.

***

Le problème, on le voit, a donc reçu en Allemagne et en France des solutions diamétralement opposées.

De l'autre côté du Rhin, la « conduite de la guerre » est confiée à deux pouvoirs juxtaposés et, en principe, égaux, le pouvoir *civil* et le pouvoir *militaire*, dont le souverain doit, théoriquement tout au moins, coordonner l'action.

Le système est entaché d'un vice originel : il met en effet le pouvoir *militaire* et le pouvoir *civil* sur le même plan,

confondant ainsi deux choses bien distinctes, l'*exécution* et la *direction*.

Le pouvoir *militaire* par surcroît ne se contente pas de son rôle de codirection. Il arrive peu à peu à supplanter le pouvoir *civil* et à assumer la totalité des attributions de direction et d'exécution. Le Kaiser est incapable de conduire cet attelage, où l'un des chevaux entraîne l'autre et gagne constamment à la main. Un cocher plus ferme eût-il mieux résusi? Il est permis d'en douter.

Car la cause d'irrémédiable faiblesse du système est plus profonde.

Certes les Allemands savaient, en entrant en campagne, qu'une des caractéristiques de la guerre serait l'énormité des effectifs mis en ligne. Mais, pas plus que nous, ils ne pouvaient soupçonner ni la longueur des hostilités, ni le développement du machinisme, et ils se sont aperçus trop tard des conséquences de l'apparition dans la lutte de ces facteurs nouveaux : « Le caractère vraiment original de cette guerre, écrit Ludendorff dans ses *Souvenirs*, c'est d'avoir fait se serrer derrière leurs armées et les pénétrer intimement des peuples tout entiers[1]. » Il n'est pas possible d'avouer plus clairement que l'Allemagne n'avait envisagé la guerre que comme le choc d'une armée contre une autre armée. Et pourtant c'était l'un de ses écrivains militaires, le général Von der Goltz, qui le premier, dans un ouvrage célèbre, avait émis la théorie de la Nation armée.

Non, la guerre moderne est autre chose que le choc brutal des masses armées, c'est la lutte de nations contre nations et elle soulève par suite, dans tous les domaines, les problèmes les plus difficiles.

Questions diplomatiques, financières, économiques, industrielles et sociales y tiennent une place aussi considérable que les questions purement militaires. Ces dernières d'autre part sont devenues d'une complexité telle qu'elles suffisent et au delà à absorber l'activité d'un seul homme, quelque puissant que soit son cerveau.

L'erreur commise par nos adversaires en laissant *gouverner*

1. Erich Ludendorff, quartier-maître général des armées allemandes, *Souvenirs de Guerre*, 1er volume, p. 19.

ceux qui ne doivent que *commander* apparaît donc comme évidente.

Que très souvent, dans les guerres de jadis, le chef militaire soit devenu en même temps le chef de toute la nation, la chose s'explique puisque alors la « conduite de la guerre » se réduisait ou à peu près à la « conduite des opérations ». Grecs et Romains n'avaient donc pas tort lorsqu'ils prenaient un général comme dictateur pour sauver leur patrie menacée. La France du Directoire, elle aussi, était sans doute dans le vrai en se jetant dans les bras du jeune vainqueur d'Égypte et d'Italie .

Mais déjà l'histoire du XIXe siècle montrait que les conditions de la guerre avaient changé et qu'il était impossible au même homme à la fois de commander directement une armée et de gouverner l'État.

Pour ne s'être point rendu compte de cette impossibilité, Napoléon Ier, retenu en 1812 au fond de la Russie par le commandement de ses troupes, avait failli voir son trône sombrer dans la conspiration Malet. Deux ans plus tard, son absence de la capitale en un moment critique précipitait l'écroulement du régime impérial et la défaite sans appel du pays.

Napoléon III en 1870 commettait, lui aussi, la faute de quitter Paris pour suivre son armée. Il n'y exerçait aucun commandement effectif, mais, par le fait même de son éloignement de la capitale, il cessait de gouverner. On sait les conséquences de cette faute.

Au moment où, en 1914, s'ouvrirent les hostilités, la France, pas plus que l'Allemagne, n'avait compris le caractère spécial de la guerre moderne. Elle fut sur le point, comme l'Allemagne, de laisser le haut commandement « conduire la guerre », mais elle s'aperçut à temps de l'erreur qu'elle allait commettre.

« La guerre future, disait, il y a une vingtaine d'années, le général de Négrier, sera quelque chose de tout à fait nouveau. La victoire appartiendra à celui qui comprendra le plus vite. Donc, je suis tranquille, nous serons vainqueurs. »

Si notre pays a été vainqueur, c'est, en effet, qu'il a rapidement saisi ce qu'avait de nouveau cette guerre, où il était engagé malgré lui, et compris que dans cette lutte sans merci

« armée et nation, suivant l'expression de Ludendorff, étaient confondues ». L'ayant compris, il a su quelles méthodes employer pour « conduire la guerre » et quelle adaptation faire subir à sa machine gouvernementale pour en rendre le fonctionnement plus aisé et plus rapide. Il a eu le mérite enfin de ne pas permettre la confusion des attributions et des responsabilités entre ceux qui avaient à *commander* et ceux qui avaient à *gouverner*.

Dans la façon, en un mot, dont il a compris et réalisé l'organisation de la « conduite de la guerre » il s'est montré nettement supérieur à son adversaire. Si l'on se rappelle combien de fois jadis nous avons eu les oreilles rebattues avec l' « esprit méthodique » des Allemands, on conviendra que notre pays peut tirer quelque orgueil de cette constatation.

* * *

PARMI LES LIVRES

Un genre littéraire, quand il est à la mode, s'épanouit en mille variétés. Le roman d'aventures, devenu depuis la guerre une des formes principales du roman français, se subdivise, et annexe les autres formes, qu'il se subordonne. Nous avons vu ainsi le roman philosophique entrer dans le cadre de l'aventure et cette adaptation définit le *Voyage de M. Renan*, de M. André Thérive. J'ai reçu à ce sujet une lettre fort curieuse de M. Thérive sur les données historiques de son livre. On se rappelle quelle est la fiction. L'auteur opposant la consigne à la critique, et le sacrifice de soi à l'intelligence, a imaginé un dialogue entre deux hommes représentatifs, et dans une circonstance dramatique. L'un de ces hommes est l'Écossais Gordon, assiégé dans Khartoum par les Derviches. L'autre n'est pas précisément Renan, mais un sosie, que Gordon prend pour Renan, et qui peut parler sans compromettre l'auteur de la *Vie de Jésus*. Or, me dit M. Thérive, Gordon a réellement cru que Renan était chez le Mahdi.

C'est Gordon lui-même (dont vous doutez qu'il ait pu mourir en philosophe) qui philosophe sur son *Journal* jusqu'à la dernière heure. C'est lui enfin qui crut que M. Renan, *great arabic scholar, originally roman priest, a very unhappy and restless man*, était venu faire pénitence au désert. Et il s'apprêtait même à le recevoir et à le sermonner. Cette rêverie d'un soldat réaliste se fondait sans doute sur l'arrivée d'Olivier Pain auprès du Mahdi. La légende en est connue de quelques renanisants.

La légende en est même plus connue, car, si je ne me trompe, le *Times*, dans un curieux compte rendu du livre de M. Thérive, y a fait allusion. Comme j'écris ces lignes à bord, et au large du Portugal, on m'excusera de n'être pas plus précis. Je confesse d'ailleurs que j'aurais dû, pour faire une critique correcte, relire le *Journal* de ce Gordon-pacha qui est pour nous une figure déjà effacée par le temps. Tout ce que j'en ai vu récemment se trouve dans le livre, très intéressant et très clair, que M. Roger Lambelin vient de faire paraître sur l'Égypte. Mais ce n'est qu'un croquis, et le mysticisme du défenseur de Khartoum est indiqué d'un mot. Que le lecteur cependant veuille bien considérer la difficulté qu'il y a à remonter la pensée d'un auteur et à en reconnaître les sources.

***

En se développant en espèces nouvelles, le roman d'aventures devait produire un roman d'analyse, dont l'exemple charmant et subtil est le livre de M. Giraudoux, *Suzanne et le Pacifique*. Une petite fille, perdue sur un rocher désert, éprouve les sensations les plus fines et les associe avec élégance. Le même sujet peut être traité d'une autre façon, si l'auteur s'attache à peindre les angoisses et les révoltes du sens social dans la solitude. C'est là, si je ne me trompe, le sens du curieux livre de M. Jean Psichari, *le Solitaire du Pacifique*. Le romancier imagine une aventure assez analogue à celle d'Alexandre Selkirk, dont Daniel de Foe a fait Robinson Crusoé. Il feint que le 4 octobre 1739, un capitaine grec ait déposé à l'île Sainte-Claire un de ses matelots, qui, étant ivre, s'était endormi à la barre. Ce matelot se nommait Yanni Petroyanni. L'île Sainte-Claire se trouve dans le Pacifique, à 600 milles des côtes du Chili. « Une émeraude éclatante au milieu des eaux, avec ses verdures multicolores et inaltérables, ses bois denses, ses forêts touffues, ses arbres géants, ses plaines de fleurs sauvages et lourdes, ses champs d'herbes hautes et toute la luxuriance de sa flore ». — C'est une des trois îles de l'archipel Juan-Fernandez, la seconde étant Masatière, et la troisième Masafuère, qui est hors de vue.

A Sainte-Claire, la végétation est un enchantement, mais

aucun animal ne trouble de son mouvement ce paradis immobile. C'est la solitude absolue : et la solitude commence son œuvre, qui est de ronger l'énergie du matelot. Les premiers indices se manifestent presque aussitôt. Déjà Yanni se fait scrupule de massacrer les grandes fougères de velours qui le retardent en le caressant. Il accroche ses souliers à son fusil, sans souci de se défendre promptement s'il est attaqué. Il explore toute son île, et quand il s'est aperçu qu'elle ne recèle aucun danger, il frissonne de terreur; le danger était son dernier compagnon, et il l'a perdu.

Il a un couteau, et il oublie de s'en servir. Quand il découvre ces caisses d'outils qu'on a débarquées avec lui, il entre en colère, et loin de s'en servir, il s'enfuit vers une colline. Ces témoins de la vie sociale l'exaspèrent, lui qui est précisément sans société. Pour peupler au moins sa solitude par un double de lui-même, il grave son nom sur un arbre.

L'île lui fournit des fruits délicieux; l'un a le goût de brioche, l'autre est un cédrat, le troisième est rempli d'un liquide qui a le parfum du café froid; les ruisseaux, dont la saveur est ferrugineuse, renouvellent ses forces épuisées. Il se sent le roi de cette île. Il veut le crier aux misérables qui l'ont abandonné, et sa voix lui paraît étrangère; il veut chanter, et sa chanson lui paraît fausse. Il veut se baigner; mais il prend peur devant l'immensité de la mer, et il revient au rivage.

La solitude ourdit doucement autour de lui son ténébreux ennui. Elle a d'étranges maléfices. Dix jours après l'arrivée de Yanni, elle assaille son sommeil de songes épuisants. Tantôt il lui semble que l'île se rétrécit, se réduit à un seul arbre, haut et droit, tantôt un peuplier, tantôt un palmier, auquel il s'accroche, pour échapper aux eaux, et avec lequel il finit par sombrer. Laissons les disciples de Freud découvrir le sens de ce rêve. Quelquefois, il voit en dormant une vague immense qui accourt de l'horizon. Quelquefois deux îles, courant l'une vers l'autre, se brisent, recouvertes par les eaux. Quelquefois la forêt enveloppe Yanni de fils de soie; il est changé en une pelote de lianes vertes, que le fleuve entraîne à la mer. Bientôt les rêves se firent hallucinations, et le persécutèrent en plein jour. Pour leur échapper, il lui

fallut fuir la vue de la mer, et se cacher dans un réduit de la forêt.

Un autre danger le guette dans cet asile où il s'est tapi : l'engourdissement que donne l'immobilité. Il en est venu à ce point qu'une feuille, en tombant, le fait frissonner. Mais il veut vivre, et il échappe à la folie, en dosant avec soin, dans sa cachette sans horizon, l'exercice et le repos. En un mois il est guéri. Cependant la solitude a cet effet que tout objet nouveau effraie. Yanni rencontre sur le rivage une tortue de mer; et au lieu de se réjouir d'une si belle proie, il s'enfuit terrifié jusque dans la forêt. Il y resta caché quatre mois, et pour plus de sécurité se fit un nid dans les arbres, de quatre branches entrelacées et tapissées de fougères. La nature le changeait en orang-outang.

Il chercha une diversion, et devint gourmand. Il explora l'île, qui lui offrait des trésors. M. Psichari nous assure que « les fraises de l'endroit, grosses comme nos belles Montreuils, pendent à des fraisiers si élevés que, pour les cueillir, Yanni devait s'accrocher à quelque arbre voisin ». Vas-y voir, si j'ose dire. Il trouva encore des ananas blancs, rouges, violets, ambrés, dont le souvenir le ravissait après des années. Dans l'écorce fendue de l'arbre à pain, jaillissait une espèce de pâte, qui avait le goût de la brioche, du pain d'Espagne, du pain viennois et de la châtaigne mêlés. Enfin les feuilles des canneliers, hautes de trois à quatre mètres, étaient si juteuses qu'on les buvait plutôt qu'on ne les mangeait. Je passe les herbes potagères, salsepareille, cerfeuil, estragon, qu'on trouve au bord de la rivière, et les plantes curatives, comme telles fougères miraculeuses. Croyons M. Psichari sur parole; c'est le plus sûr. J'ai bien été un peu surpris d'apprendre que le quebracho était une fleur délicatement safranée, qui poussait dans les clairières; je ne connaissais de ce nom qu'un grand arbre, à bois très dur, qui croît dans les forêts du nord de l'Argentine, et qui sert à la tannerie. Mais je tiens pour assuré que je me trompe, et je n'élève aucun doute.

Cette crise de gourmandise ne fit à Yanni aucun mal, tant l'eau des rivières était stomachique. Mais son esprit se réduisit à la seule idée de la nourriture. Il s'éloignait de plus en plus de la condition humaine. Il y revint par un

détour. Le printemps lui rappela Pâques. Les sentiments religieux se réveillèrent. Il jeûna pendant quarante jours, en ne mangeant que du cresson, des racines, des fougères, de l'estragon et des feuilles de cannelier. Il satisfaisait ainsi à sa conscience; il avait en même temps le plaisir de narguer le barbare capitaine, qui avait voulu le retrancher de la société humaine. Pour le jour de Pâques, il alluma du feu à l'aide d'une lentille, et fit cuire, au lieu d'agneau pascal, une tortue, qu'il trouva coriace. Il eut de plus l'idée, pour élever son âme, de faire l'ascension du Mont Chauve. Malheureusement ce mont était un ancien volcan, qui se mit à siffler. Yanni épouvanté crut que les génies du mont l'excommuniaient.

Il passa encore par diverses épreuves, luttant toujours contre sa déchéance. Un jour une tempête poussa des épaves sur la plage. Il lut sur une planche son nom, gravé jadis par lui-même. C'était son ancien bateau qui venait le chercher et qui naufrageait. Nul être au monde ne savait donc plus qu'il y avait un vivant à Sainte-Claire. « L'Espoir, cet ange aux ailes invisibles et gigantesques, avait jusqu'alors, à travers toutes les détresses, monté la garde aux flancs de Yanni. C'en était fait, à présent. Ce que, dans le fond de son cœur, il attendait toujours, — son navire, — venait de disparaître à jamais. »

Il réagit par une crise de fureur, où il mit le feu à son île. A la lueur de la forêt brûlante, il vit avec stupeur, sur l'île voisine de Masatière, des êtres en mouvement. Dès lors, il n'eut d'autre idée que de rejoindre ces vivants, fussent-ils des loups. Il fit un radeau en bois d'oranger, des voiles en feuilles de fougères, des haubans en lianes. Et voilà Yanni à Masatière, c'est-à-dire dans l'île même ou trente ans plus tôt Selkirk avait abordé.

Ainsi dans la première partie de l'ouvrage, c'est-à-dire pendant le séjour à Sainte-Claire, Yanni a connu la solitude absolue. A Masatière, il va retrouver des vivants : d'abord des chèvres, puis des chiens sauvages. Il refait le travail de l'humanité primitive, en parquant les chèvres et en domestiquant les chiens. L'instinct de sociabilité se réveille. Yanni peut maintenant retrouver des humains. Et un jour, en effet,

il aperçoit sur le rivage, blonde et nue, une belle jeune fille. C'est une Vénitienne, fille d'un capitaine aventureux; elle a suivi son père, qui voulait exploiter ces îles : une tempête a fracassé le navire et l'a rejetée à la côte. Yanni se jette sur elle et l'épouse sur-le-champ. Par bonheur la Vénitienne s'évanouit, et la petite ombre qu'un si brusque début aurait pu jeter sur leurs relations se dissipe dans l'ombre du sommeil.

La jeune fille se nomme Myrielle. Comme elle reprend ses sens, et que Yanni s'enhardit encore, elle le chasse. Il obéit, et bientôt c'est lui qui est auprès d'elle comme une bête privée. Il apprend de nouveau la parole, qu'il avait oubliée. Ici se place un joli épisode. La solitude, qui a failli perdre Yanni, menace pareillement Myrielle, et les symptômes de la maladie sont les mêmes : langueur, dépression, longue inertie, silence, et pis encore, bestialité. Yanni comprend le danger, avertit Myrielle, tente de la guérir. En réalité, le salut vint du dehors. Le père de la jeune fille n'était pas mort; mais tandis que sa fille avait été jetée avec le bateau à Masatière, les vagues l'avaient entraîné à Sainte-Claire. Comme naguère Yanni, il mit le feu à la forêt. Un bateau vit ce feu, et sauva tout le monde.

***

Troisième variété du roman d'aventures : le roman gai, ou si l'on veut, le blague du roman. Le type est réalisé, avec beaucoup d'humour, dans *Barnabé Tignol et sa baleine*, par M. René Thévenin. Je confesse que le livre m'a beaucoup diverti. Le plus simple est de vous montrer d'abord Barnabé Tignol :

C'était un bizarre personnage, long, sec et jaunâtre comme un pain mal cuit. Il était vêtu d'une sorte de pardessus décoloré dont la forme s'effaçait dans l'imprécision vague du recul des âges. Cela fermait par des bouts de ficelle, juste assez pour cacher l'absence de chemise... Et il était préférable sans doute qu'il n'y eût pas de chemise, car elle eût passé par les trous du pantalon. Aux pieds de l'homme, des choses qui avaient dû avoir, à une époque, apparence de chaussures. Sur sa tête un vieux chapeau rond, couleur de foin sec, qui eût pu convenir à un épouvantail...

Il avait une tête comme on n'en voit guère, une bonne tête, en tout cas, au poil hérissé et pauvre, comme d'une brosse de chiendent ayant fait de durs ouvrages. Cette tête présentait un grand nez, violet d'avoir souvent eu froid; des yeux rouges d'avoir parfois mal dormi; des joues, vertes d'avoir toujours eu faim. Et tout le visage était d'une laideur inexprimable, mais résigné, bon enfant, rigoleur même, sans doute à force de n'avoir jamais trouvé l'occasion de rire et d'en pleinement goûter la fantaisie...

Ce miséreux comique et touchant va être la divinité bienfaisante de l'ouvrage. Les romanciers forment un peuple encore très primitif, qui croit aux bons et aux mauvais génies. Barnabé Tignol est un bon génie, qui a élu domicile au Jardin des Plantes, dans le ventre de cette baleine que nous avons tous vue si longtemps, recouverte de sa peau et montée sur des supports, dans l'ombre d'un bâtiment bas et sinistre.

L'intérieur d'une baleine est un appartement spacieux et commode, agréablement meublé de côtes et de vertèbres. Non seulement Tignol y est logé, mais ayant rencontré une jeune fille délicieusement blonde, nommée Blanche-Marie, et qui pleure, il lui offre un asile dans les flancs du cétacé. Or Blanche-Marie venait d'être à la fois abandonnée par l'homme qu'elle aimait, et chassée par un propriétaire cruel. Barnabé résolut d'aller déménager de nuit et à la cloche de bois les hardes de sa protégée. Mais ce dessein fut singulièrement contrarié par une rencontre. Au coin de la rue Daubenton, Barnabé se trouva nez à nez avec un jeune hippopotame, nommé Sosthène, qui s'était échappé, et qui, reconnaissant un habitant du Jardin des Plantes, s'attacha à ses pas.

Bon gré mal gré, il fallut l'amener chez Blanche-Marie. Nouvelle surprise : dans le pauvre logis de l'ouvrière, Barnabé trouva un homme évanoui. Cependant le jour naissait. Comment sortir? Barnabé, laissant l'hippopotame dans le logement vide, s'échappa par un balcon, en emportant l'homme évanoui, et il entra avec son fardeau dans un appartement voisin. Le locataire était sorti. Mais Barnabé trouva une perruque blanche, dont il se fit une coiffure respectable. Usant familièrement des rasoirs de son hôte absent, il abattit sa barbe rousse et acheva ainsi de prendre figure de patriarche.

Il était temps. Un jeune homme du meilleur monde entrait au même moment par la porte imprudemment ouverte, appelait Barnabé mon cher maître, se jetait dans ses bras et, après l'avoir mené chez son tailleur, le traînait chez le ministre, lequel le nommait incontinent professeur au Muséum. Vous avez déjà deviné que Barnabé était entré sans le savoir dans l'appartement de M. Léonard Tipule, célèbre pour ses explorations dans le Haut Thibet. Le jeune homme élégant était le vicomte Melchior de Frétilly, adepte des mêmes sciences, et qui, admirant passionnément Tipule sans le connaître, s'était précipité chez lui, et de là chez le ministre, où il avait cru le conduire, ne conduisant que Barnabé. Or ce Melchior de Frétilly est le même, qui, sous le nom de Jean Gautier, avait été aimé de Blanche-Marie, et venait de l'abandonner...

Tout dénouer ne serait qu'un jeu, sans la bande des Rats d'égout. Ces Rats d'égout, qui cambriolent en s'introduisant par les veines souterraines de la capitale, ont à leur tête un sinistre couple, Zoé Croche et Médor, dit Poil Maudit. Zoé Croche s'appelle dans le monde la baronne de Crochezolt. Elle a juré d'empêcher le mariage du vicomte et de Blanche-Marie. Elle a calomnié la jeune fille, elle l'a séquestrée, et c'est Médor que Barnabé a trouvé tout à l'heure dans son appartement.

Or, on se souvient que Barnabé a porté Médor évanoui dans l'appartement de Tipule. Le jeune bandit, en reprenant ses sens, aperçoit les trésors que Pipule a rapportés du Thibet, et qui sont destinés au Muséum. Comme les Rats d'égout n'ont pas l'ombre de conscience, ils décident de voler ces trésors dans le Muséum même, où ils se feront amener, cachés dans une caisse. Mais vous pensez bien que Barnabé veille. Il détourne la caisse où Médor et Zoé sont cachés et la fait glisser dans la fosse aux ours.

Cependant la police a eu vent des exploits des Rats d'égout. Elle tend une souricière, et à l'aide de gaz asphyxiants elle prend dans un souterrain... l'honnête Tipule, lequel cherchait les restes fossiles du *Sorbonosaurus*. Cette capture se fait précisément sous l'hôtel du vicomte. A cette gaffe mémorable, la police en ajoute une autre. Elle explore la baleine

et elle arrête Blanche-Marie, laquelle y repose paisiblement depuis le début de ces événements. Sur quoi le vicomte épouse la jeune fille et tous les honnêtes gens sont heureux.

***

Quatrième forme du roman d'aventures : la nouvelle dramatique, la nouvelle à la Mérimée, ressuscite. C'est à ce *phylum* que se rattache le livre de M. René Bizet : *Avez-vous vu dans Barcelone?* Il se compose de trois nouvelles, dont la première, longue d'une centaine de pages, est le drame de l'Aventure elle-même.

Paul Bénard est parti un jour, appelé par Elle. C'était un petit employé, marié, et qui aimait sa femme. Mais le désir du voyage l'a tout à coup grisé. Il est allé à Marseille; il a gagné un peu d'argent sur le port, lui qui n'aurait pas su charger une malle; il a pris passage pour les Antilles. Il a trouvé un compagnon, Fred Sullivan; et, pendant cinq ans, ces deux hommes ont été fidèles à leur amitié. Riches, ils reviennent en Europe. Les voici à Barcelone. Sullivan est assassiné dans un bouge.

Paul Bénard, qui est demeuré seul, est un jour hélé par un garçon nommé Robert Laudel, qui est un ami de sa femme. Il apprend que Louise l'aime toujours. Une dépêche, et elle accourt à Barcelone. Robert Laudel envoie cette dépêche. On a dit que Paul Bénard aimait sa femme. Il va donc la revoir et vivre au foyer. Cette vie paisible lui paraît une espèce de songe. Mais la réalité, c'est le tripot où il joue, où il perd son dernier écu, où il s'endort parfois, où il est harcelé de fantômes. La réalité, c'est une aventure nouvelle que lui propose le Hollandais Vanoysten, une aventure périlleuse à bord de l'*Espérance*. Dans le temps même que sa femme accourt à Barcelone, nous le voyons repris par le démon du départ. Et la nouvelle s'achève par une scène poignante, qui la résume. Louise arrive à la gare. Son mari est là, caché derrière la guérite d'un employé. Il la voit qui arrive, radieuse.

Elle se hausse pour apercevoir, au-dessus des têtes, celui qui doit l'attendre, celui qui l'attend, qui fut sa vie, qui est sa vie, celui

dont elle a rêvé pendant des mois et des années. Elle tressaille, elle piétine, elle regarde éperdument. Comment ai-je pu résister à ce regard-là? Comment n'ai-je pas dit ton nom? Louise...

Je n'ai pas fait un mouvement. Elle est passée.

La page est belle, et d'un écrivain. Le second récit est un autre chant du poème de l'aventure. Un vieux capitaine hollandais, jusque-là le modèle des hommes, revient ivrogne d'un dernier voyage, et ne dégrise plus pendant trente-cinq jours, au bout desquels il meurt. Un rêve l'a conduit à cette fin, et un être trompeur dans une île enchantée. Sa pauvre femme veut connaître cet enchantement des paradis lointains, dont son mari est mort. Elle part pour Londres, après avoir réalisé un peu d'argent. C'est une petite vieille, qui erre dans les rues, et qui, un beau soir, tombe morte.

***

Qu'il y ait un rapport entre le roman d'aventures et l'histoire de ce temps, c'est l'évidence. On dit, il est vrai, que le public ne veut plus lire les romans de la guerre. Qui s'en étonnerait? Ne suffit-il pas d'avoir vécu ces années épouvantables? Ne suffit-il pas qu'elles se rappellent à nous à chaque moment? J'admire les esprits chagrins qui craignent qu'on oublie. A mesure que la distance s'accroît, la sinistre grandeur de l'événement s'accroît. On a beau s'éloigner, il domine. On reconnaîtra un jour qu'il divise les temps, et qu'il sépare deux figures du monde. Mais quant à vouloir qu'on en fasse en outre des fictions pour nous divertir, c'est abuser.

A vrai dire, les autres sujets ne manquent pas autour de nous. Mais il en est un qui attire les romanciers comme des mouches : c'est le bolchevisme. Comment en serait-il autrement? Le bolchevisme fait son profit du mystère, de l'épouvante, et des souvenirs des grandes invasions. Et puis il y a l'Héroïne rouge, dont le charme est invincible. C'est la cavalière Elsa, de M. Mac Orlan. C'est la baronne Silberstein, de M. Jean Renaud.

Celui-ci, en écrivant *les Loups dans la steppe,* a eu dessein de faire une œuvre utile, et d'avertir Français et Polonais.

Je n'ai pas à discuter ici cette part politique de son ouvrage, ni à examiner si le tableau qu'il fait de Varsovie est exact. Il oppose la légèreté de cette grande ville au patriotisme de Cracovie. Il décrit avec beaucoup d'émotion les processions à Cracovie, dans un jour de danger public. Il me permettra de lui dire que j'ai vu les mêmes scènes à Varsovie, le 15 août 1920, quand les bolchevistes étaient à quelques étapes de la ville : les vieilles bannières et les nouveaux drapeaux, les reliques, promenées dans les rues, les jeunes filles chantant comme un chœur de victimes, la voix pure des cantiques s'élevant à travers le tumulte de la ville comme une prière dans une bataille, le brusque souvenir des grandes calamités, renouvelées après une si courte trêve, tout, jusqu'à cette belle journée d'été, serrait le cœur.

Il y aurait dans son livre, si vraiment il avait voulu faire un tableau politique de la Pologne, certaines lacunes qui ne se comprendraient pas. Mais encore une fois, ceci n'est pas une critique. M. J. Renaud, romancier, a voulu peindre des officiers, des israélites, des femmes. Il a choisi ses modèles comme il lui a plu, et il est incontestable qu'il les a peints ressemblants. Son livre a un peu moins de portée qu'il ne le dit, mais c'est un roman vigoureux.

Le héros est naturellement un officier français, le lieutenant Tissier. L'héroïne est une baronne Silberstein, qui est une juive russe, et qui a du goût pour Tissier et qui en est aimée. Après l'avoir provoqué, elle disparaît, et la seconde partie du roman commence. C'est l'invasion des Bolchevistes. Parmi leurs chefs se trouve une femme, affreuse par la luxure et par la cruauté, qu'on nomme Olga la Rouge. Vous avez deviné que c'est la baronne Silberstein. Tissier, fait prisonnier et au moment de périr, la retrouve qui préside le Conseil de guerre. Elle suspend le jugement, elle le fait appeler. Il l'étrangle et il réussit à s'évader. Cette partie de l'ouvrage se conforme au schéma traditionnel de cette sorte d'ouvrages, et c'est un dénouement de l'Ambigu. Mais il y a de la couleur. Pour ceux qui ont vu Varsovie à des heures tragiques, le roman éveille mille souvenirs, qui ne sont pas toujours ceux que l'auteur a voulu suggérer. Pour les autres, c'est du moins un tableau pittoresque.

A côté de toutes ces variétés de roman d'aventures, qui sont proprement des lectures d'été, les autres formes romanesques subsistent, un peu effacées aujourd'hui, mais certainement destinées à lui survivre. Voici le roman politique : avec la *Flûte d'un sou* de M. Jean Viollis.

Voici le roman social, à la façon des grands réalistes. M. R. Martin du Gard, dans une suite de volumes dont le second s'appelle *le Pénitencier*, a opposé deux groupes, un groupe de faibles et un groupe de forts. Les forts sont les Thibault : obstination orgueilleuse du père, volonté brisante du fils aîné, violence désordonnée du cadet, et les réactions de ces caractères divers, qui ont un principe commun, font un drame de famille d'une étrange puissance.

Je ne sais trop où placer le livre de M. Charles Derennes, mais c'est un livre délicieux. Le biographe du Grillon nous a fait vivre cette fois attentifs aux petits êtres dansants qui écrivent des calligrammes dans l'air du soir, et ce second volume du Bestiaire sentimental se nomme *la Chauve-Souris*.

Il y en a dans nos pays trois sortes qu'il a nommées Noctu, Raton-volant et Roussette, comme on donne des noms aux animaux familiers. Mais Noctu, ou la noctuelle, la toute petite espèce et la plus tardive, qui vole tout près de nous et qui annonce les étoiles, est la véritable héroïne du livre. L'auteur enfin réussit à prendre une noctuelle dans l'enveloppant d'un vieux rideau fixé au bout d'une canne à pêche. Et, au contraire de tout espoir, la bestiole vécut en cage.

Jusque-là, il n'a décrit que le vol de Noctu, mais de quel style agile et précis ! « Dans le vol, comme dans la figure même de la bestiole, il y a je ne sais quoi qui tient de la gageure, une fantasmagorie de sinuosités qui s'exerce dans toutes les dimensions connues de l'esprit humain, une allégresse capricieuse et inquiétante de sabbat, une jonglerie éperdue avec soi-même et le reste du monde... » En fait, Noctu est un petit avion dont le moteur tourne très vite, ou encore une voiturette de sport, comme dit joliment M. Derennes, mais qui risque de déraper dans les virages, et qui, au bout de dix minutes, n'en peut plus. Elle a parcouru huit kilomètres, ce qui fait du cinquante à l'heure, tandis que la bécasse fait quatre-vingts et l'hirondelle plus de cent.

A le regarder de près, ce petit être est un des essais les plus lamentables de la nature. Ce mammifère volant a un des appareils de vol les plus frustes et les plus imparfaits, sans résistance et sans vitesse; et, à terre, il est lamentablement infirme. Il est condamné à disparaître dans quelques dizaines de siècles. Il n'a que trois ou quatre de ces vols difficiles pour chasser une proie douteuse, qui disparaît au début de l'hiver. Alors Noctu elle-même s'endort suspendue et pareille à une figue. Mais elle n'a guère pu faire les réserves de graisse propres à nourrir le sommeil hivernal. Elle meurt, et on la trouve le museau entre ses grandes ailes repliées, carcasse légère et friable. Dans une colonie d'une trentaine d'hivernants, M. Derennes estime que les deux tiers des vieux couples meurent ainsi prématurément. Le premier vol après le réveil n'est pas moins périlleux. Ajoutez que la race n'est pas très prolifique, et que la femelle n'a le plus souvent qu'un petit. C'est un peuple qui meurt.

Il y a entre les animaux et nous des abîmes que rien ne peut combler. Nous différons d'âge et de parenté. Grillon est bien plus ancien sur la terre que l'homme. Noctu est à peu près du même âge que nous; et c'est, malgré sa petite taille, une cousine très rapprochée. Mais que de difficultés encore à se faire entendre! Captive, elle ne consentit à manger que lorsqu'un cétoine, qu'on lui présentait, l'eut égratignée par hasard. Elle le mordit de colère, et, l'ayant mordu, le mangea. Dès lors elle prit goût à cette façon d'être nourrie sans peine. En se traînant sur les poignets, elle happait les mouches, les coccinelles, les criquets amputés et les bébés-souris. Elle léchait le lait sur le doigt. Elle apprit à le boire dans la soucoupe.

Elle avait ses raisons de vivre. Le quatorzième jour de sa captivité, M. Derennes, allant la saisir comme à l'ordinaire, eut l'étonnement douloureux d'être reçu par d'effroyables injures, accompagnées d'une agitation diabolique.

Et ce fut alors que j'aperçus sur le foin, le coton et l'étoupe qui garnissaient douillettement la mangeoire, une petite chose étonnante : deux feuilles de papier à cigarette roulées autour d'un noyau de guigne, deux minuscules chiffons de crêpe de chine grisâtre drôlement entortillés à la base d'un semblant de figure un peu plus sombre.

Et cela remuait faiblement, et cela poussait d'infimes petits cris. Voilà pourquoi Noctu n'avait pas voulu mourir.

Le fils de Noctu se priva très facilement. Mais tandis que la mère s'en tenait à une sympathie discrète pour le bon géant qui nourrissait la famille, le petit avait l'amitié encombrante, arrogante et geignarde à la fois. Dès qu'il commença à savoir parler, il réclama des mouches avec insolence. C'était d'ailleurs un triste individu, qui mordillait les tétines de sa mère. M. Derennes dut les guérir en les enduisant d'huile. Il a fait un charmant tableau de la mère allaitant le petit. « Noctu, véritablement assise dans un coin de la mangeoire, dispensait la nourriture issue de sa propre vie, à l'abri de sa grande main entoilée, qu'elle repliait comme un voile sur le touchant et sacré mystère. »

A la fin de la première semaine de septembre, il rendit la liberté à la mère et au fils. Cette page encore a une grâce mélancolique. Par la suite, il observa beaucoup d'autres Noctu. Il vit des ménages que l'humanité pourrait envier, des ménages fidèles et bourgeois, très occupés de leur enfant. « Ces pauvres diables, dit-il, sont des éducateurs consciencieux, tatillons même et assez souvent incohérents; ils adorent leur rejeton, le choient, se disputent âprement son voisinage et ses caresses; puis, sans raison bien apparente, celui des deux conjoints qui s'est montré trop sévère ou trop tendre se fait dire des sottises par l'autre, et une véritable scène de ménage s'ensuit. »

Voilà de petits êtres bien proches de nous. M. Derennes ne le nie pas. Il a constaté que Noctu avait l'angle facial très ouvert, une dentition humaine, un vocabulaire d'une douzaine de mots, et dans sa physiologie un certain nombre de misères humaines. Ce qui me trouble un peu, c'est que les ménages qu'il a vus gâtaient leurs enfants, précisément comme de petits bourgeois de France. Si M. Derennes était né dans un pays où les enfants sont élevés loin des parents, et accoutumés au *self control*, je me demande s'il eût écrit son livre.

HENRY BIDOU

LA NOUVELLE PHASE

DU

PROBLÈME DES RÉPARATIONS

Le problème des réparations est entré depuis l'échec de la Conférence de Londres dans une nouvelle phase. Nous ne sommes pas plus près d'une solution. Mais nous sommes à la veille d'être fixés sur le choix d'une méthode.

Lorsqu'il était question d'organiser la Conférence de Londres, on pouvait croire que l'heure du règlement général était proche. L'opinion publique en tous pays semblait prête. Il était devenu évident que l'Europe ne pouvait continuer d'être troublée périodiquement par la crise des réparations et que la France en particulier avait à peu près atteint les limites de la patience. Les grandes lignes d'un règlement général étaient déjà esquissées dans les études que publiait la presse de Londres et de Paris : la question des dettes interalliées semblait alors la condition première de toute une série d'opérations au bout desquelles l'Allemagne pourrait faire un emprunt, améliorer sa situation financière et budgétaire, et commencer d'effectuer des paiements. L'Angleterre, par la note Balfour, a coupé court à tous ces projets. En déclarant qu'elle n'examinerait la question des dettes interalliées que le jour où les États-Unis l'examineraient à leur tour, elle la rejetait dans un avenir indéterminé : car il était de notoriété publique que les États-Unis n'étaient pas disposés pour le moment à s'occuper de ce règlement.

Était-il possible dès lors à M. Poincaré d'étudier l'ensemble du problème des réparations? Il n'a pas cru pouvoir après la

note Balfour présenter dans toute son ampleur le programme français. Toute la Conférence de Londres a eu pour objet la question du moratoire réclamé par l'Allemagne. On se rappelle en effet que l'Allemagne a déclaré au début de juillet qu'en raison de l'état de ses fiancnes, elle était hors d'état d'effectuer les paiements qu'elle devait en 1922 à dater du 15 août, et que d'une manière générale elle annonçait qu'elle était incapable de procéder à des paiements en espèces non seulement en l'année 1922, mais en 1923 et en 1924. Quelle devait être l'attitude des Alliés devant cette réclamation? M. Lloyd George soutenait qu'il fallait accorder le moratoire sans condition. M. Poincaré assurait et il en donnait de sérieuses raisons, qu'il était impossible de consentir au moratoire sans obtenir des garanties et il réclamait comme gages les mines de la Ruhr et les forêts d'État. Toute la discussion de la Conférence a porté sur ce sujet limité. Mais il est visible qu'au delà de la question des gages il y avait une question politique. M. Lloyd George faisait confiance à la bonne volonté de l'Allemagne, M. Poincaré jugeait qu'après deux années écoulées où elle ne cesse de se dérober, il était temps de manifester, par un acte, que les Alliés avaient le ferme propos de faire payer l'Allemagne.

Quand on analyse les débats de Londres, on se demande si M. Lloyd George n'a pas eu immédiatement l'intention de ne pas aboutir. Par la note Balfour, il avait écarté toute possibilité de règlement général. Par son intransigeance sur l'affaire des gages, il a écarté de même toute possibilité d'accord. Il s'est exactement comporté comme s'il avait souhaité d'amener M. Poincaré à reprendre sa liberté d'action et à faire l'essai des initiatives isolées. On ne peut oublier que M. Lloyd George avait un plan de reconstitution de l'Europe, ou croyait en avoir un. La Conférence de Gênes a finalement été pour lui un échec, et la conférence de la Haye a fait ressortir avec plus de clarté encore qu'il n'y avait rien à faire avec la Russie des Soviets. Restait donc la question allemande sur laquelle M. Lloyd George a ses idées particulières. Mécontent de ne pas les faire prévaloir, il se conduit comme s'il désirait soudain que M. Poincaré fît l'épreuve de ses propres conceptions et démontrât qu'il

est capable par son système d'obtenir de l'Allemagne plus que les Alliés n'ont obtenu depuis la fin de l'année 1921. Ainsi considérée, la Conférence de Londres n'a pas seulement marqué l'ajournement du règlement général des réparations, elle a eu une autre signification : elle a paru indiquer que la collaboration des Alliés, pour le moment inopérante, était provisoirement suspendue.

C'est à la Commission des Réparations qu'est revenue la charge de prononcer sur la question du moratoire. Elle était directement saisie par l'Allemagne, conformément au traité. Mais elle avait attendu pour répondre la réunion des chefs de gouvernement. Il est généralement arrivé en effet que lorsque les gouvernements s'étaient mis d'accord au préalable, la Commission des Réparations a eu plus de facilités pour prendre ses décisions. Cette fois la situation s'est trouvée toute différente. Ce n'est pas l'accord des gouvernements qui rendait plus aisé l'accord des délégués de la Commission des Réparations. C'est au contraire le désaccord des gouvernements qui faisait apparaître la décision de la Commission des Réparations comme la seule manière régulière de sortir de cette impasse. Encore ne fallait-il pas que la Commission des Réparations nous fît assister à une répétition des débats de Londres, et qu'elle manifestât l'impossibilité de prendre une résolution commune aux délégués des nations alliées. Jamais en réalité la Commission ne s'était trouvée dans des circonstances plus délicates; jamais elle n'avait eu à émettre un vote plus important par ses conséquences. Pour la première fois, on était obligé de considérer l'éventualité où la France agirait seule et où par conséquent les relations franco-britanniques subiraient quelque trouble.

Dans ces conjonctures, la Commission des Réparations a commencé par gagner du temps. Elle en a été généralement louée, tant l'appréhension d'une décision rapide et irréparable semblait grande en tous pays. On savait déjà, par ce qui s'était passé à Gênes, combien les Alliés, Belges, Italiens, États de la Petite Entente regrettent tout désaccord entre Paris et Londres. On avait pu voir à Londres même, les représentants des gouvernements de Bruxelles et de Rome chercher avec beaucoup d'activité les solutions transactionnelles

capables de mettre fin au différend franco-britannique. Ainsi, au lendemain de la conférence où M. Lloyd George avait montré tant d'intransigeance, la première préoccupation un peu partout, même en Angleterre, même en Allemagne, était d'éviter toute hâte, tout dénouement trop rapide. Dans son éditorial, le *Times* caractérisait la situation par le scrupule de chacun à agir précipitamment. Un vote immédiat de la Commission des Réparations aurait risqué, disait-il, de reproduire l'impasse de Londres. Elle est sage de prendre son temps et de ne vouloir pas fermer toutes les issues. C'est quelque chose que de pouvoir respirer : la Commission des Réparations a bien fait de ne pas barricader la porte.

On a appris alors que la Commission des Réparations, avant de rendre son verdict qui devait se faire attendre plusieurs jours, avait décidé d'entamer à Berlin des conversations, qui ont été de véritables négociations. L'intérêt que le gouvernement anglais attachait à l'issue de ces négociations est suffisamment souligné par le fait que sir John Bradbury est l'un des deux délégués que la Commission a chargés de la représenter, l'autre est M. Mauclère, qui a déjà séjourné à Berlin pour le comité des garanties et rédigé un remarquable rapport. L'objet qu'on a assigné à cette négociation est la recherche d'un arrangement qui permettrait à la Commission d'éviter de faire l'expérience, dangereuse pour son prestige, d'une division des voix sur la question de l'octroi ou du refus du moratorium. On échapperait à cette éventualité si on obtenait de l'Allemagne l'octroi de gages de nature à satisfaire le gouvernement français. Une autre combinaison permettrait de retarder au moins la discussion sur le moratoire en fournissant à l'Allemagne, par une combinaison d'ordre financier, les moyens de se libérer aux prochaines échéances. Ainsi la voie des compromis, écartée à Londres par l'intransigeance des chefs de gouvernement et plus spécialement de M. Lloyd George, serait à nouveau rendue praticable par les bons offices de la prudente commission. L'Angleterre, assurait-on même dans différents milieux, en paraissant préparer la rupture, par son attitude cassante à la conférence, avait réussi à nous faire sentir les difficultés d'une action isolée combinée avec la volonté de rester fidèle aux dispositions du traité. Il

s'agissait maintenant de doser suffisamment les concessions pour nous amener à renoncer aux bénéfices éventuels de cette émancipation. Aux pourparlers franco-allemands dont il avait été question, on se hâtait de substituer un conversation entre le gouvernement allemand et le délégué britannique à la Commission des Réparations, à laquelle participait d'ailleurs le délégué français. Bref, le bruit a couru, on ne sait d'après quelles données, que la Commission des Réparations était là pour trouver un compromis, pour gagner deux ou trois mois sans incident, et pour attendre l'occasion favorable d'une conférence qui se tiendrait au mois de novembre et qui aurait de nouveau pour objet la liquidation des réparations.

Mais rien ne prouve que cette conception ait été celle de la Commission des Réparations. En réalité la Commission ne pouvait avoir d'illusion de la volonté des gouvernements. M. Lloyd George avait suffisamment découvert ses idées à la Conférence. M. Poincaré, qui s'était expliqué à Londres, prononçait bientôt à Bar-le-Duc ce discours où il traçait les grandes lignes de la politique française, et qui empruntait aux circonstances une haute portée générale. M. Poincaré a parlé de nos griefs, de nos revendications et de nos intentions sur un ton de netteté calme, avec l'évident souci de pousser aussi loin que possible la modération de l'expression. Obligé de se faire l'interprète du sentiment pénible éveillé en France par la politique anglaise à notre égard, il a réussi à conserver le ton de la cordialité en parlant de nos relations avec l'Angleterre. La sévérité justifiée avec laquelle il a apprécié la responsabilité de l'Allemagne dans la crise de sa monnaie ne l'a pas empêché de renouveler le désaveu formel de toute visée impérialiste et l'appel à la bonne volonté allemande pour régler au mieux les moyens d'assurer l'exécution « prompte et régulière » du traité. On a tout de suite exprimé dans la presse l'idée que le discours du président du Conseil marquera une date. En fait, il envisage successivement le passé et l'avenir. L'immense majorité des Français ratifie, en ce qui concerne les déceptions que nous a valu le passé, la sévérité des jugements de M. Poincaré. Quant au programme qu'il a esquissé pour l'avenir, on a remarqué que la fermeté sur certains points ne signifie, dans la pensée du chef du gouvernement, ni attitude provocante,

ni intransigeance de principe. En revendiquant, comme l'attendait l'opinion, une plus grande liberté et une plus grande efficacité de notre action, M. Poincaré a paru soucieux de rassurer ceux qui s'empresseraient de publier que cette politique était synonyme de politique d'isolement et de politique d'aventure. L'accueil nettement favorable fait aux paroles prononcées à Bar-le-Duc dans les journaux, et les vœux des Conseils généraux ont attesté qu'elles traduisent l'état d'esprit de la nation.

Le problème s'est trouvé ainsi clairement posé au moment même où la Commission des Réparations négociait à Berlin. La France a le sentiment d'avoir été dupée : elle veut désormais des garanties, des gages; elle veut, par un acte, rappeler son droit et aussi préparer l'avenir, et montrer qu'il faut compter avec elle. Ce n'est pas dire que le gouvernement français doit s'obstiner à obtenir les mines et les forêts plutôt que tel autre gage productif. Si l'Allemagne préfère en donner d'autres également sérieux, il n'y a pas de raison de ne pas les examiner impartialement. L'essentiel est que l'Allemagne comprenne qu'ayant tué la confiance par sa mauvaise volonté, elle ne peut plus aujourd'hui obtenir de délais sans donner des garanties. La Commission des Réparations n'a pas conclu encore au moment où nous écrivons. Nous comprenons aisément qu'elle réfléchisse, car rarement commission eut une pareille responsabilité. Selon la décision qu'elle prendra, elle refera l'union des Alliés pour l'application du traité, ou bien elle ouvrira l'ère où la France seule, et par ses propres moyens, devra faire valoir ce qu'exige une exacte comptabilité de la victoire et contraindre le débiteur qui se dérobe.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONOLOGIE DU MOIS

24 *juillet.* — M. Orlando renonce à former son Cabinet. Le Conseil de la S. D. N. avant de clôturer sa session confirme les mandats sur la Palestine et la Syrie.

25. — Tension entre la Bavière et le Reich au sujet de l'application de la loi sur la défense de la République. — Mort du général Maistre.

26. — On apprend la nouvelle de l'assassinat de Djemal Pacha à Tiflis. — M. Poincaré met en demeure le gouvernement allemand d'effectuer dans les dix jours les paiements de compensation prévus par l'accord de Londres.

27. — Application de la grâce amnistiante à certains condamnés militaires, dont le marin Badina. — Les violences fascistes s'étendent dans toute l'Italie.

28. — Mort de M. Jules Guesde. — Les troupes grecques se concentrent en Thrace, menaçant Constantinople.

29. — En Irlande les troupes de l'État libre affirment leurs succès sur les républicains.

30. — Inauguration par M. Poincaré du monument aux 150 000 morts de l'Argonne. — Proclamation par les autorités grecques de l'autonomie de l'Ionie.

31. — Lord Balfour, ministère britannique des Affaires étrangères, publie une note importante au sujet des dettes interalliées.

1er *août.* — Constitution du nouveau ministère Facta. — Grève générale en Italie. — Réponse allemande à la lettre de M. Poincaré du 26 juillet et réplique française. Si le Cabinet de Berlin ne s'est pas incliné le 5 août à midi, les mesures de rétorsion entreront en vigueur.

2. — Échec de la grève générale italienne.

3. — Le Conseil des ministres français décide la création d'une commission des économies.

4. — Le gouvernement hellénique proteste par une note aux puissances de la défense qui lui est faite d'occuper Constantinople.

5. — L'Allemagne ayant fait une réponse dilatoire à la note française, le gouvernement prend cinq résolutions pour sauvegarder ses droits.

6. — Arrivée à Reims des Américaines de la Good Will Delegation.

7. — Ouverture de la conférence de Londres. — Commencement des essais d'aviation sans moteur au Puy de Combegrasse.

8. — Protestation du gouvernement du Reich contre les mesures françaises de rétorsion.

9. — A Londres, journée difficile. Conseil des ministres britanniques. — A Moscou, 14 social-révolutionnaires sont condamnés à mort. Le comité central exécutif panrusse ajourne l'exécution.

10. — Exécution des assassins du maréchal Wilson. L'empereur d'Annam visite l'exposition de Marseille.

11. — A Londres, journée de détente. Discussion des contre-propositions anglaises. — L'empereur d'Annam quitte la France.

12. — Expulsion de 500 Allemands habitant l'Alsace-Lorraine. — Mort de M. Arthur Griffith. — A Londres, les contre-propositions anglaises étant insuffisantes aucun accord n'intervient. — M. Lloyd George part aux Chequers pour trois jours.

14. — A Londres, M. Poincaré reçoit les ministres de Serbie et de Roumaine.

14. — Mort de Lord Northcliffe. — Rupture de la conférence de Londres. — La C. D. R. ajourne sa décision.

15. — L'Allemagne ne verse que le quart de ce qu'elle devait au titre des dettes privées, soit 500 000 £. — Démission spontanée du cabinet tchéco-slovaque Benès.

16. — Agitation en Égypte.

17. — M. Parmentier, chargé de discuter aux États-Unis la question des dettes de guerre, revient en France.

18. — Mort de M. Ernest Lavisse. — Les 100 marks valent à Paris 1 fr. 07. — En réponse à la grève des P. T. T. le gouvernement espagnol dissous le corps des postiers.

19. — Départ pour Berlin de Sir John Bradbury et de M. Mauclère.

20. — Discours de M. Poincaré au calvaire de Triaucourt

21. — A Berlin, ouverture des négociations entre les délégués de la C. D. R. et le gouvernement du Reich. Elles permettront à la C. D. R. de prendre une décision sur le moratoire.

22. — Réception triomphale à Munich du maréchal v. Hindenburg.

23. — Assassinat du général Michaël Collins, chef de l'État libre d'Irlande. — Les 100 marks tombent à 0 fr. 96.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

La Revue de Paris *continue à faire payer son abonnement à l'étranger* 72 francs *par an.*

Elle prend ainsi à sa charge l'augmentation des tarifs postaux appliquée depuis le 1er janvier 1922.

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix*. . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.